This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

KC
15965
NEDL TRANSFER
HN 6118 D

Gp 82.779 KC15965

Harvard College Library

FROM

Danforth P. Wright

of Boston

U 378

Digitized by Google

Ebenezer Wight.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA RÉPUBLIQUE DE PLATON, OU DIALOGUE SUR LA JUSTICE,

Divisé en dix Livres.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, près S. Yves.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

Digitized by Google

KC15565
Gp 8.774

HARVARD COLLEGE
AUG 26 1896
LIBRARY.

Samuel P. Wright.
of Boston.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *la République de Platon* : je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression ; & je crois que nous serons redevables à l'Auteur d'avoir enfin dans notre Langue une excellente traduction d'un excellent ouvrage. A Paris, ce 24 Décembre 1761.

GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé DENIS HUMBLOT, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre : *La République de Platon*, ou *Dialogue sur la Justice*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans ; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, à peine de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au

Digitized by Google

long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes: que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur BERRYER; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée: & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le trente-unieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-un, & de notre Regne le quarante-septieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 488, fol. 237, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 14 Janvier 1762.

G. SAUGRAIN.

LA

Digitized by Google

LA RÉPUBLIQUE
DE PLATON,
OU
DIALOGUE
SUR LA JUSTICE.

LIVRE CINQUIEME.

SOCRATE. Je donne donc au gouvernement dont je viens de parler, quelque part qu'il ſe trouve, ſoit dans un état, ſoit dans un particulier, le nom d'un gouvernement bien réglé & parfait : j'ajoute que, ſi cette forme de gouvernement eſt bonne, toutes les autres ſont mauvaiſes & défectueuſes. On peut les réduire à quatre. *Glauc.* Quelles ſont-elles ?

Digitized by Google

J'allois faire le dénombrement de ces gouvernemens, dans le même ordre, qu'ils me paroiſſent ſe former les uns des autres; lorſque Polémarque qui étoit aſſis à quelque diſtance d'Adimante, étendant le bras, le tira par le manteau à l'endroit de l'épaule, & ſe penchant vers lui, lui dit à l'oreille quelques mots, dont nous n'entendîmes autre choſe, ſinon, *Le laiſſerons-nous paſſer outre? Qu'en penſez-vous?* Point du tout, répondit Adimante d'une voix plus haute. Quel eſt donc, repris-je, celui que vous ne voulez point laiſſer aller? *Adim.* Vous-même. *Socr.* Pourquoi? *Adim.* Il nous paroît que vous perdez cœur, & que vous voulez nous dérober une partie de cet entretien qui n'eſt pas la moins conſidérable. Vous avez cru peut-être nous échapper en diſant ſimplement, qu'à l'égard des femmes & des enfans, il étoit évident que tout cela devoit être commun entre les amis. *Socr.* N'ai-je pas eu raiſon de le dire, mon cher Adimante? *Adim.* Je n'en diſconviens pas. Mais ce point, ainſi que les autres, a beſoin d'explication. Cette communauté peut ſe pratiquer de pluſieurs manieres. Dites-nous donc quelle eſt celle dont vous

Liv. IV. p. 210.

Digitized by Google

voulez parler. Il y a long-tems que nous attendons, espérant toujours que vous feriez mention de la procréation des enfans, de la maniere de les élever, en un mot, de tout ce qui appartient à la communauté des femmes & des enfans, dont vous n'avez jetté qu'un mot en passant. Nous sommes persuadés que le parti qu'on prendra à ce sujet, est d'une grande conséquence, ou plutôt décide de tout pour la société. Maintenant donc que vous passez à une autre forme de gouvernement, avant que d'avoir suffisamment développé ce point, nous avons résolu, comme vous venez de l'entendre, de ne pas vous laisser aller plus loin, que vous n'ayiez expliqué cet article, aussi bien que vous avez fait les autres. *Glauc.* Je me joins à Polémarque & à Adimante. *Thrasym.* Socrate, c'est un parti pris par tous ceux qui sont ici.

Socrate. Qu'avez-vous fait en m'obligeant à revenir sur mes pas? Dans quelle discussion m'allez-vous jetter de nouveau! Je me félicitois d'être sorti d'un mauvais pas, trop heureux qu'on voulût bien s'en tenir à ce que j'ai dit alors. Quand vous me forcez de reprendre ce sujet, vous

Digitized by Google

ne ſçavez pas quel eſſain (*a*) de nouvelles diſputes vous allez réveiller. J'ai prévu les troubles qu'elles nous cauſeroient, & c'étoit pour les éviter que je n'en ai pas dit davantage. *Thraſym.* Croyez-vous que nous ſoyions venus ici pour dorer les victimes, & non pour nous entretenir de belles choſes ? *Socr.* A la bonne heure : mais encore faut-il garder quelque meſure. *Glauc.* Pour des hommes ſages, ce n'eſt pas trop de toute la vie pour s'entretenir de matieres ſi importantes. Ainſi, croyez-moi : laiſſez-nous le ſoin de ce qui nous regarde ; & ſongez à nous dire votre penſée ſur la maniere dont ſe fera cette communauté des femmes & des enfans entre nos guerriers ; & dont on élevera les enfans du moment où ils verront le jour, juſqu'à celui où ils ſeront capables d'une éducation ſérieuſe & raiſonnée. Ce ſoin me paroît un des plus pénibles. Expliquez-nous donc de grace comment il faudra s'y prendre.

Socrate. C'eſt ce qu'il ne m'eſt point aiſé de faire, mon cher Glaucon, & ce

(*a*) Cette métaphore eſt dans le Grec. Elle eſt ſi belle, que j'ai jugé à propos de la conſerver dans notre langue.

Digitized by Google

qui trouvera encore moins de croyance dans les esprits, que tout ce qui a précédé. On ne croira jamais que la chose soit possible ; & quand même on en verroit l'exécution, on ne pourra se persuader qu'il n'y ait rien de mieux à faire. Voilà ce qui m'empêche de dire librement ma pensée. Je crains, mon cher ami, qu'on ne la prenne pour un vain souhait. *Glauc.* Ne craignez rien. Vous parlez à des gens qui ne sont ni déraisonnables, ni obstinés, ni mal disposés à votre égard. *Socr.* N'est-ce pas dans le dessein de me rassurer, que vous me parlez de la sorte ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Hé bien, vos paroles produisent en moi un effet tout contraire. Si j'étois bien persuadé moi-même de la vérité de ce que je vais dire, vos raisons seroient de saison ; car on peut parler en sûreté & avec confiance devant des amis pleins de discernement, lorsqu'on sçait qu'on leur dira la vérité sur des sujets très-importans, auxquels ils prennent un grand intérêt. Mais, lorsqu'on parle comme je fais, en cherchant & en tâtonnant, il est dangereux, & on doit craindre, non de faire rire (cette crainte seroit puérile), mais de s'écarter du vrai, & d'entraîner avec soi ses amis

Digitized by Google

dans l'erreur sur des choses où il est de la derniere conséquence de ne se pas tromper. Je conjure donc Adrastée (*b*), de ne pas s'offenser de ce que je vais dire; car je regarde comme un moindre crime de tuer quelqu'un sans le vouloir, que de le tromper sur le sujet du beau, du bon, du juste & de l'honnête. Encore vaudroit-il mieux en courir le danger à l'égard de ses ennemis, qu'à l'égard de ses amis. Prenez-vous-y par conséquent d'une autre maniere pour m'encourager. Socrate, reprit Glaucon en souriant, si vos discours nous jettent dans quelque erreur, nous vous en absoudrons comme d'un homicide involontaire; nous ne vous regarderons pas comme un trompeur. Expliquez-vous donc sans crainte. *Socr.* La loi déclare innocent celui qui a été absous en cette vie; & s'il est innocent ici, il y a apparence qu'il le sera aussi là bas. *Glauc.* C'est une raison de plus pour vous de ne rien appréhender.

Socrate. Je vais donc reprendre le fil

(*b*) Adrastée étoit une divinité chargée de venger les crimes involontaires. Je crois que ce nom lui vient de l'infortuné Adraste, dont les aventures sont décrites au premier livre d'Hérodote. Socrate, comme on va voir, avoit grand sujet de l'invoquer, & de détourner son courroux.

Digitized by Google

d'une matiere que j'aurois peut-être mieux fait de traiter de suite quand l'occasion s'en est présentée. Peut-être aussi ne sera-t-il pas hors de propos de mettre les femmes sur la scene, après y avoir mis les hommes ; d'autant plus que vous m'invitez à le faire. Pour donner à des hommes nés & élevés de la façon que nous avons dit, des regles sûres touchant la possession & l'usage des femmes & des enfans, nous n'avons, selon moi, rien de mieux à faire, que de tenir toujours la même route que nous avons suivie jusqu'ici. Or, nous avons représenté ces hommes comme les chefs & gardiens d'un troupeau. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Suivons donc cette idée en donnant à leurs enfans une naissance & une éducation qui y répondent : & voyons si cela nous réussira ou non. *Glauc.* Comment nous y prendrons-nous ? *Socr.* Le voici. Croyons-nous que les femelles des chiens doivent veiller comme eux à la garde des troupeaux, aller à la chasse avec eux, & faire tout en commun, ou qu'elles doivent rester au logis ; comme si, occupées à faire des petits & à les nourrir, elles étoient incapables d'autre chose ; tandis que toute la peine, & le soin des troupeaux tombera sur les

Digitized by Google

seuls mâles ? *Glauc.* Nous voulons que tout leur soit commun. Seulement dans les services qu'on en tire, on a égard à la foiblesse des femelles & à la force des mâles. *Socr.* Peut-on tirer d'un animal les services qu'on tire d'un autre, s'il n'a été nourri & dressé de la même maniere ? *Glauc.* Non. *Socr.* Par conséquent (*c*), si nous destinons les femmes aux mêmes emplois que les hommes, il faut leur donner la même éducation. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* N'avons-nous pas élevé les hommes dans la musique & la gymnastique ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Il faudra donc appliquer aussi les femmes à l'étude de

(*c*) On me dispensera de faire des notes pour montrer l'absurdité de cette conséquence, & des raisons que Platon emploie pour la soutenir. Les honnêtes gens qui réfléchissent, n'en ont pas besoin, & il seroit inutile d'en faire pour les autres. J'avertis seulement que je n'aurois point entrepris cette traduction, si j'avois cru que cet endroit & celui qui vient après, fussent capables de faire aucune mauvaise impression sur l'esprit des lecteurs. Platon, admirable par-tout ailleurs, fait pitié ici. Je ne sçais de quel front il a osé mettre de pareilles extravagances dans la bouche de Socrate. Au reste, le lecteur un peu instruit, s'appercevra aisément que c'est dans les loix de Lycurgue que Platon a puisé ce qu'il dit ici & plus bas touchant l'éducation & la communauté des femmes. On peut consulter Plutarque dans la vie de Lycurgue. J'en citerois quelques endroits, si je ne craignois que leur longueur n'excédât celle qui convient à des notes.

Digitized by Google

ces deux arts, les former au métier de la guerre, & s'en servir pour les mêmes choses. *Glauc.* C'est une suite de ce que vous dites.

Socrate. Si l'on en venoit à l'exécution, cela paroîtroit peut-être ridicule, parce que l'usage y est contraire. *Glauc.* Très-ridicule. *Socr.* Mais que trouvez-vous en cela de plus ridicule? Ce seroit sans doute de voir des femmes nues s'exercer au gymnase avec des hommes; je ne dis pas seulement les jeunes femmes, mais les vieilles; à l'exemple de ces vieillards qui se plaisent encore à ces exercices, quoique ridés & peu agréables de leur personne. *Glauc.* Il est vrai qu'à ne consulter que nos mœurs présentes, cela paroîtroit de la derniere impertinence. *Socr.* Puisque nous avons une fois commencé, moquons-nous des railleurs qu'une innovation de cette nature mettra sans doute en belle humeur, & qui ne manqueront pas de rire en voyant des femmes s'appliquer à la musique, à la gymnastique, apprendre à manier les armes & à monter à cheval. *Glauc.* Vous avez raison. *Socr.* Suivons notre pointe; allons tout d'abord à ce que cette institution paroît avoir de plus révoltant. Conjurons ces railleurs de quitter

Digitized by Google

pour un moment leur caractere badin, & d'examiner sérieusement la chose. Rappellons-leur qu'il n'y a pas long-tems que les Grecs croyoient encore, comme le croient aujourd'hui la plupart des nations barbares, que la vue d'un homme nud étoit un spectacle honteux & ridicule; & que, lorsque les gymnases furent ouverts pour la premiere fois d'abord en Crete, puis à Lacédémone, les plaisans de ce tems-là avoient quelque droit d'en faire des railleries. Qu'en pensez-vous? *Glauc.* Je le crois. *Socr.* Mais que, depuis que l'usage (*d*) a fait voir qu'il étoit mieux de s'exercer à nud, que de cacher certaines parties du corps; la raison, en découvrant ce qui étoit plus convenable, a dissipé le ridicule que les yeux attachoient à la nudité; elle a montré qu'il n'y a qu'un esprit superficiel qui puisse trouver du ridicule autre part que dans ce qui

(*d*) Ce passage prouve que l'époque de l'entiere nudité des Athletes est antérieure de peu d'années à la guerre du Péloponnese, qui a commencé à la quatre-vingt-septieme Olympiade. Thucydide, écrivain de cette guerre, dit aussi que l'usage de se servir de ceintures dans les jeux Olympiques, avoit cessé depuis peu d'années. Denis d'Halicarnasse & Dion ont donc eu tort de placer cette époque dans des tems plus reculés.

Digitized by Google

est mauvais en soi ; qui cherche à faire rire, en prenant pour l'objet de ses railleries quelque autre chose que ce qui est déraisonnable & vicieux, ou qui s'empresse sérieusement pour une affaire, en se proposant pour fin toute autre chose que le bien. *Glauc.* Cela est vrai.

Socrate. Ne faut-il pas décider d'abord entre nous, si ce que nous proposons est possible ou non : & donner à qui voudra, sérieux ou badin, la liberté d'examiner si les femmes sont capables des mêmes exercices que les hommes, ou si elles ne sont propres à aucun ; ou enfin si elles sont capables des uns, & incapables des autres ? Après quoi, nous verrons en laquelle de ces classes il faut ranger les exercices de la guerre. Si nous procédons ainsi dans cet examen, ne pouvons-nous pas nous flatter que cette matiere sera parfaitement bien discutée ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Voulez-vous que nous nous chargions de faire valoir les raisons de nos adversaires, afin que leur cause ne soit pas sans défense ? *Glauc.* Rien n'empêche. *Socr.* Voici donc ce qu'ils pourroient nous dire. *Socrate & Glaucon, nous n'avons pas besoin, pour vous attaquer, d'autres armes que de celles que vous nous fourniſſez vous-*

Digitized by Google

mêmes. N'êtes-vous pas convenus, lorsque vous jettiez les fondemens de votre république, que chacun devoit se borner à l'emploi le mieux assorti à sa nature? Nous en sommes convenus (e), il est vrai. *Mais se peut-il qu'il n'y ait une extrême différence entre la nature de l'homme & celle de la femme?* Comment ne seroient-elles pas différentes? *Il faut donc les appliquer l'un & l'autre à des emplois différens selon leur nature?* Sans contredit. *Ainsi, c'est une absurdité & une contradiction manifeste de votre part, de dire qu'il faut appliquer indifféremment aux mêmes emplois les hommes & les femmes, malgré la distance prodigieuse de leur nature.* Mon cher Glaucon, avez-vous quelque chose à répondre à cela? *Glauc.* Il n'est pas aisé d'y répondre sur le champ; mais je vous prie de me dire ce que nous pourrions alléguer pour nous justifier.

Socrate. Il y a long-tems, mon cher ami, que j'avois prévu cette difficulté & beaucoup d'autres semblables. Voilà ce qui me faisoit appréhender d'entrer dans quelque détail sur la matiere que nous traitons. *Glauc.* Votre crainte étoit

(e) Socrate seul interroge en cet endroit au nom de ses adversaires, & répond au nom de Glaucon & au sien.

Digitized by Google

bien fondée. Cette objection ne paroît point aisée à résoudre. *Socr.* Vraiment non ; mais nous sommes dans le même cas qu'un homme qui est tombé dans l'eau. Que ce soit dans un étang ou dans la pleine mer, peu importe, il y périra, s'il ne se sauve à la nage. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Faisons comme lui. Tâchons de nous sauver à la nage de cette difficulté. Peut-être quelque dauphin viendra-t-il nous tirer d'embarras, ou recevrons-nous quelque autre secours imprévu. *Glauc.* Cela pourroit être. *Socr.* Voyons donc si nous trouverons quelque issue. Nous sommes convenus qu'il falloit appliquer les natures différentes à des emplois différens. Nous reconnoissons d'ailleurs que l'homme & la femme sont d'une nature différente, & néanmoins nous prétendons les appliquer l'un & l'autre aux mêmes emplois. N'est-ce pas là ce qu'on nous objecte ? *Glauc.* Oui.

Socrate. En vérité, mon cher Glaucon, il faut avouer que l'art de la dispute a un merveilleux pouvoir ! *Glauc.* A quel propos dites-vous cela ? *Socr.* Il me paroît qu'on tombe souvent dans la dispute sans le vouloir, & que, lorsqu'on croit seulement discuter un point par forme de

Digitized by Google

converſation, on ne s'apperçoit pas qu'on chicane mal-à-propos, en relevant une contradiction prétendue dans une propoſition que l'on prend au pied de la lettre, faute d'en pouvoir diſtinguer tous les différens ſens. *Glauc.* C'eſt un inconvénient auquel bien des gens ſont ſujets. Mais cela nous regarderoit-il dans la queſtion préſente? *Socr.* Oui, & nous nous voyons entraînés dans la diſpute malgré nous. *Glauc.* Comment cela? *Socr.* Par un eſprit âpre & contentieux, nous nous attachons à la lettre de cette propoſition; *que les emplois doivent être différens ſelon la diverſité des natures;* tandis que nous n'avons pas encore examiné en quoi conſiſte cette diverſité, ni ce que nous avions en vue, quand nous avons décidé que les mêmes natures devoient avoir les mêmes emplois, & les natures différentes des emplois différens. *Glauc.* Il eſt vrai que nous n'avons pas encore examiné ce point. *Socr.* Il eſt donc encore tems de nous demander à nous-mêmes ſi les chauves & les chevelus ſont de même nature, ou de nature oppoſée; & après avoir répondu qu'ils ſont de nature oppoſée, ſi les chauves font le métier de cordonnier, nous

Digitized by Google

l'interdirons aux chevelus, & réciproquement. *Glauc.* Mais une pareille défense seroit ridicule. *Socr.* Pourquoi? N'est-ce point parce que dans l'assignation des divers emplois, nous ne considérions la différence ou la ressemblance des natures, que sous le rapport qu'elles ont avec ces emplois? Par exemple, ne disions-nous pas que deux hommes également nés pour la médecine, ont la même nature? Ne le croyez-vous pas? *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais que le médecin & le charpentier ont une nature différente? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Si donc nous trouvons que la nature de l'homme differe de celle de la femme par rapport à certains arts & à certains emplois, nous conclurons que ces emplois ne doivent pas être communs aux deux sexes; mais s'il n'y a entr'eux d'autre différence, sinon que le mâle engendre, & la femelle enfante, nous ne regarderons pas pour cela comme une chose démontrée que la femme differe de l'homme, dans le point dont il s'agit ici; & nous n'en persisterons pas moins à croire qu'il ne faut mettre aucune distinction pour les emplois entre nos guerriers & leurs femmes. *Glauc.* Nous aurons raison.

Digitized by Google

Socrate. Que celui qui eſt d'un ſentiment contraire nous diſe à préſent quel eſt dans la ſociété l'art ou l'emploi pour lequel les femmes n'aient pas reçu de la nature les mêmes diſpoſitions que les hommes. *Glauc.* Cette demande eſt juſte. *Socr.* Peut-être nous répondra-t-il ce que vous diſiez tout-à-l'heure, qu'il n'eſt pas aiſé de nous ſatisfaire ſur le champ; mais qu'après quelques momens de réflexion, rien ne ſeroit plus facile. *Glauc.* Il pourroit bien nous faire cette réponſe. *Socr.* Voulez-vous que nous le priions de nous écouter, tandis que nous tâcherons de lui montrer, qu'il n'eſt dans la république aucun emploi propre uniquement des femmes? *Glauc.* J'y conſens. *Socr.* Répondez donc, lui dirons-nous. La différence qu'il y a entre celui qui a du talent pour une choſe, & celui qui n'en a point, ne conſiſte-t-elle pas, ſelon vous, en ce que le premier apprend aiſément, le ſecond avec peine; que l'un avec une légere étude porte ſes découvertes bien au-delà de ce qu'on lui a enſeigné; tandis que l'autre avec beaucoup d'application & de ſoin, ne peut pas même retenir ce qu'il a appris; enfin, en ce que dans l'un, les diſpoſitions du corps ſecondent les

Digitized by Google

opérations de l'esprit, & dans l'autre, elles les traversent ? Distinguez-vous par quelque autre endroit le naturel heureux pour certaines choses de celui qui ne l'est pas ? *Glauc.* Tout le monde vous dira que non. *Socr.* Parmi les différens arts où les deux sexes s'appliquent en commun, en est-il un seul où les hommes n'aient une supériorité marquée sur les femmes ? Sera-t-il besoin que nous les parcourions tous, que nous parlions des ouvrages de laine, de la maniere de faire des gâteaux & d'apprêter les viandes, où les femmes l'emportent d'ordinaire sur nous, tellement que ce seroit une honte pour elles de nous céder en tous ces points ? *Glauc.* Vous avez raison de dire qu'en général les femmes nous sont très-inférieures en tout. Ce n'est pas que beaucoup de femmes ne l'emportent sur bien des hommes en plusieurs choses ; mais dans le total la chose est comme vous dites.

Socrate. Vous voyez donc, mon cher ami, qu'il n'est point proprement dans un état de profession affectée à l'homme ou à la femme, à raison de leur sexe : mais que la nature ayant partagé les mêmes talens entre les deux sexes, tous les emplois appartiennent en commun à

Digitized by Google

tous les deux ; de maniere cependant qu'en tout la femme eſt inférieure à l'homme. *Glauc.* Cela eſt certain. *Socr.* Laiſſerons-nous tout à faire aux hommes & rien aux femmes ? *Glauc.* Quelle raiſon y auroit-il à cela ? *Socr.* N'eſt-il pas, dirons-nous plutôt, des femmes qui ont du talent pour la médecine & pour la muſique ; d'autres qui n'en ont point ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* N'en voit-on point parmi elles qui ont de la diſpoſition aux exercices gymnaſtiques & militaires : d'autres qui n'aiment ni la guerre ni le gymnaſe ? *Glauc.* Je le penſe. *Socr.* N'en eſt-il pas enfin de philoſophes, & de courageuſes ; & d'autres qui ne le ſont point ? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Il y a donc des femmes propres à veiller à la garde d'un état, & d'autres qui ne le ſont pas ; car la philoſophie & le courage ne ſont-ils pas les deux qualités que nous exigions dans nos guerriers ? *Glauc.* Oui. *Socr.* La nature de la femme eſt donc auſſi propre à la garde d'un état que celle de l'homme ; il n'y a de différence en cela, que du plus au moins. *Glauc.* Je le crois. *Socr.* Ainſi il faut choiſir pour compagnes à nos guerriers, des femmes qui partagent avec eux le ſoin de veiller ſur

Digitized by Google

la république, puiſqu'il y en a parmi elles qui ſont capables de cette fonction, & qui ont reçu de la nature les mêmes diſpoſitions. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Et par conſéquent, ne faut-il pas appliquer les mêmes talens aux mêmes emplois? *Glauc.* Cela eſt évident.

Socrate. Nous voici donc revenus au point d'où nous ſommes partis, & nous avouons de nouveau qu'il n'eſt pas contre la nature, d'appliquer les femmes de nos guerriers à la muſique & à la gymnaſtique. *Glauc.* Oui vraiment. *Socr.* La loi que nous établiſſons étant conforme à la nature, n'eſt donc ni une chimere ni un vain ſouhait. C'eſt bien plutôt l'uſage oppoſé qu'on ſuit aujourd'hui, qui choque la nature. *Glauc.* Il y a apparence. *Socr.* Ne nous ſommes-nous pas propoſé d'examiner ſi cette nouvelle inſtitution étoit poſſible, & en même tems très-avantageuſe? *Glauc.* Oui. *Socr.* Or, nous venons de voir qu'elle eſt poſſible. *Glauc.* Oui. *Socr.* Ainſi il nous reſte à nous convaincre qu'elle eſt très-avantageuſe. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* N'eſt-il pas vrai que la même éducation qui a ſervi à former nos guerriers, ſervira auſſi à former leurs femmes, puiſqu'elle travaillera, comme

Digitized by Google

je le suppose, sur le même fond? *Glauc.* Cela n'est pas douteux. *Socr.* Quel est votre sentiment touchant ce que je vais dire? Croyez-vous que les hommes soient inégaux en mérite, ou qu'il n'y ait entr'eux aucune différence sur ce point? *Glauc.* Je les crois inégaux en mérite. *Socr.* Dans la république dont nous traçons le plan, le guerrier qui aura reçu l'éducation dont nous avons parlé, vaudra-t-il mieux à votre avis, que le cordonnier élevé d'une maniere convenable à sa profession? *Glauc.* Est-ce là une question à faire? *Socr.* Je vous entends. Les guerriers ne sont-ils pas la plus estimable portion de l'état? *Glauc.* Sans comparaison. *Socr.* Leurs femmes n'auront-elles pas la même supériorité de mérite sur les autres femmes? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais, est-il rien de plus avantageux à un état que d'avoir beaucoup d'excellens citoyens de l'un & de l'autre sexe? *Glauc.* Non. *Socr.* Ne parviendront-ils pas à ce degré d'excellence, en cultivant la musique & la gymnastique, ainsi que nous avons dit? *Glauc.* Oui. *Socr.* Notre système n'est donc pas seulement possible, il est de plus très-avantageux à la société? *Glauc.* Oui.

Digitized by Google

Socrate. Ainſi que les femmes de nos guerriers ne faſſent point difficulté de quitter leurs habits. La vertu leur tiendra lieu de vêtement. Qu'elles partagent avec leurs maris les travaux de la guerre, & les autres fonctions attachées à leur emploi de gardiens de la république. Qu'on ait ſeulement égard à la foibleſſe de leur ſexe dans les fardeaux qu'on leur impoſera. Quant à celui qui plaiſante à la vue d'une femme nue, qui exerce ſon corps pour une bonne fin; qu'il goûte à loiſir les fruits imparfaits de ſa ridicule ſageſſe : il ne ſçait, ni ce qu'il fait, ni de quoi il rit : car on a, & on aura toujours raiſon de dire que l'utile eſt honnête, & qu'il n'y a de honteux que ce qui eſt nuiſible (*f*) *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Diſons donc que le réglement que nous venons de faire au ſujet des femmes, peut être comparé à une vague dont nous ſommes heureuſement échappés :

(*f*) A-t-on jamais fait une plus fauſſe & plus impertinente application de ces deux maximes ? Le ſage Platon étoit en délire quand il écrivoit ceci : il devoit renverſer la propoſition, & dire : Ce qui eſt honteux, ne ſçauroit être ni beau ni utile. Or, rien de plus contraire à l'honnêteté & à la pudeur, que l'état dans lequel on permet ici aux femmes de ſe montrer au gymnaſe. La plus foible lueur de raiſon ſuffit pour le voir clairement.

Digitized by Google

que, si nous avons couru quelque risque d'être submergés, en établissant que tous les emplois doivent être communs entre nos guerriers & nos guerrieres, nous en avons été quittes pour la peur, & que nous ne pouvons nous empêcher de convenir que ce réglement est possible & avantageux. *Glauc.* Je vous avoue que cette vague m'a fait trembler pour vous. *Socr.* Ce premier flot n'est rien en comparaison de celui qui s'approche. *Glauc.* Dites, que je voie ce que c'est.

Socrate. La loi que je vais proposer, a, ce me semble, une liaison essentielle avec la précédente, & avec toutes les autres. *Glauc.* Quelle est-elle ? *Socr.* C'est que les femmes de nos guerriers soient communes toutes à tous ; qu'aucune d'elles n'habite en particulier avec aucun d'eux : que les enfans soient communs : & que les parens ne connoissent pas leurs enfans, ni ceux-ci leurs parens (*g*).

(*g*) Le seul énoncé de ce système fait horreur, & porte avec lui sa réfutation. Me permettra-t-on de faire ici une réflexion qui me paroît à sa place ? Si Platon, le plus sublime & le plus sensé des Philosophes, a donné dans de si grands écarts, quel fond pouvons-nous faire sur notre raison abandonnée à elle-même, & que ne devons-nous pas à la révélation, qui, en élevant l'entendement humain à des connoissances surnaturelles, a perfectionné celles qu'il tient de ses seules lumieres ?

Digitized by Google

Glauc. Vous aurez beaucoup plus de peine à faire paſſer cette loi que celle qui précede, & à montrer qu'elle ne preſcrit rien que de poſſible & d'utile. *Socr.* Je ne crois pas qu'on me conteſte les avantages que la ſociété retireroit de la communauté des femmes & des enfans, ſi l'exécution de ce ſyſtême étoit poſſible. Mais je penſe qu'on m'en conteſtera la poſſibilité. *Glauc.* On pourra douter raiſonnablement de l'un & de l'autre. *Socr.* C'eſt-à-dire, que voilà deux difficultés qui ſe réuniſſent contre moi. J'eſpérois me ſauver d'une des deux, que vous conviendriez de l'utilité de ce ſyſtême, & qu'il ne me reſteroit qu'à diſcuter s'il eſt poſſible ou non. *Glauc.* Vous ne m'échapperez pas par cette défaite : vous répondrez, s'il vous plaît, à ces deux difficultés.

Socrate. Je vois bien qu'il en faudra paſſer par-là : accordez-moi ſeulement une grace. Souffrez que j'imite ces eſprits déſoccupés qui s'entretiennent agréablement de leurs rêveries, & s'en repaiſſent pour diſſiper les ennuis de la ſolitude. Vous ſçavez que ces ſortes de perſonnes, quand ils ont en tête quelque projet, avant que d'examiner par quels moyens ils pourront en venir à bout, laiſſent à

Digitized by Google

côté la discussion fatigante de ce qui rend la chose possible ou impossible ; & la supposant faite au gré de leurs desirs, élevent sur ce fondement le reste de l'édifice, se réjouissent par avance des avantages qui leur reviendront de l'exécution, & augmentent par-là l'indolence naturelle de leur ame. Effrayé comme eux des difficultés qui s'offrent à mon esprit, je souhaite que vous me permettiez de remettre à un autre tems, à examiner si ce que je propose est possible. Je suppose qu'il l'est, & je verrai d'abord quels arrangemens prendront nos magistrats pour l'exécution. Je tâcherai de vous faire convenir que rien ne seroit plus utile à l'état de nos guerriers. Après quoi nous en montrerons la possibilité, si vous le jugez à propos. *Glauc.* Faites ce qu'il vous plaira ; je vous le permets.

Socrate. Vous m'accorderez d'abord sans peine, que nos magistrats & nos guerriers, s'ils sont dignes du nom qu'ils portent, seront dans la disposition, ceux-ci de faire ce qu'on leur commandera, ceux-là, de ne rien ordonner que ce qui est prescrit par la loi, & d'en suivre l'esprit dans les réglemens qu'[illegible]s abandonnons à leur prudence. *Glauc.* Cela doit

doit être. *Socr.* Vous donc, en qualité de législateur, après avoir fait choix des femmes comme des hommes, vous les assortirez selon les humeurs & les caracteres. Pour eux, comme ils ne possedent rien en propre, que tout est commun entr'eux, maisons & salles à manger, ils seront toujours ensemble. Or, se trouvant ainsi ensemble au gymnase, & par-tout ailleurs, l'inclination naturelle d'un sexe vers l'autre, les portera sans doute à former des unions : n'est-ce pas une nécessité que cela arrive ? *Glauc.* Oui vraiment : ce n'est pas une nécessité géométrique, mais une nécessité fondée sur l'amour, dont les raisons ont bien plus de force pour persuader & entraîner la plupart des hommes, que les démonstrations des géometres. *Socr.* Vous dites vrai. Mais, quoi ! mon cher Glaucon, nos magistrats souffriront-ils qu'il n'y ait dans ces unions, ni ordre ni bienséance ? Ce désordre peut-il être permis dans une république dont tous les citoyens doivent être heureux ? *Glauc.* Rien ne seroit plus contraire à la justice. *Socr.* Il est donc évident qu'après cela nous ferons des mariages aussi saints qu'il nous sera possible : & les plus avantageux à l'état seront les plus saints. *Glauc.* Cela est évi-

Digitized by Google

dent. *Socr.* Mais comment seront-ils très-avantageux? C'est à vous, Glaucon, de me le dire. Je vois que vous élevez chez vous des chiens de chasse, & des oiseaux de proie en grand nombre. Avez-vous pris garde à ce qu'on fait, quand on veut les accoupler & en avoir des petits? *Glauc.* Que fait-on? *Socr.* Parmi ces animaux, quoique tous de bonne race, n'en est-il pas toujours quelques-uns qui l'emportent sur les autres? *Glauc.* Oui. *Socr.* Vous est-il indifférent d'avoir des petits de tous également; ou aimez-vous mieux en avoir de ceux qui l'emportent sur les autres? *Glauc.* J'aime mieux en avoir de ceux-ci. *Socr.* Des plus jeunes, des plus vieux, ou de ceux qui sont dans la force de l'âge? *Glauc.* De ces derniers. *Socr.* Si on n'apportoit toutes ces précautions, n'êtes-vous pas persuadé que la race de vos chiens dégénéreroit bientôt? *Glauc.* Oui. *Socr.* Croyez-vous qu'il n'en soit pas de même à l'égard des chevaux & des autres animaux? *Glauc.* Ce seroit une absurdité de le croire.

Socr. S'il en est de même à l'égard (*h*)

(*h*) Comment Platon a-t-il osé comparer en ce point les hommes aux animaux? N'est-ce pas avilir les droits de l'humanité, que de faire dépendre uniquement de

Digitized by Google

de l'eſpece humaine, grands dieux, mon cher Glaucon, de quelle habileté, de quelle adreſſe n'auront pas beſoin nos magiſtrats? *Glauc.* Il en eſt de même à l'égard de notre eſpece; mais pourquoi demandez-vous tant d'habileté à nos magiſtrats? *Socr.* A cauſe des remedes en grand nombre qu'ils ſeront obligés d'employer. Un médecin ordinaire ſuffit pour guérir un corps qui n'a beſoin que du régime pour ſe rétablir; mais quand il en faut venir aux remedes, le plus habile médecin ne l'eſt jamais trop. *Glauc.* J'en conviens; mais à quel propos dites-vous cela? *Socr.* Le voici. Il me paroît que nos magiſtrats ſeront ſouvent obligés de recourir au menſonge & à la tromperie pour le bien des citoyens. Nous avons dit quelque part, que le menſonge étoit utile, lorſqu'on s'en ſervoit comme d'un

la volonté des magiſtrats, une action à laquelle notre volonté doit avoir la plus grande part; de les rendre les arbitres d'un contrat qui tire toute ſa validité du conſentement libre des contractans, & de ne conſidérer l'homme que comme un agent phyſique, dont on applique & dont on détermine l'action à ſon gré? Je ſçais que dans le ſentiment de Platon, il n'y auroit pas plus de contrat entre les hommes qu'entre les animaux; mais c'eſt l'endroit même par où ſon ſyſtême eſt plus révoltant & plus abſurde. Un mariage ſans contrat n'eſt plus un mariage.

Digitized by Google

ſujets. *Glauc.* Tout cela eſt fort bien imaginé. *Socr.* Leurs enfans, à meſure qu'ils naîtront, ſeront remis entre les mains d'hommes ou de femmes chargés du ſoin de les élever: car ce ſoin doit être commun à l'un & à l'autre ſexe. *Glauc.* Oui. *Socr.* On les portera au bercail commun, & on les confiera aux nourrices, qui habiteront dans un quartier ſéparé du reſte de la ville. Pour les enfans des méchans ſujets, & même pour ceux des autres qui auroient quelque difformité, on les cachera, comme il convient, dans quelque endroit ſecret & inconnu. *Glauc.* C'eſt le moyen de conſerver dans toute ſa pureté la race de nos guerriers. *Socr.* Ces mêmes perſonnes ſe chargeront de la nourriture des enfans, conduiront les meres au bercail, tandis qu'elles auront du lait, & feront enſorte qu'aucune d'elles ne puiſſe reconnoître ſon enfant. Si les meres ne ſuffiſent point à les allaiter, on les fera aider par d'autres, afin que les enfans tettent un tems raiſonnable. Quant aux veilles & aux autres menus ſoins inſéparables d'un pareil emploi, on en chargera les nourrices & les gouvernantes. *Glauc.* Vous faites une condition bien douce aux femmes de nos guerriers,

Digitized by Google

à qui vous ne laissez d'autre peine que celle de l'enfantement. *Socr.* J'ai mes raisons : mais poursuivons ce que nous avons commencé.

Nous avons dit que l'état n'avoueroit pour ses sujets que ceux que leurs parens auroient engendrés dans la force de l'âge. Le tems de la vigueur ne commence-t-il pas à vingt ans pour les filles, & à trente pour les garçons ? *Glauc.* Et quel terme fixez-vous ? *Socr.* Les femmes donneront des enfans à l'état depuis vingt ans jusqu'à quarante ; & les hommes, après que le grand feu de la jeunesse sera passé, depuis trente jusqu'à cinquante-cinq. *Glauc.* C'est le tems de la vie, où le corps & l'esprit sont dans leur plus grande vigueur. *Socr.* S'il arrivoit donc à quelqu'un, soit au-dessus, soit au-dessous de cet âge, d'engendrer des sujets à la république, nous traiterons cette faute d'action injuste & sacrilege, parce que l'enfant qui naîtroit de ce commerce, seroit un ouvrage de ténebres & de libertinage, & que sa naissance n'auroit été précédée, ni des sacrifices, ni des prieres, que les prêtres & les prêtresses, & toute la ville, adresseront aux dieux pour la prospérité des mariages, en leur demandant que des citoyens vertueux & utiles à

Digitized by Google

la patrie, il naiſſe une poſtérité plus vertueuſe & plus utile encore. Cette loi regarde auſſi ceux qui ayant l'âge légitime, toucheroient à une femme qui l'auroit auſſi, ſans l'aveu du magiſtrat. Le fruit de ce concubinage ſera réputé illégitime, né ſans auſpices & ſans garans. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Mais lorſque l'un & l'autre ſexe aura paſſé l'âge fixé par les loix pour donner des ſujets à la patrie, nous laiſſerons aux hommes la liberté d'avoir commerce avec telles femmes qu'ils jugeront à propos; hormis leurs ayeules, leurs meres, leurs filles & leurs petites-filles. Les femmes auront la même liberté de choix par rapport aux hommes, hormis leurs ayeux, leurs peres, leurs fils & leurs petits-fils. Mais on ne le leur permettra, qu'après leur avoir enjoint expreſſément de ne mettre au jour aucun fruit conçu d'un tel commerce; & de l'expoſer, ſi malgré leurs précautions, il en naiſſoit quelqu'un, parce que la république ne ſe charge point de le nourrir (*l*). *Glauc.* Rien de plus raiſonnable que cette défenſe. Mais comment diſ-

(*l*) La belle morale que celle qui permet l'union des deux ſexes dans la vue du ſeul plaiſir! Le beau plan de légiſlation que celui qui autoriſe, qui ordonne même les ſuppreſſions, les avortemens, les expoſitions!

Digitized by Google

tingueront-ils leurs peres, leurs filles, & les autres parens dont vous venez de parler? *Socr.* Ils ne les distingueront pas. Mais du moment que quelqu'un sera marié, à compter depuis ce jour jusqu'au septieme & au dixieme mois, il regardera tous ceux qui naîtront dans l'un ou l'autre de ces termes, les mâles comme ses fils, les femelles comme ses filles, & ces enfans l'appelleront du nom de pere. Les enfans de ceux-ci seront ses petits-fils & ses petites-filles, & le regarderont comme leur ayeul. Tous ceux qui seront nés dans l'intervalle où leurs peres & meres donnoient des enfans à l'état, se traiteront de freres & de sœurs, & pourront s'entr'épouser, selon que le sort & l'oracle d'Apollon en décideront. Tous les autres dégrés sont défendus. *Glauc.* Fort bien.

Socrate. Telle est, mon cher Glaucon, la communauté des femmes & des enfans que je voudrois établir entre les gardiens de notre république. Il reste à faire voir que cet établissement seroit très-avantageux, & qu'il s'accorde parfaitement avec les autres loix que nous avons posées. N'est-ce pas là ce que j'ai à montrer? *Glauc.* Oui. *Socr.* Pour nous en

Digitized by Google

convaincre, demandons-nous à nous-mêmes quel eſt le plus grand bien de la ſociété civile, celui que le Légiſlateur doit ſe propoſer comme la fin de ſes loix; & quel en eſt le plus grand mal? Examinons enſuite ſi cette communauté, telle que je viens de l'expliquer, nous conduit à ce plus grand bien, & nous éloigne de ce plus grand mal. *Glauc.* Vous vous y prenez très-bien. *Socr.* Le plus grand mal de la ſociété, n'eſt-ce pas ce qui la diviſe, & d'une ſociété en fait pluſieurs? Le plus grand bien au contraire, n'eſt-ce pas ce qui en lie tous les membres, & la rend une? *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Or, quoi de plus propre à former cette union, que la communication (*m*) des plaiſirs & des peines entre les citoyens, à qui les mêmes événe-

(*m*) Il eſt vrai que l'union eſt l'ame de toute ſociété. Mais outre que le moyen dont Platon ſe ſert pour l'établir dans ſa république eſt mauvais en ſoi, il eſt encore contraire au but qu'il ſe propoſe. Il a cru ne faire de ſa ville qu'une ſeule famille, en étendant les rapports de la conſanguinité: mais il n'a pas pris garde qu'on affoiblit le ſentiment en le partageant, & qu'on l'anéantit lorſqu'on ne lui propoſe aucun objet fixe. Un enfant qui ne ſçait de deux hommes lequel eſt ſon pere, n'aura d'amour filial ni pour l'un ni pour l'autre, au lieu de les aimer tous deux. A plus forte raiſon, ſi ſon incertitude s'étend à cent perſonnes & davantage.

Digitized by Google

mens causeroient une joie & une douleur communes? *Glauc.* Rien assurément. *Socr.* Ce qui dissout au contraire cette union, n'est-ce pas lorsque la joie & la douleur y sont propres & personnelles, & que ce qui arrive, tant au public qu'aux particuliers, fait du plaisir à l'un & de la peine à l'autre? *Glauc.* Cela est certain. *Socr.* D'où vient cette opposition de sentiment, sinon de ce que tous les citoyens ne disent pas en même tems des mêmes choses, *ceci m'intéresse, ceci ne m'intéresse pas?* Otez cette distinction, & supposez-les tous également touchés des mêmes choses; l'état ne sera-t-il point alors parfaitement bien gouverné? *Glauc.* On n'en peut douter. *Socr.* Pourquoi? Parce que tous ses membres ne feront, si je puis parler ainsi, qu'un seul homme. Lorsque nous avons reçu quelque blessure au doigt, aussi-tôt l'ame, en vertu de l'union intime établie entr'elle & le corps, en est avertie, & tout l'homme est affligé du mal d'une de ses parties; aussi dit-on d'un homme, qu'il a mal au doigt. On dit la même chose à l'égard des autres sentimens de joie & de douleur qu'il éprouve à l'occasion du bien ou du mal qui arrive à une de ses parties. *Glauc.* Vous avez

Digitized by Google

raiſon. *Socr.* Voilà au juſte l'image d'une république bien gouvernée. Qu'il arrive à un particulier du bien ou du mal, tout l'état y prendra part comme s'il le reſſentoit lui-même; il s'en réjouira ou s'en affligera avec lui. *Glauc.* Cela doit être ainſi dans tout état bien policé.

Socrate. Il eſt tems à préſent de revenir à notre république, & de voir ſi ce que nous venons de dire lui convient mieux qu'à nulle autre. *Glauc.* Voyons donc. *Socr.* Dans les autres états, ainſi que dans le nôtre, n'y a-t-il pas des magiſtrats & des ſujets? *Glauc.* Oui. *Socr.* Qui ſe donnent tous entr'eux le nom de citoyens? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais outre ce nom commun, quel titre particulier le peuple donne-t-il ailleurs à ceux qui le gouvernent? *Glauc.* Dans la plupart, il les appelle *Souverains*; & dans les républiques, *Archontes*. *Socr.* Chez nous, quel nom le peuple ajoutera-t-il à la qualité de citoyens qu'il donne à ſes magiſtrats? *Glauc.* Celui de ſauveurs & de défenſeurs de la patrie. *Socr.* Ceux-ci, à leur tour, comment regarderont-ils le peuple? *Glauc.* Comme celui de qui ils tiennent leur nourriture & leur entretien. *Socr.* Autre part, comment les maîtres

Digitized by Google

traitent-ils leurs ſujets ? *Glauc.* Ils les traitent d'eſclaves. *Socr.* Entr'eux, comment ſe traitent-ils ? *Glauc.* De collegues dans l'autorité. *Socr.* Et chez nous ? *Glauc.* De gardiens du même troupeau. *Socr.* Pourriez-vous me dire ſi dans les autres républiques les magiſtrats en uſent les uns avec les autres, en partie comme avec des amis, en partie comme avec des étrangers ? *Glauc.* Rien n'eſt plus ordinaire. *Socr.* Ainſi, ils penſent & diſent que les intérêts des uns les touchent, & que ceux des autres ne les touchent pas. *Glauc.* Oui. *Socr.* Parmi nos gardiens, au contraire, en eſt-il un ſeul qui puiſſe dire ou penſer que quelqu'un de ceux qui veillent comme lui à la ſûreté de la patrie, lui ſoit étranger ? *Glauc.* Point du tout : puiſque chacun d'eux trouvera dans les autres un frere ou une ſœur, un pere ou une mere, un fils ou une fille, ou quelque parent dans le degré aſcendant ou deſcendant. *Socr.* Vous dites très-bien. Mais, dites-moi de plus : vous contenterez-vous de leur ordonner de ſe traiter comme parens de bouche ſeulement ? N'exigerez-vous pas outre cela que les actions répondent aux paroles ; & qu'ils aient pour ceux à qui ils donnent le nom de pere

Digitized by Google

tout le respect, toutes les attentions, toute la soumission que la loi prescrit aux enfans envers leurs parens ? Ne leur déclarerez-vous pas que s'ils manquent à ces devoirs, ils pechent contre la justice & la piété, & qu'ils n'ont que des châtimens à attendre de la part des hommes & des dieux ? Tous les citoyens feront-ils retentir aux oreilles des enfans d'autres maximes, touchant la conduite qu'ils doivent tenir envers ceux qu'on leur fait regarder comme leurs peres (*n*) ou leurs proches ?

Glauc. Non, sans doute : & il seroit plaisant qu'ils eussent sans cesse à la bouche les noms de parenté & d'affinité, sans en remplir les devoirs.

Socrate. Il régnera par conséquent entre nos citoyens un accord inconnu à ceux des autres états. Et comme nous disions tout-à-l'heure, lorsqu'il arrivera

(*n*) Les loix humaines ne commandent point à leur gré les sentimens naturels. On aura beau faire retentir à l'oreille des enfans les doux noms de pere & de frere ; ce seront des noms vuides, qui ne réveilleront point en eux des sentimens qui n'y sont pas. Les menaces & les châtimens pourront bien les assujettir à de certaines démonstrations extérieures : mais ils n'exciteront jamais dans leur ame cette tendresse, cette pente vers un objet plutôt que vers un autre, que la nature seule peut y mettre.

Digitized by Google

du bien ou du mal à quelqu'un d'eux, chacun dira : *Celui qui me touche eſt heureux, celui qui me touche eſt malheureux.* *Glauc.* Cela eſt très-vrai. *Socr.* N'avons-nous pas ajouté, qu'en conſéquence de cette perſuaſion & de cette maniere de parler, il y aura entr'eux un commerce réciproque de plaiſirs & de peines ? *Glauc.* Nous avons eu raiſon. *Socr.* Nos citoyens participeront donc tous en commun aux intérêts de chaque particulier, qu'ils regarderont comme leur étant perſonnels ; & en vertu de cette union, ils ſe réjouiront & s'affligeront tous des mêmes choſes. *Glauc.* Oui. *Socr.* A quoi attribuer tant d'admirables effets, ſi ce n'eſt à la conſtitution de notre gouvernement, & particuliérement à la communauté des femmes & des enfans entre nos guerriers ? *Glauc.* On ne peut les attribuer plus juſtement à nulle autre cauſe. *Socr.* Mais nous ſommes convenus que cette union d'intérêts étoit le plus grand bien de la ſociété, & nous avons comparé en ce point une république bien gouvernée au corps, dont tous les membres reſſentent en commun le plaiſir & la douleur d'un ſeul membre. *Glauc.* C'eſt avec raiſon que nous en ſommes conve-

Digitized by Google

nus. *Socr.* Donc la communauté des femmes & des enfans, entre nos guerriers, eſt la cauſe du plus grand bien pour notre république. *Glauc.* Cette concluſion eſt juſte.

Socrate. Ajoutez que ce point s'accorde avec ce que nous avons établi plus haut. Car nous avons dit que nos guerriers ne devoient avoir en propre ni maiſons, ni terres, ni poſſeſſions; mais qu'il falloit qu'ils reçuſſent des autres leur nourriture, comme la juſte récompenſe de leurs ſervices, & qu'ils vécuſſent en commun, s'ils vouloient être de véritables gardiens. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Or, peut-on douter que ce que nous avons déja réglé & ce que nous venons de régler à leur égard, ne ſoit très-propre à les rendre de plus en plus de vrais gardiens, & ne les empêche de diviſer la république, comme il arriveroit, ſi chacun ne diſoit pas des mêmes choſes, qu'elles ſont à lui; mais que celui-ci le dît d'une choſe, celui-là d'une (o) autre: ſi l'un tiroit à ſoi tout ce

(o) Je ne puis m'empêcher de tranſcrire ici une réflexion de M. Domat, ſur cette communauté de tous les biens, dont Platon s'eſt entêté ſi mal-à-propos, & dont il expoſe les avantages d'une maniere capable de ſéduire ceux qui ne conſidérant ce ſyſtême que par ſon

Digitized by Google

qu'il pourroit acquérir, ſans en partager la poſſeſſion avec perſonne : ſi l'autre en faiſoit autant de ſon côté, & qu'ils euſſent chacun à part leurs femmes & leurs enfans, qui ſeroient par conſéquent pour eux une ſource de plaiſirs & de peines que perſonne ne reſſentiroit avec eux ? Au lieu que chacun ayant pour maxime que l'intérêt d'autrui n'eſt pas diſtingué du ſien, ils tendront tous au

---

beau côté, pourroient encore ſe laiſſer éblouir par le grand nom & l'autorité de ce philoſophe. « De ces trois » manieres de ſuccéder, dit M. Domat, la premiere » qui rendroit toutes choſes communes à tous, ſeroit » ſi pleine d'inconvéniens, qu'on voit bien qu'elle eſt » impoſſible. Car l'amour de la juſtice & de l'équité » n'étant pas un bien commun, & qui ſoit le ſeul prin- » cipe de la conduite de chaque particulier, la com- » munauté univerſelle de tous les biens ſeroit un ſyſ- » tême dont l'exécution ne conviendroit pas à un ſi » grand nombre d'aſſociés, ſi pleins d'amour-propre. Et » il ſeroit également injuſte & impoſſible que toutes » choſes fuſſent toujours en commun, & aux bons & aux » méchans, & à ceux qui travailleroient & à ceux qui » ne feroient rien, & à ceux qui ſçauroient faire un » bon uſage & une juſte diſpenſation des biens, & à » ceux qui n'auroient pas la fidélité néceſſaire pour les » conſerver à la ſociété, ni la prudence pour en diſ- » poſer, & qui ne feroient que les conſumer & les » diſſiper. De ſorte que l'état d'une communauté uni- » verſelle qui auroit pu être juſte & d'uſage entre des » hommes parfaitement équitables, & qui euſſent été » dans l'innocence & ſans paſſions, ne ſçauroit être » qu'injuſte, chimérique, & plein d'inconvéniens en- » tre des hommes faits comme nous ſommes ». *Loix civiles, pag. 302.*

Digitized by Google

même but de tout leur pouvoir, & éprouveront une joie & une douleur communes. *Glauc.* Cela eſt inconteſtable. *Socr.* Quelle entrée après cela la chicane & les procès trouveront-ils dans une ſociété, où perſonne n'aura rien à ſoi que ſon corps, & où tout le reſte ſera commun ? Ils ignoreront donc juſqu'au nom des troubles & des diſſenſions qui naiſſent parmi les hommes à l'occaſion de leurs biens, de leurs femmes, de leurs enfans. *Glauc.* Ils ſeront exempts de tous ces maux. *Socr.* On n'y connoîtra pas non plus les actions intentées pour les torts & les violences. Car nous leur dirons qu'il eſt juſte & honnête que ceux de même âge ſe défendent les uns les autres, & nous leur ferons un devoir de pourvoir à leur ſûreté mutuelle. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Cette loi aura en effet cela de bon, que ſi quelqu'un dans un premier mouvement de colere en maltraite un autre, ce différend n'aura pas de grandes ſuites. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Parce que nous donnerons aux vieux citoyens toute autorité ſur les jeunes, avec le droit de les punir. *Glauc.* Cela eſt évident.

Socrate. Il n'eſt pas moins évident, je

Digitized by Google

penſe, que les jeunes citoyens n'oſeront porter la main ſur les vieux, ni leur faire aucune ſorte de violence ſans un ordre exprès des magiſtrats, qu'ils ne les traiteront même avec mépris en aucune rencontre. Deux puiſſantes barrieres, le reſpect & la crainte, les arrêteront : le reſpect, en leur montrant un pere dans celui qu'ils veulent frapper : la crainte, en leur faiſant appréhender que les autres ne prennent la défenſe de l'offenſé ; ceux-ci, en qualité de fils ; ceux-là, en qualité de freres ou de peres. *Glauc.* Il n'eſt pas poſſible que la choſe arrive autrement. *Socr.* Nos citoyens jouiront donc entr'eux d'une paix inaltérable en vertu des loix. *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais ſi la concorde regne entr'eux, il n'eſt point à craindre qu'une autre république les attaque, ou réuſſiſſe à les diviſer. *Glauc.* Non. *Socr.* J'ai peine à me réſoudre d'entrer dans le détail des moindres maux dont ils ſeront exempts. Les pauvres n'y feront pas baſſement leur cour aux riches. On n'y éprouvera pas les embarras & les chagrins qu'entraîne après ſoi l'éducation des enfans, le ſoin d'amaſſer du bien, la néceſſité d'entretenir un grand nombre d'eſclaves ; lorſque, pour y ſubvenir, on

Digitized by Google

ſe voit réduit à faire de gros emprunts ; quelquefois à nier la dette, preſque toujours à acquérir par toutes ſortes de voies, de l'argent, dont on laiſſe enſuite la diſpoſition à des femmes & à des eſclaves. Que de baſſeſſes en tout cela, mon cher ami ! que d'indignités n'a-t-on pas à eſſuyer ! *Glauc.* Il faudroit être aveugle pour ne le pas voir. *Socr.* A l'abri de toutes ces miſeres, ils meneront une vie mille fois plus heureuſe que celle des Athletes couronnés aux jeux Olympiques (*p*). *Glauc.* En quoi donc ? *Socr.* En ce que ceux-ci n'ont qu'une petite partie des avantages dont jouiſſent nos guerriers. La victoire que remportent ces derniers eſt infiniment plus glorieuſe, puiſque le ſalut de la république y eſt attaché. Le public fournit auſſi plus abondamment à leur entretien & à celui de leurs enfans : pendant leur vie, la patrie les comble d'honneurs, & après leur mort elle leur fait des funérailles dignes de leur mérite & de ſa reconnoiſſance. *Glauc.* Ces diſtinctions ſont en effet très-flatteuſes.

(*p*) Ces Athletes étoient entretenus aux dépens de l'état, honorés & chantés par toute la Grece.

Digitized by Google

Socrate. Vous rappellez-vous le reproche qu'on nous faiſoit plus haut, * de ne pas penſer aſſez au bonheur de nos guerriers, & de ne leur accorder aucun des avantages dont ils procuroient la jouiſſance au reſte des citoyens ? Nous avons répondu, ce me ſemble, que nous examinerions la vérité de ce reproche, ſi l'occaſion s'en préſentoit : que notre but pour le préſent étoit de former de vrais gardiens, de rendre la république entiere la plus heureuſe qu'il nous ſeroit poſſible, & non de travailler uniquement pour le bonheur d'un des ordres qui la compoſent. *Glauc.* Je m'en ſouviens. *Socr.* Vous ſemble-t-il à préſent que la condition du cordonnier, du laboureur, ou de tout autre artiſan, doive entrer en comparaiſon avec celle de nos guerriers, qui vient de nous paroître plus honorable & plus heureuſe que celle des Athletes qui ont remporté le prix ? *Glauc.* Je ſuis bien éloigné de le penſer. *Socr.* Au reſte, il eſt à propos que je répete ici ce que je diſois alors : Que, ſi le guerrier cherche ſon bonheur aux dépens des fonctions de ſon emploi, ſi mécontent des avantages purs & certains que ſon état lui procure, il ſe laiſſe ſéduire

* *Adim. Livre IV. au commencement.*

Digitized by Google

par des idées puériles & chimériques de félicité, & s'il fait servir le pouvoir dont nous l'avons armé, à se rendre maître de tout dans la république ; il connoîtra avec combien de raison Hésiode a dit, que *la moitié est plus que le tout. Glauc.* S'il veut me croire, il s'en tiendra à sa condition. *Socr.* Vous approuvez donc que tout soit commun entre les hommes & les femmes, de la maniere que je viens de l'expliquer ; en ce qui concerne l'éducation, les enfans, & la garde de l'état ; de sorte qu'elles restent avec eux dans la ville, qu'elles aillent à la guerre avec eux, qu'elles partagent, comme font les chiens entr'eux, les travaux des veilles & de la chasse ; en un mot, qu'elles soient de moitié, autant qu'il sera possible, dans tout ce que feront les guerriers. Convenez-vous qu'une telle institution est très-avantageuse au public, & qu'elle n'est point contraire à la nature de l'homme & de la femme, en ce qu'ils ont de commun ensemble ? *Glauc.* J'en conviens.

Oper. & Dies, v. 40.

Socrate. Ainsi, il ne reste plus qu'à examiner s'il est possible d'établir entre les hommes, cette communauté que la nature a établie entre les autres animaux,

Digitized by Google

& par quels moyens on peut en venir à bout. *Glauc.* Vous m'avez prévenu. J'allois vous en parler. *Socr.* Car pour ce qui eſt de la guerre, il n'eſt pas beſoin que je m'y arrête : on voit aſſez comment ils la feront ? *Glauc.* Comment, s'il vous plaît ? *Socr.* Il eſt évident qu'ils la feront en commun, & qu'ils y conduiront ceux de leurs enfans qui ſeront aſſez forts pour en ſupporter les fatigues ; afin que ces enfans, à l'exemple de ceux des artiſans, voient de bonne heure ce qu'il leur faudra faire un jour, & que de plus, ils puiſſent aider leurs peres & leurs meres, & leur rendre en tout ce qui regarde la guerre, les ſervices qui ſeront à leur portée. Avez-vous remarqué ce qui ſe pratique à l'égard des autres métiers ? Combien de tems, par exemple, le fils du potier aide à ſon pere & le regarde travailler, avant que de toucher lui-même à la roue ? *Glauc.* Je l'ai remarqué. *Socr.* Nos guerriers doivent-ils donner moins de ſoins & de tems à former leurs enfans au métier de la guerre ? *Glauc.* Ce ſeroit une extravagance de le dire. *Socr.* N'eſt-il pas vrai auſſi que tout animal combat avec plus de courage, lorſque ſes petits ſont préſens ?

Digitized by Google

Glauc. Oui. Mais il eſt à craindre, Socrate, que s'ils viennent à être vaincus, comme il peut fort bien arriver, ils ne périſſent dans le combat eux & leurs enfans, & que la république ne puiſſe ſe relever d'une telle perte. *Socr.* J'en conviens : mais croyez-vous d'abord qu'il ne faille jamais s'expoſer à aucun riſque ? *Glauc.* Non. *Socr.* S'il eſt quelquefois à propos de le faire, n'eſt-ce pas lorſqu'on gagne doublement en réuſſiſſant ? *Glauc.* Cela eſt évident. *Socr.* Or, penſez-vous que ce ſoit un avantage médiocre, & qui ne mérite pas qu'on coure aucun riſque, que des enfans qui doivent un jour porter les armes, aſſiſtent à une action & ſoient témoins de ce qui s'y paſſe ? *Glauc.* Je penſe, au contraire, que c'eſt un avantage de la plus grande conſéquence. *Socr.* On rendra donc les enfans ſpectateurs des combats, en pourvoyant d'ailleurs à leur ſûreté par des moyens convenables, & tout ira bien, n'eſt-ce pas ? *Glauc.* Oui. *Socr.* D'abord leurs peres, étant habiles dans le métier de la guerre, prévoiront, autant que des hommes peuvent le prévoir, quelles ſeront les occaſions périlleuſes & celles qui ne le ſeront pas. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ils conduiront

Digitized by Google

conduiront leurs enfans aux unes, & ne les expoſeront point aux autres. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Ils leur donneront pour chefs & pour conducteurs, non de vils eſclaves, mais des hommes d'un âge mûr & d'une expérience conſommée. *Glauc.* Cela doit être.

Socrate. Mais, dira-t-on, il arrive tous les jours mille accidens auxquels on ne s'attend point. *Glauc.* Oui. *Socr.* Hé bien! mon cher ami, pour préſerver les enfans de tout malheur, il faut de bonne heure leur attacher des aîles, afin qu'ils échappent au danger en s'envolant. *Glauc.* Qu'entendez-vous par-là? *Socr.* Je veux dire, que dès leurs premiers ans, il faut leur apprendre à monter à cheval; & après cela les conduire à la mêlée, montés, non ſur des chevaux de bataille & fougueux, mais ſur des chevaux très-dociles & très-légers à la courſe. Ils en verront mieux ce qu'ils auront à voir; & ſi le danger preſſe, ils ſe ſauveront plus aiſément, en fuyant avec leurs vieux gouverneurs. *Glauc.* Cet expédient me ſemble bien trouvé.

Socrate. Maintenant, quelle diſcipline établirons-nous entre nos guerriers, & comment en uſeront-ils avec l'ennemi?

Digitized by Google

Voyez si je pense juste ou non sur ces deux points. *Glauc.* Expliquez-vous *Socr.* Ne convient-il pas que celui qui par lâcheté aura quitté son rang, jetté ses armes, ou fait quelqu'autre action indigne d'un homme de cœur, soit dégradé, & relégué parmi les artisans ou les laboureurs ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Et qu'on abandonne à l'ennemi, pour en faire ce qu'il voudra, celui qui sera tombé vif entre ses mains ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Quant à celui qui se sera signalé par sa bravoure, ne jugez-vous point à propos que sur le champ de bataille les jeunes guerriers & les enfans lui mettent une couronne sur la tête ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Qu'ils lui donnent la main ? *Glauc.* Encore. *Socr.* Vous ne consentirez pas, je pense, à ce que je vais ajouter. *Glauc.* Quoi ? *Socr.* (*q*) Que chacun d'eux l'embrasse & en soit embrassé. *Glauc.* J'y consens de tout mon cœur.

(*q*) Quoiqu'il soit visible que ce n'est ici qu'un badinage de la part de Socrate ; ce badinage n'en est pas moins contraire aux bonnes mœurs, indigne d'un honnête homme, d'un sage, & tel que toute la licence des Grecs ne peut l'excuser. Et si Platon a prêté un pareil badinage à son maître, il l'a déshonoré & s'est déshonoré lui-même.

Digitized by Google

J'ajoute même à ce réglement, que tandis que la campagne durera, il ne soit permis à personne de se refuser à ses embrassemens. Ce sera pour tous ceux qui aimeront, un motif de mériter le prix de la valeur. *Socr.* Fort bien; cela s'accorde avec ce que nous avons déjà dit ailleurs, qu'il falloit laisser aux bons sujets le choix des femmes, & le droit d'en approcher plus souvent que les autres, afin que leur race devienne aussi nombreuse qu'il se pourra. *Glauc.* Je m'en souviens. *Socr.* Homere veut encore qu'on honore d'une autre maniere les jeunes guerriers qui se distinguent par leur bravoure. Ce poëte dit qu'après un combat où Ajax s'étoit signalé, on lui servit par honneur *un aloyau de bœuf tout entier* (r). Cet honneur est à sa place, à l'égard d'un jeune & vaillant guerrier, puisque c'est tout à la fois une distinction & un moyen d'augmenter ses forces. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Nous suivrons en ce point l'autorité d'Homere. Dans les sacrifices & dans les

Iliad. 7. *v.* 321.

(r) La Pilloniere traduit ainsi cet endroit : *Nous entrerons dans le sentiment d'Homere, qui nous montre Ajax, après un de ses premiers exploits, porté sur les épaules de ses camarades en triomphe.*

Digitized by Google

fêtes, on célébrera par des chants les exploits des guerriers, on leur donnera la place d'honneur, on leur servira des viandes & du vin en plus grande quantité qu'aux autres : ces distinctions étant également propres à les flatter & à les rendre plus robustes. Ce que j'ai dit des hommes, doit s'entendre aussi des femmes. *Glauc.* J'approuve tous ces réglemens. *Socr.* A l'égard de ceux qui seront morts généreusement les armes à la main, ne dirons-nous pas d'abord qu'ils sont de la race d'or ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Et n'entrerons-nous pas dans les sentimens d'Hésiode, qui assure qu'après leur mort ceux de cette race deviennent *des génies purs, bienfaisans, qui détournent les maux de dessus les hommes, & veillent à leur conservation ? Glauc.* Oui. *Socr.* Ainsi, nous consulterons l'oracle sur le culte qu'il faut rendre à ces hommes célestes & divins, & nous en réglerons les cérémonies sur ce qu'il aura répondu. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Nous les honorerons après cela comme des génies tutélaires, & nous leur adresserons des vœux sur leur tombe. On décernera les mêmes honneurs à ceux qui seront morts de vieillesse ou de maladie, après avoir passé

Digitized by Google

leur vie dans l'exercice de la plus pure vertu. *Glauc.* C'eſt moins un honneur qu'une juſtice que nous leur rendrons.

Socrate. Mais comment nos guerriers en uſeront-ils à l'égard des ennemis? *Glauc.* En quoi? *Socr.* Premierement, en ce qui regarde l'eſclavage, vous ſemble-t-il juſte que des Grecs réduiſent en ſervitude des villes Grecques? Ne devroient-ils pas plutôt les en garantir, ſi quelqu'autre peuple les en menaçoit, & ſe faire une loi d'épargner la nation Grecque, de ſorte qu'elle n'eût à craindre l'eſclavage que de la part des barbares? *Glauc.* Il eſt de leur intérêt de l'épargner. *Socr.* Et par conſéquent de n'avoir aucun eſclave Grec, & de conſeiller à tous les autres Grecs de ſuivre en cela leur exemple? *Glauc.* Sans doute. Par-là, au lieu de s'entre-détruire, ils tourneroient toutes leurs forces contre les barbares. *Socr.* Trouvez-vous bon qu'ils dépouillent les morts, & qu'ils ôtent à leurs ennemis vaincus autre choſe que leurs armes? N'eſt-ce pas pour les lâches un prétexte de ne point attaquer ceux qui ſe défendent encore, comme

Digitized by Google

s'ils faisoient leur devoir en restant penchés sur des cadavres ? D'ailleurs, cette avidité pour le butin a déjà été funeste à plus d'une armée. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* N'est-ce pas une bassesse & une avarice sordide de dépouiller un mort ? Une petitesse d'esprit qui se pardonneroit à peine à une femme, de traiter en ennemi le cadavre de son adversaire, après que l'ennemi s'est envolé, & qu'il ne reste plus que l'instrument dont il se servoit pour combattre ? Agir de la sorte, n'est-ce pas imiter les chiens qui mordent la pierre qui les a frappés, sans faire aucun mal à la main qui l'a jettée ? *Glauc.* C'est faire la même chose. *Socr.* Que nos guerriers s'abstiennent donc de dépouiller les corps morts, & qu'ils ne refusent pas à l'ennemi la permission de les enlever. *Glauc.* J'y consens. *Socr.* Nous ne porterons pas non plus dans les temples des dieux les armes des vaincus, sur-tout des Grecs, comme pour en faire une offrande, pour peu que nous soyons jaloux de la bienveillance des autres Grecs. Nous craindrons plutôt de souiller les temples, en les ornant ainsi des dépouilles de nos proches ; à moins toutefois

que l'oracle n'ordonne le contraire (s). *Glauc.* Fort bien.

Socrate. Que penſez-vous du ravage des campagnes & de l'incendie des maiſons? *Glauc.* Je ſerai bien-aiſe moi-même de ſçavoir vos ſentimens là-deſſus. *Socr.* Mon avis eſt qu'on ne doit faire ni l'un ni l'autre, & ſe contenter d'enlever tous les grains & les fruits de l'année. Voulez-vous en ſçavoir la raiſon? *Glauc.* Très-volontiers. *Soer.* Il me ſemble que comme la guerre & la ſédition ont deux noms différens, ce ſont auſſi deux choſes différentes, qui ont rapport à deux objets différens. L'un de ces objets eſt ce qui nous eſt uni par les liens du ſang ou de l'amitié; l'autre eſt ce qui nous eſt étranger. L'inimitié entre les alliés & les amis s'appelle ſédition; entre les étrangers, elle ſe nomme proprement guerre. *Glauc.* Ce que vous dites eſt très-raiſonnable. *Socr.* Voyez ſi ce que j'ajoute l'eſt moins. Je dis que les Grecs ſont amis

(s) Platon met cette reſtriction, pour ne pas choquer trop ouvertement les Grecs; la loi qu'il établit ici étant contraire à un uſage reçu depuis long-tems chez eux. Il eſt aiſé de voir qu'il avoit raiſon de le condamner, & que ces trophées ne ſervoient qu'à éterniſer la rivalité & les haines entre les divers peuples de la Grece.

Digitized by Google

& alliés entr'eux; & étrangers à l'égard des barbares. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Ainſi, lorſque les Grecs & les Barbares ont enſemble quelque différend, & qu'ils en viennent aux armes, ce différend eſt une véritable guerre; mais lorſqu'il ſurviendra quelque choſe de ſemblable entre les Grecs, nous dirons qu'ils ſont amis par nature; que c'eſt une maladie, un ſoulevement qui trouble la Grece, & nous donnerons à cette inimitié le nom de ſédition. *Glauc.* Je ſuis tout-à-fait de votre ſentiment. *Socr.* Mais ſi, toutes les fois qu'il s'éleve une ſédition dans une république, les citoyens ravageoient les terres & brûloient les maiſons les uns des autres, voyez, je vous prie, quels effets funeſtes les factions produiroient, & combien chaque parti ſe montreroit peu ſenſible aux intérêts de la patrie. S'ils la regardoient comme leur mere & leur nourrice, ſe porteroient-ils contr'elle à de tels excès? Les vainqueurs ne croiroient-ils pas faire aſſez de mal aux vaincus, en leur enlevant la récolte de l'année? Ne les traiteroient-ils pas comme des amis à qui ils ne feront pas toujours la guerre, & avec qui ils doivent ſe réconcilier un jour? *Glauc.* Cette façon d'agir eſt beau-

Digitized by Google

coup plus conforme à l'humanité que la premiere.

Socrate. Mais quoi ? N'eſt-ce pas une république Grecque que vous prétendez fonder ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Dont les citoyens ſeront humains & vertueux ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Ne ſeront-ils pas auſſi amis des Grecs ? ne regarderont-ils pas la Grece comme leur commune patrie ? n'auront-ils pas la même religion ? *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Ils traiteront donc de ſédition leurs différends avec les autres Grecs, & ne leur donneront pas l'odieux nom de guerre. *Glauc.* Non. *Socr.* En cas de rupture, ils ſe comporteront à leur égard, comme devant un jour ſe raccommoder avec eux. *Glauc.* Oui. *Socr.* Ils les réduiront doucement à la raiſon, ſans pouſſer le châtiment juſqu'à leur ôter la liberté, encore moins la vie. Ils les corrigeront en amis pour les rendre ſages, & non en ennemis pour les perdre. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Puiſqu'ils ſont Grecs, ils ne porteront le ravage dans aucun endroit de la Grece, ne brûleront pas les maiſons, ne traiteront pas en ennemis tous les habitans d'une ville, hommes, femmes & enfans, ſans exception, & ne regar-

Digitized by Google

deront comme tels que le petit nombre des auteurs de la sédition : ainsi, épargnant les terres & les maisons des autres qui sont leurs amis, ils n'useront de violence qu'autant qu'elle sera nécessaire pour contraindre les innocens à tirer eux-mêmes vengeance des coupables. *Glauc.* Je consens que nos citoyens gardent avec les autres Grecs ces ménagemens dans leurs querelles, & qu'ils en usent avec les Barbares, comme les Grecs font à présent entr'eux (*t*). *Socr.* Ainsi, défendons à nos guerriers par une loi expresse les ravages & les incendies. *Glauc.* Je le veux bien; j'approuve fort cette loi, & celles qui précedent.

Mais, Socrate, il me semble que, si on vous laisse poursuivre, vous ne viendrez jamais au point essentiel dont vous avez différé plus haut l'explication, & en vue duquel vous venez de dire tant de choses : ce point est de voir si cette forme de gouvernement est possible, & comment elle l'est; car je conviens que tous ces biens dont vous avez fait mention se

(*t*) Ce que Platon dit ici est très-humain & très-raisonnable. Mais le remede venoit trop tard après la longue guerre du Péloponnese qui avoit affoibli la Grece, & épuisé les forces d'Athenes.

Digitized by Google

trouveroient dans une pareille république, si elle pouvoit exister. J'ajoute même d'autres avantages que vous omettez, par exemple, que ses guerriers seroient invincibles au combat, parce que, se connoissant tous, & se donnant dans la mêlée les noms de freres, de peres, de fils, ils voleroient au secours les uns des autres. Je sçais aussi que la présence de leurs femmes les rendroit encore plus invincibles, soit qu'elles combattissent avec eux dans les mêmes rangs, soit qu'on les mît derriere le corps de bataille, pour faire peur à l'ennemi, & pour s'en servir à toute extrémité. Je vois qu'ils goûteroient pendant la paix mille autres biens dont vous n'avez rien dit. Je suis d'accord avec vous qu'ils jouiront de tous ces biens, & de beaucoup d'autres encore, si l'exécution répond au projet. Ainsi, laissez ce détail qui est superflu; montrez-nous que ce projet n'est point une chimere, & comment on peut l'exécuter; je vous tiens quitte du reste.

Socrate. Quelle irruption vous faites tout-à-coup sur mon discours, sans songer que je suis occupé à des préparatifs de guerre! peut-être ne sçavez-vous pas qu'après avoir échappé, non sans peine, à deux vagues furieuses, vous m'exposez

Digitized by Google

à une troiſieme vague beaucoup plus groſſe & plus terrible : quand vous l'aurez vue, & que vous en aurez entendu le bruit, vous excuſerez ma frayeur, & tous les détours que j'ai pris pour éviter de tomber dans un auſſi étrange diſcours que celui dont il s'agit. *Glauc.* Plus vous apporterez de prétextes pour ne rien dire, plus nous vous preſſerons de nous expliquer comment votre ſyſtême de politique peut avoir lieu : parlez donc, & ne nous tenez pas plus long-tems en ſuſpens. *Socr.* Soit. Il eſt bon d'abord de vous rappeller, que ce qui nous a conduit ici, c'eſt la recherche de la nature de la juſtice & de l'injuſtice. *Glauc.* A la bonne heure ; mais que fait cela à la queſtion préſente ? *Socr.* Rien : mais quand nous aurons découvert la véritable idée de la juſtice, exigerons-nous de l'homme juſte qu'il ne s'écarte en rien de cette idée, & qu'il ait une parfaite conformité avec elle ? Ne nous ſuffira-t-il pas qu'il en approche autant qu'il eſt poſſible, & qu'il en raſſemble en lui plus de traits que le reſte des hommes ? *Glauc.* Cela nous ſuffira. *Socr.* Qu'avons-nous donc prétendu, en cherchant l'eſſence de la juſtice ? & quel ſeroit l'homme juſte, ſup-

Digitized by Google

posé qu'il existât ? J'en dis autant de l'injustice & de l'homme injuste. Rien de plus que de trouver deux modeles accomplis de vertu & de vice ; de porter ensuite nos regards sur l'un & sur l'autre, pour juger du bonheur ou du malheur de leur condition, & de nous obliger à conclure, par rapport à nous-mêmes, que nous serons plus ou moins heureux, selon que nous ressemblerons davantage à l'un ou à l'autre : notre dessein n'a jamais été de prouver que ni l'un ni l'autre de ces modeles pût exister. *Glauc.* Vous dites vrai. *Socr.* Croyez-vous qu'un peintre en fût moins habile, si, après avoir peint le plus beau corps d'homme qui se puisse voir, & donné à chaque trait sa derniere perfection, il ne pouvoit prouver que la nature en peut produire un semblable ? *Glauc.* Non. *Socr.* Mais nous-mêmes, qu'avons-nous fait dans cet entretien, sinon de tracer le modele d'une république parfaite ? *Glauc.* Rien autre chose. *Socr.* Ce que nous en avons dit sera-t-il moins bien dit, quand nous serions hors d'état de montrer qu'on peut former une société sur ce modele ? *Glauc.* Point du tout.

Socr. La vérité est donc telle que je

Digitized by Google

viens de dire ; mais puiſque vous voulez que je vous faſſe voir par où & juſqu'à quel point ce projet peut ſe réaliſer, j'y conſens pour vous obliger, pourvu que vous m'accordiez de nouveau une choſe qui doit ſervir à ma preuve. *Glauc.* Quelle eſt-elle ? *Socr.* Eſt-il poſſible d'exécuter une choſe préciſément comme on la conçoit ? N'eſt-il pas au contraire dans la nature des choſes, que l'exécution approche moins du vrai que l'idée ? D'autres ne penſent peut-être pas de même ; mais vous, qu'en penſez-vous ? *Glauc.* Je ſuis de votre ſentiment. *Socr.* N'exigez donc pas de moi que je réaliſe dans la derniere préciſion le plan de république que je viens de tracer : croyez que, ſi je puis trouver comment une ſociété peut être gouvernée d'une maniere très-approchante de celle que j'ai dite, j'aurai prouvé, comme vous l'exigez de moi, que notre république n'eſt point une chimere : ne ſerez-vous pas content, ſi j'en viens à bout ? Pour moi, je le ſerois. *Glauc.* Et moi auſſi. *Socr.* Tâchons à préſent de découvrir pourquoi les républiques ſont aujourd'hui mal gouvernées, & quel changement il faudroit faire dans le gouvernement pour le rendre parfait ;

Digitized by Google

n'y changeons, s'il se peut, qu'un point, sinon deux; du moins un très-petit nombre, & des moins considérables pour leurs effets. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Or, je trouve qu'en y changeant un seul point, je suis en état de montrer que les républiques changeroient tout-à-fait de face. Il est vrai que ce point n'est ni de petite conséquence, ni aisé à changer; mais enfin le changement est possible. *Glauc.* Quel est ce point?

Socr. Me voici arrivé à ce que j'ai comparé au troisieme flot; mais dussé-je être accablé & comme submergé sous le ridicule dont ce flot me va couvrir, je vais parler: écoutez-moi. *Glauc.* Dites. *Socr.* A moins que les philosophes ne gouvernent les états, ou que ceux qu'on appelle aujourd'hui rois & souverains, ne soient véritablement & sérieusement philosophes, de sorte que l'autorité politique & la philosophie se rencontrent ensemble dans le même sujet, & qu'on exclue absolument du gouvernement tant de personnes qui aspirent aujourd'hui à l'un de ces deux termes, à l'exclusion de l'autre; à moins de cela, mon cher Glaucon, il n'est point de remede aux maux qui désolent les états, ni même à ceux

Digitized by Google

du genre humain : jamais cette république parfaite, dont nous avons dressé le plan, ne paroîtra sur la terre, & ne verra la lumiere du jour. Voilà ce que je craignois de dire depuis si long-tems : je prévoyois combien un tel discours révolteroit la plupart des hommes ; parce qu'en effet il est difficile de concevoir que le bonheur public & particulier soit attaché à cette condition. *Glauc.* Vous vous êtes attendu, Socrate, aussi-tôt après que vous auriez proféré ce discours, à voir beaucoup de gens, même d'un mérite distingué (*u*), s'élever contre vous, jetter leurs habits ; & après s'être armés de tout ce qui se trouveroit sous leur main, venir fondre sur vous en bon ordre, & dans la disposition de faire des merveilles. Si vous ne les repoussez avec les armes de la raison, vous allez être accablé de railleries, & vous porterez la peine de votre témérité. *Socr.* C'est vous aussi qui en êtes la cause. *Glauc.* Je ne m'en repens

(*u*) Ces gens qu'on représente ici marchant en bel ordre contre Socrate, étoient les sophistes & les faux philosophes de ce tems-là. C'est pour les confondre que Socrate entre dans cette longue digression, où il développe admirablement le caractere du vrai philosophe.

Digitized by Google

pas ; mais je vous promets de ne pas vous abandonner, & de vous seconder de tout mon pouvoir : tout ce que je puis faire est de vous encourager, & de m'intéresser à vos succès. Peut-être encore répondrai-je à vos questions plus à propos que tout autre ; avec un tel secours, essayez de combattre vos adversaires, & de les convaincre que la raison est de votre côté.

Socrate. Je l'essaierai avec confiance, puisque vous m'offrez un secours sur lequel je compte beaucoup. Si nous voulons nous sauver des mains de ceux qui nous attaquent, il me semble nécessaire de leur expliquer quels sont les philosophes à qui nous osons dire qu'il faut déférer le gouvernement des états. Après avoir développé ce point, nous pourrons plus aisément leur faire tête, & leur montrer qu'il n'appartient qu'à ceux qui ont les qualités que nous demandons, d'être philosophes & magistrats ; & que tous les autres ne doivent ni philosopher, ni se mêler du gouvernement des républiques. *Glauc.* Il est tems d'expliquer votre pensée à ce sujet. *Socr.* C'est ce que je vais faire. Suivez-moi, & voyez si je vous conduis bien. *Glauc.* Je vous suis. *Socr.*

Digitized by Google

Eſt-il beſoin que je vous rappelle à l'eſprit que, lorſqu'on dit de quelqu'un, qu'il aime une choſe, ſi l'on parle juſte, on n'entend point par-là qu'il en aime une partie & non l'autre; mais qu'il l'aime toute entiere? *Glauc.* Vous ferez bien de me le rappeller: car je ne comprends pas ce que vous voulez dire. *Socr.* En vérité, Glaucon, je pardonnerois à tout autre de parler comme vous faites. Mais un homme expert, comme vous l'êtes, dans les matieres d'amour, devroit ſçavoir que tous les objets, pour peu qu'ils ſoient aimables, font impreſſion ſur un cœur ſenſible, & qu'il les juge tous dignes de ſes ſoins & de ſa tendreſſe. N'eſt-ce pas ainſi que vous faites vous autres à l'égard des beaux garçons? Ne dites-vous pas du nez camus, qu'il eſt joli; de l'aquilin, que c'eſt le nez royal; de celui qui tient le milieu, qu'il eſt parfaitement bien proportionné? Que les bruns ont un air martial, que les blancs ſont les enfans des dieux? Et quel autre qu'un amant a inventé l'expreſſion (*x*) ſous laquelle

(*x*) Μελίχλωρος, ou plutôt ſelon la correction d'Henri-Etienne Μελιχρώς, c'eſt-à-dire, *couleur de miel.* Lucrece, Horace, Ovide & Moliere ont imité cet endroit. Ce n'eſt, comme on voit, qu'un badinage

vous déguisez la pâleur de ceux qui sont dans la fleur de l'âge ? En un mot, il n'est point de moyens que vous n'employiez, point de douceurs que vous ne disiez à ceux qui sont dans leur premiere jeunesse pour vous les attacher. *Glauc.* Si vous voulez prendre exemple sur moi, de ce que les autres font en ce genre, je vous l'accorde, pour ne point arrêter le cours de cet entretien. *Socr.* Ne voit-on pas que ceux qui sont adonnés au vin, tiennent la même conduite, & qu'ils font l'éloge de toutes les sortes de vins ? *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Ne voyez-vous pas aussi que les ambitieux, lorsqu'ils ne peuvent commander une armée en chefs, servent en qualité de lieutenans, & que ne pouvant être honorés des grands, ils se contentent des honneurs que leur rendent les petits, parce qu'ils sont avides de distinctions quelles qu'elles soient ? *Glauc.* J'en conviens.

Socrate. A présent, répondez-moi : quand on dit de quelqu'un qu'il aime une chose, veut-on dire qu'il ne l'aime

---

de la part de Socrate ; mais un badinage qui prouve l'extrême corruption des mœurs de son siecle & de son pays.

Digitized by Google

qu'en partie, ou plutôt qu'il l'aime toute entiere ? *Glauc.* On veut dire qu'il l'aime toute entiere. *Socr.* Ainſi nous dirons du philoſophe, qu'il aime la ſageſſe non en partie, mais toute entiere. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Nous ne dirons pas de quelqu'un qui a du dégoût pour les ſciences, ſur-tout s'il eſt jeune, & qui n'eſt pas en état de rendre raiſon de ce qui eſt bien ou mal, qu'il eſt philoſophe & avide de connoiſſances : de même qu'on ne dit pas d'un homme qui mange avec répugnance, qu'il a faim, & qu'il aime les viandes qu'on lui préſente ; mais qu'il eſt dégoûté. *Glauc.* On a raiſon. *Socr.* Mais celui qui ſe porte vers toutes les ſciences avec une égale ardeur, qui voudroit les embraſſer toutes, & qui eſt inſatiable d'apprendre, ne mérite-t-il pas le nom de philoſophe ? Qu'en penſez-vous ? *Glauc.* Il y auroit à votre compte des philoſophes en grand nombre, & d'un caractere bien étrange. Il faudra donc comprendre ſous ce nom, tous ceux qui ſont curieux de voir & d'apprendre quelque choſe de nouveau ? Il me paroît encore plus plaiſant de ranger parmi les philoſophes, ces gens avides d'entendre, qui certainement n'aſſiſteroient pas

Digitized by Google

volontiers à un entretien tel que le nôtre ; mais qui semblent avoir loué leurs oreilles pour entendre tous les chœurs, qui courent à toutes les fêtes de Bacchus, quelque part qu'on les célebre, soit à la ville, soit à la campagne. En vérité, peut-on nommer philosophes ceux qui ne montrent d'ardeur que pour apprendre de semblables choses, ou qui s'appliquent à la connoissance des arts (y) les plus vils ? *Socr.* Ce ne sont pas là les vrais philosophes : ils n'en sont que les imitateurs. *Glauc.* Qui sont donc, selon vous, les vrais philosophes ? *Socr.* Ceux qui aiment à contempler la vérité. *Glauc.* Vous avez raison sans doute. Mais expliquez-moi ce que vous entendez par-là.

Socrate. Cela ne seroit point aisé vis-à-vis de tout autre. Mais je crois que vous m'accorderez sans peine ce que je vais dire. *Glauc.* Quoi ? *Socr.* Que l'honnête étant opposé au deshonnête, ce sont deux choses. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Qui sont par conséquent distinguées l'une

(y) Ce trait regarde Hippias d'Elide, qui se vanta, dit-on, aux jeux Olympiques d'avoir fait de ses mains ses habits, ses souliers, son anneau, &c.

Digitized by Google

de l'autre. *Glauc.* Oui. *Socr.* Qu'il en eſt de même à l'égard du juſte & de l'injuſte, du bon & du mauvais, & de toutes les autres idées : que chacune de ces idées, priſe en elle-même, eſt une ; mais que, conſidérées dans les relations qu'elles ont avec nos actions, avec les corps, & entr'elles, elles paroiſſent ſe multiplier (ζ). *Glauc.* Vous dites vrai. *Socr.* Voici donc par où je diſtingue ces gens avides de voir, amateurs des arts, & bornés à la pratique des contemplateurs de la vérité, à qui ſeuls convient le nom de philoſophes. *Glauc.* Par où je vous prie ? *Socr.* Les premiers, dont la curioſité eſt toute dans les yeux & dans les oreilles, ſe plaiſent à entendre de belles voix, à voir de belles couleurs, de belles figures, & tous les ouvrages de l'art ou de la nature, où il entre quelque choſe de beau. Mais leur ame eſt incapable de s'élever juſqu'à l'eſſence du beau, de la connoître & de s'y attacher. *Glauc.* La choſe eſt comme vous dites. *Socr.* Ne

(ζ) La raiſon en eſt aiſée à comprendre. On dit de pluſieurs actions qu'elles ſont juſtes, de pluſieurs corps qu'ils ſont beaux, quoique l'idée ou l'eſſence du juſte & du beau ſoit une.

Digitized by Google

ſont-ils pas rares ceux qui peuvent s'élever juſqu'au vrai beau, & le contempler en lui-même? *Glauc.* Très-rares. *Socr.* Qu'eſt-ce que la vie d'un homme qui, à la vérité, connoît de belles choſes, mais qui n'a aucune idée de la beauté par eſſence, & qui n'eſt pas capable de ſuivre ceux qui voudroient la lui faire connoître? Eſt-ce un ſonge, eſt-ce une réalité? Prenez garde: qu'eſt-ce que ſonger? N'eſt-ce pas, ſoit qu'on dorme, ſoit qu'on veille, prendre la reſſemblance d'une choſe pour la choſe même? *Glauc.* Oui, c'eſt-là ce que j'appellerois ſonger.

Socrate. Celui au contraire qui a l'idée du beau, qui peut le voir en lui-même, & en tout ce qui participe à ſon eſſence; qui ne confond point le beau & les choſes belles, & qui ne prend jamais l'un pour l'autre, vit-il en ſonge ou en réalité? *Glauc.* Il vit en réalité. *Socr.* Les connoiſſances de celui-ci qui ſont fondées ſur une vue claire des objets, ſont donc une vraie ſcience; & celles de celui-là qui ſont incertaines, ne méritent que le nom d'opinions. *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais, ſi ce dernier, qui, ſelon nous, opine ſur tout, & ne connoît rien, s'emportoit contre nous, & ſoutenoit que nous

Digitized by Google

ne disons pas la vérité ; n'aurons-nous rien à lui dire pour l'adoucir, & lui persuader doucement qu'il se trompe, en lui cachant néanmoins la maladie de son ame ? *Glauc.* Il faut tâcher de l'adoucir. *Socr.* Voyons ce que nous lui dirons. Voulez-vous que nous lui adressions la parole, en l'assurant que, loin de porter envie à ses connoissances, s'il en a, nous serions charmés de nous convaincre qu'il sçait quelque chose. Mais, lui demanderois-je, dites-moi ; celui qui connoît, connoît-il quelque chose, ou rien ? Glaucon, répondez-moi pour lui. *Glauc.* Je réponds qu'il connoît quelque chose. *Socr.* Qui est, ou qui n'est pas ? *Glauc.* Qui est. Car, comment connoîtroit-on ce qui n'est pas ?

Socrate. Ainsi, sans pousser nos recherches plus loin, nous sçavons, à n'en pouvoir douter, que ce qui est en toute maniere, peut être connu en toute maniere, & que ce qui n'est nullement, ne peut être nullement connu. *Glauc.* Nous en sommes certains. *Socr.* Mais s'il y avoit quelque chose qui tînt de l'être & du non-être, ne tiendroit-elle pas le milieu entre ce qui est tout-à-fait, & ce qui n'est point du tout ? *Glauc.* Oui. *Socr.*

De

Digitized by Google

De même donc que la ſcience a pour objet l'être, & l'ignorance le non-être, il faut chercher pour ce qui tient le milieu entre l'être & le non-être, une maniere de connoître qui ſoit mitoyenne entre la ſcience & l'ignorance, ſuppoſé qu'il y en ait une. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Eſt-ce quelque choſe que l'opinion? *Glauc.* Oui. *Socr.* Eſt-ce une faculté diſtinguée ou non, de la ſcience? *Glauc.* Elle en eſt diſtinguée. *Socr.* Ainſi, l'opinion a ſon objet à part, la ſcience de même a le ſien; ſoit qu'on les conſidere l'une & l'autre, par ce qu'elles ont de commun, ou comme deux facultés tout-à-fait différentes. *Glauc.* Oui. *Socr.* La ſcience n'a-t-elle pas pour objet de connoître ce qui eſt, entant qu'il eſt? Ou plutôt, avant que d'aller plus loin, il me paroît néceſſaire d'expliquer une choſe. *Glauc.* Quoi? *Socr.* Je dis que les facultés ſont une eſpece d'êtres, qui nous rendent capables, nous & tous les autres agens, des opérations qui nous ſont propres. Par exemple, j'appelle faculté, la puiſſance de voir, d'entendre. Vous comprenez ce que je veux dire par ce nom générique? *Glauc.* Je comprends. *Socr.* Ecoutez quelle eſt ma penſée à ce ſujet. Je ne

Digitized by Google

vois dans chaque faculté, ni couleur, ni figure, ni rien de semblable à ce qui se trouve en mille autres choses, sur quoi je puisse porter les yeux pour m'aider à la distinguer d'une autre faculté. Je ne considere en chacune d'elles, que sa destination & ses effets: c'est par-là que je les distingue; que j'appelle mêmes facultés, celles qui ont le même objet, & qui operent les mêmes effets; & facultés différentes, celles qui ont des objets & des effets différens. Et vous, comment les distinguez-vous? *Glauc.* De la même maniere.

Socrate. Maintenant reprenons. Mettez-vous la science au nombre des facultés, & quel rang lui donnez-vous parmi elles? *Glauc.* Je la regarde comme la plus puissante de toutes. *Socr.* L'opinion est-elle aussi une faculté, ou bien quelque autre espece d'être? *Glauc.* Nullement. L'opinion n'est autre chose que la faculté d'opiner qui est en nous. *Socr.* Mais vous êtes convenu un peu plus haut que la science différoit de l'opinion? *Glauc.* Sans doute; & comment un homme sensé pourroit-il confondre ce qui est infaillible avec ce qui ne l'est pas? *Socr.* Fort bien. Ainsi, nous avouons que la science & l'opinion

Digitized by Google

sont deux facultés distinguées. *Glauc.* Oui. *Socr.* Chacune d'elles a donc une vertu & un objet différens. *Glauc.* Il le faut bien. *Socr.* La science n'a-t-elle pas pour objet de connoître ce qui est, précisément tel qu'il est? *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais l'opinion n'est autre chose, disons-nous, que la faculté d'opiner. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* A-t-elle le même objet que la science, de sorte que la même chose puisse tomber à la fois sous la connoissance & sous l'opinion? Ou plutôt, cela n'est-il pas impossible? *Glauc.* De notre aveu cela est impossible. Car, si les facultés différentes ont des objets différens; si d'ailleurs la science & l'opinion sont deux facultés différentes, il s'ensuit que l'objet de la science ne peut être celui de l'opinion. *Socr.* Si donc l'être est l'objet de la science, celui de l'opinion sera autre chose que l'être. *Glauc.* Oui. *Socr.* Seroit-ce le néant? ou est-il impossible que le néant tombe même sous l'opinion? Voyez avec moi. Celui qui opine, ne porte-t-il pas son opinion sur quelque chose? Peut-on opiner, & n'opiner sur rien? *Glauc.* Cela ne se peut. *Socr.* Ainsi, celui qui opine, opine sur quelque chose. *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais le néant est-il

quelque chose ? N'est-ce pas plutôt une négation de chose ? *Glauc.* Cela est certain. *Socr.* C'est aussi pour cette raison que, comme nous avons assigné à la science l'être pour objet, nous avons assigné le néant pour objet à l'ignorance. *Glauc.* Nous avons bien fait. *Socr.* L'objet de l'opinion n'est donc ni l'être ni le néant. *Glauc.* Non. *Socr.* Par conséquent, l'opinion differe également de la science & de l'ignorance. *Glauc.* Oui.

Socrate. Est-elle au-delà de l'une ou de l'autre, de maniere qu'elle soit plus lumineuse que la science, ou plus obscure que l'ignorance ? *Glauc.* Non. *Socr.* C'est donc le contraire : c'est-à-dire, qu'elle a moins de clarté que la science, & moins d'obscurité que l'ignorance ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainsi, l'opinion est quelque chose de mitoyen entre l'une & l'autre ? *Glauc.* Oui. *Socr.* N'avons-nous pas dit plus haut que si nous trouvions quelque chose qui fût & ne fût pas en même tems, cette chose tiendroit le milieu entre le pur être & le pur néant ; & qu'elle ne seroit l'objet, ni de la science, ni de l'ignorance, mais de quelque faculté que nous jugerions mitoyenne entre l'une & l'autre ? *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Ne

Digitized by Google

venons-nous pas de trouver que cette faculté mitoyenne eſt ce qu'on nomme opinion ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Il nous reſte donc à trouver quelle eſt cette choſe qui tient de l'être & du néant, & qui n'eſt proprement ni l'un ni l'autre : ſi nous découvrons qu'elle tombe ſous l'opinion, nous aſſignerons alors à chacune de ces trois facultés, leurs objets ; les extrêmes aux extrêmes, & l'objet moyen à la faculté moyenne : n'eſt-ce pas ? *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Cela poſé, que celui dont il s'agit me réponde : j'entends celui qui ne croit pas qu'il y ait rien de beau en ſoi, ni que l'idée du beau ſoit immuable ; ce curieux qui ne reconnoît que des choſes belles, & qui ne peut ſouffrir qu'on lui parle d'un beau, d'un juſte abſolu ; répondez-moi, lui dirois-je : ces mêmes choſes que vous jugez belles, juſtes, ſaintes, ne vous ſemble-t-il pas, ſous d'autres rapports, qu'elles ne ſont ni belles, ni juſtes, ni ſaintes ? *Glauc.* Il vous répondra qu'oui, & que les mêmes choſes enviſagées diverſement, paroiſſent belles & laides, & ainſi du reſte. *Socr.* Les choſes doubles, paroiſſent-elles plutôt doubles que moitiés ? *Glauc.* Non.

Digitized by Google

Socr. J'en dis autant des choſes qu'on appelle grandes ou petites, peſantes ou légeres ; une de ces qualifications leur convient-elle plutôt que la qualification contraire ? *Glauc.* Non : elles tiennent toujours de l'une ou de l'autre. *Socr.* Ces choſes ſont-elles plutôt qu'elles ne ſont pas ce qu'on les dit être ? *Glauc.* Elles reſſemblent à ces énigmes à double ſens qu'on propoſe à table, & à la queſtion des enfans, ſur la maniere dont l'Eunuque frappa la chauve-ſouris (*a*). Ces énigmes ont deux ſens contraires : on ne peut dire avec certitude, ni oui ni non, ni l'un & l'autre, ni s'empêcher de dire l'un ou l'autre.

Socrate. Que faire de ces ſortes de choſes, & où les placer mieux qu'entre l'être & le néant ? Car elles n'ont certainement pas moins d'exiſtence que le néant, ni plus de réalité que l'être. *Glauc.* Cela eſt certain. *Socr.* Nous avons donc trouvé que cette multitude de cho-

(*a*) Voici l'énigme entiere. Un homme qui ne l'eſt point, qui voit & ne voit point, a frappé & n'a point frappé d'une pierre qui n'eſt pas pierre, un oiſeau qui n'eſt point oiſeau ſur un arbre qui n'eſt point arbre. C'eſt-à-dire, un Eunuque borgne a atteint d'une pierre ponce une chauve-ſouris ſur un ſureau.

Digitized by Google

ſes qui ſervent au commun des hommes de regles pour juger de la beauté & des autres qualités ſemblables, roulent, pour ainſi dire, dans cet eſpace qui ſépare l'être & le néant. *Glauc.* Nous l'avons trouvé, à n'en pouvoir douter. *Socr.* Mais nous ſommes convenus d'avance que nous dirions de ces ſortes de choſes, qu'elles ſont du reſſort de l'opinion, & non de celui de la ſcience, & qu'il falloit donner pour objet à la faculté moyenne, ce qui tient le milieu entre l'être & le néant. *Glauc.* Oui. *Socr.* Nous prononcerons donc hardiment à l'égard de ceux qui voient pluſieurs choſes belles, mais qui ne voient pas le beau par eſſence, & qui ne peuvent ſuivre ceux qui veulent les mettre à portée de le voir, qui voient pluſieurs choſes juſtes, mais non la juſtice même, & ainſi du reſte; qu'ils n'ont ſur tout cela que des opinions, & nullement des connoiſſances certaines. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Qu'au contraire, ceux qui contemplent l'eſſence immuable des choſes, ont des connoiſſances & non des opinions. *Glauc.* Cela eſt également indubitable. *Socr.* Les uns & les autres n'aiment-ils pas, & n'embraſſent-ils pas, ceux-ci, les choſes qui ſont l'objet de la

science ; ceux-là, celles qui sont l'objet de l'opinion ? Ne vous rappellez-vous pas ce que nous disions de ces derniers, qu'ils se plaisent à entendre de belles voix, à voir de belles couleurs, mais qu'ils ne peuvent souffrir qu'on leur parle du beau absolu, comme si c'étoit quelque chose de réel ? *Glauc.* Je m'en souviens. *Socr.* Nous ne leur ferons donc aucune injustice en les appellant *amateurs de l'opinion*, plutôt qu'*amateurs de la* (*b*) *sagesse* ? Croyez-vous qu'ils se fâchent contre nous, si nous les traitons de la sorte ? *Glauc.* S'ils m'en veulent croire, ils n'en feront rien. Car il n'est jamais permis de s'offenser de la vérité. *Socr.* Il faudra par conséquent appeller du nom de philosophes ceux-là seuls qui s'attachent aux idées unes, simples, immuables ? *Glauc.* Sans doute.

(*b*) *Philodoxes*, plutôt que *Philosophes*.

Digitized by Google

LIVRE SIXIEME.

SOCRATE. Enfin, après bien de la peine, & un assez long circuit de paroles, nous avons fixé, mon cher Glaucon, la différence des vrais philosophes d'avec ceux qui ne le sont pas. *Glauc.* Peut-être n'étoit-il pas aisé d'en venir à bout autrement. *Socr.* Je ne le crois pas: Nous aurions, ce me semble, porté encore plus loin l'évidence à cet égard, si nous n'avions eu que ce point à traiter, & si, notre but principal étant de voir en quoi la condition de l'homme juste differe de celle du méchant, nous n'étions pas obligés de passer rapidement sur toutes les questions incidentes. *Glauc.* Que nous reste-t-il à considérer après cela? *Socr.* Ce qui suit immédiatement. Puisque les vrais philosophes sont ceux dont l'esprit peut atteindre à la connoissance de ce qui existe toujours d'une maniere immuable, & que les autres, errant sans principes autour de mille objets qui changent sans cesse de face, ne sont rien moins que philosophes; il

Digitized by Google

faut voir qui nous choisirons pour gouverner notre république. *Glauc.* Quel est le parti le plus sage que nous ayions à prendre? *Socr.* C'est d'établir magistrats ceux qui nous paroîtront les plus propres à maintenir les loix & les usages dans toute leur vigueur. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Il n'est pas difficile de décider si celui qui est chargé de garder une chose, doit être aveugle ou clairvoyant. *Glauc.* Non sans doute. *Socr.* Or, quelle différence mettez-vous entre les aveugles, & ceux qui, privés de la connoissance de ce qui existe d'une maniere simple & uniforme, & n'ayant dans leur ame aucune idée claire & distincte, ne peuvent, à l'imitation des peintres, porter leurs regards sur l'exemplaire éternel de la vérité, & après l'avoir contemplé avec toute l'attention possible, transporter aux choses d'ici bas ce qu'ils y ont remarqué, & s'en servir comme d'une regle sûre pour fixer par des loix, ce qui est honnête, bon, juste dans les actions humaines, & pour conserver ces loix après les avoir établies? *Glauc.* Je ne mets aucune différence entr'eux & des aveugles. *Socr.* Est-ce eux que nous choisirons pour gardiens? Ou plutôt ceux qui, connoissant l'essence

de chaque chose, ne cedent aux autres, ni en expérience, ni en vertu ? *Glauc.* Ce seroit une folie d'en choisir d'autres, si d'ailleurs ils n'étoient en rien inférieurs aux premiers ; puisqu'ils ont sur eux le plus grand avantage qu'on puisse avoir. . *Socrat.* C'est à nous d'expliquer à présent par quels moyens ils pourront joindre l'expérience à la spéculation. *Glauc.* Oui. *Socr.* Il faut, comme nous disions au commencement de cet entretien, commencer par bien connoître leur caractere. Je suis persuadé, qu'après l'avoir bien approfondi, nous ne balancerons pas un moment à avouer qu'ils peuvent réunir en eux ces deux choses ; & qu'on ne doit leur préférer personne pour le gouvernement de la république. *Glauc.* Comment nous y prendrons-nous ? *Socr.* Convenons d'abord que la premiere marque de l'esprit philosophique est d'aimer avec passion toutes les sciences qui peuvent le conduire à la connoissance de cette essence immuable, qui ne s'altere, ni par la génération, ni par la corruption. *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* Qu'il en est de lui comme des amans & des ambitieux, par rapport à l'objet de leur ambition & de leur amour ; qu'il aime

tout ce qui tient à cette essence, sans en négliger aucune partie, grande ou petite, plus ou moins estimable. *Glauc.* Vous avez raison. *Socr.* Examinez ensuite si ce n'est pas une nécessité que ceux qui doivent être tels que nous avons dit, aient encore cet autre caractere. *Glauc.* Quel est-il? *Socr.* L'aversion, l'horreur du mensonge, auquel ils fermeront toute entrée dans leur ame, avec un amour égal pour la vérité. *Glauc.* Il y a apparence. *Socr.* Non-seulement il y a apparence, mon cher ami; mais il est absolument nécessaire que celui qui aime quelqu'un, aime tout ce qui le touche, tout ce qui a du rapport à lui. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Mais y a-t-il rien qui soit plus étroitement lié avec la sagesse, que la vérité? *Glauc.* Non. *Socr.* Est-il possible que le même caractere soit amateur de la sagesse & du mensonge? *Glauc.* Non. *Socr.* Par conséquent, l'esprit véritablement avide de science, doit dès la jeunesse aimer & rechercher toute vérité. *Glauc.* D'accord. *Socr.* Mais vous sçavez que, quand les desirs se portent avec violence vers un objet, ils ont moins de vivacité pour tout le reste; & qu'ils sont semblables à ces foibles ruisseaux qu'on

Digitized by Google

détournés d'un lit du fleuve rapide. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainſi, celui dont les deſirs ſe tournent du côté des ſciences, n'a de goût que pour les plaiſirs purs, qui ſont propres de l'ame. Pour ce qui eſt des plaiſirs du corps, il les dédaigne, s'il n'eſt point philoſophe de nom, mais d'effet. *Glauc.* La choſe ne peut être autrement. *Socr.* Un homme de ce caractere eſt donc tempérant & entiérement exempt d'avarice. Car les raiſons qui engagent les autres à courir avec tant d'ardeur après les richeſſes, n'ont aucun pouvoir ſur lui. *Glauc.* Oui.

Socrate. Pour diſcerner le naturel philoſophe de celui qui ne l'eſt pas, il eſt encore bon de faire attention à une choſe. *Glauc.* A quoi? *Socr.* A ce qu'il n'ait rien de bas & de rampant; la petiteſſe étant abſolument incompatible avec une ame qui doit embraſſer dans ſes recherches toutes les choſes divines & humaines. *Glauc.* Rien de plus vrai. *Socr.* Mais, penſez-vous qu'une ame élevée, ſublime, qui porte ſa penſée ſur tous les tems & ſur tous les êtres, regarde la vie de l'homme comme quelque choſe de grand? *Glauc.* Cela eſt impoſſible. *Socr.* Une ame de cette trempe ne

Digitized by Google

craindra donc pas la mort. *Glauc.* Non. *Socr.* Ainſi, un naturel bas & timide n'aura jamais le moindre commerce avec la vraie philoſophie. *Glauc.* Je ne le crois pas. *Socr.* Mais, quoi! Un homme modéré dans ſes deſirs, exempt d'avarice, de baſſeſſe, de fierté, de lâcheté, peut-il être injuſte ou d'un commerce difficile? *Glauc.* Nullement. *Socr.* Lors donc que vous ferez le diſcernement de l'ame née pour la philoſophie, vous prendrez garde ſi dès les premieres années, elle montre de l'équité, de la douceur: ou ſi elle eſt farouche & d'un accès difficile. *Glauc.* Oui. *Socr.* Vous n'oublierez pas, je penſe, de faire attention à cet autre point. *Glauc.* Quel eſt-il? *Socr.* Si elle a de la facilité ou de la difficulté à apprendre. Pouvez-vous eſpérer de qui que ce ſoit, qu'il prenne du goût pour ce qu'il fait avec beaucoup de répugnance & peu de ſuccès? *Glauc.* J'aurois tort de l'eſpérer. *Socr.* Mais s'il ne retient rien de ce qu'il apprend, s'il oublie tout, eſt-il poſſible qu'il acquiere de la ſcience? *Glauc.* Comment cela pourroit-il être? *Socr.* Voyant qu'il travaille ſans fruit, ne ſera-t-il pas forcé à la fin de ſe haïr lui-même & tout genre d'étude? *Glauc.* Sans doute. *Socr.*

Digitized by Google

Nous ne mettrons donc pas au rang des naturels vraiment philosophes, une ame qui oublie tout. Nous voulons qu'elle soit douée d'une mémoire excellente. *Glauc.* Nous avons raison. *Socr.* Mais un caractere grossier, qui n'a ni graces ni culture, n'incline-t-il pas naturellement au désordre? *Glauc.* Oui. *Socr.* La vérité est-elle amie de l'ordre ou du désordre? *Glauc.* Elle est amie de l'ordre. *Socr.* Cherchons donc encore dans le philosophe, un esprit ami des graces, ami de l'ordre, & que sa pente naturelle porte à la contemplation de l'essence des choses. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Toutes les qualités dont nous venons de faire le dénombrement, ne se tiennent-elles pas par la main, & ne sont-elles pas absolument nécessaires à une ame qui doit s'élever à la plus parfaite connoissance de l'être? *Glauc.* Elles lui sont absolument nécessaires. *Socr.* Peut-on blâmer par quelque endroit, une profession dont on ne peut se rendre capable, si on n'est doué de mémoire, de pénétration, de grandeur d'ame, d'affabilité; si l'on n'est ami, & pour ainsi dire, allié de la vérité, de la justice, de la force, & de la tempérance? *Glauc.* Momus même n'y trou-

veroit rien à reprendre. *Socr.* C'eſt donc à de tels naturels perfectionnés par l'éducation & par l'expérience, & à eux ſeuls que vous confierez le gouvernement de notre république.

Adimante, prenant ici la parole, me dit : Socrate, perſonne ne peut vous conteſter la vérité de ce que vous venez de dire. Mais voici une choſe qui arrive d'ordinaire à ceux qui s'entretiennent avec vous. Ils s'imaginent que, faute d'être verſés dans l'art d'interroger & de répondre, ils ſont conduits peu à peu dans l'erreur, par une ſuite d'interrogations dont ils ne voient pas d'abord les conſéquences; mais qui, rapprochées les unes des autres, aboutiſſent à la fin à les faire tomber en contradiction avec eux-mêmes. Et, comme ceux qui ne ſçavent pas jouer aux dés, ſont tellement embarraſſés par les habiles joueurs, qu'ils finiſſent par ne ſçavoir plus quel dez amener; ils croient de même que c'eſt votre habileté ſeule à manier non les dés, mais le diſcours, qui les trompe, & les réduit à ne plus ſçavoir que dire; & que dans le vrai, la choſe n'eſt pas pour cela telle que vous voudriez la leur faire croire. Je ne parle de la ſorte, qu'en

Digitized by Google

conséquence de ce que je viens d'entendre. On pourroit vous objecter qu'à la vérité il est impossible d'éluder chacune de vos questions en particulier; mais que, si on examine la chose en soi, on voit que ceux qui s'appliquent à la philosophie, non-seulement pendant la jeunesse, pour y renoncer après en avoir pris une légere teinture, mais qui vieillissent dans cette étude, sont pour la plupart d'un caractere bisarre & incommode, pour ne rien dire de plus fort: & que les plus supportables d'entr'eux, deviennent du moins inutiles à la société, pour avoir embrassé cette même profession à qui vous donnez tant d'éloges.

Adimante, repris-je, croyez-vous que ceux qui parlent de la sorte ne disent pas la vérité? *Adim.* Je n'en sçais rien. Mais vous me feriez plaisir de me dire votre sentiment. *Socr.* Hé bien! mon sentiment est qu'ils disent vrai. *Adim.* Si cela est, sur quel fondement avez-vous pu dire tantôt qu'il n'est point de remede aux maux qui désolent les états, jusqu'à ce qu'ils soient gouvernés par ces mêmes philosophes; que vous reconnoissez être des gens inutiles à la société? *Socr.* Vous me faites-là une demande à laquelle je

Digitized by Google

ne puis répondre que par une allégorie. *Adim.* N'eſt-ce pas votre coutume d'employer l'allégorie dans vos diſcours ? *Socr.* Soit. Vous me railler, parce que vous m'avez jetté dans une queſtion embarraſſante. Ecoutez donc l'allégorie dont je vais me ſervir, & vous reconnoîtrez mieux que jamais combien je ſuis mauvais peintre. Le traitement qu'on fait aux ſages dans les républiques où ils vivent, a quelque choſe de ſi étrange & de ſi particulier, que perſonne n'a jamais éprouvé rien qui en approche ; de ſorte que je ſuis obligé de former de pluſieurs pieces, qui n'ont enſemble aucun rapport, le tableau qui doit ſervir à leur juſtification, & d'imiter les peintres lorſqu'ils nous repréſentent des bircocerfs, ou d'autres aſſemblages monſtrueux.

Figurez-vous donc le patron d'un ou de pluſieurs vaiſſeaux, tel que je vais vous le peindre ; plus grand & plus robuſte que tout le reſte de l'équipage ; mais un peu ſourd, ayant la vue baſſe, & peu verſé dans l'art de la navigation. Les matelots ſe diſputent entr'eux le gouvernail ; chacun d'eux prétend être pilote, ſans avoir aucune connoiſſance du pilotage, & ſans pouvoir dire ſous

Digitized by Google

quel maître, ni dans quel tems il l'a appris. De plus, ils sont assez extravagans pour dire que ce n'est pas une science qui puisse s'apprendre, & tout prêts à mettre en pieces quiconque oseroit soutenir le contraire. Imaginez-les ensuite à l'entour du patron, l'obsédant, le conjurant, le pressant de leur confier le gouvernail. Ceux qui sont exclus tuent ou jettent dans la mer ceux qu'on leur a préférés. Après quoi, ils enivrent le patron, ou l'assoupissent en lui faisant boire de la mandragore : ils s'emparent du vaisseau, se jettent sur les provisions, boivent & mangent avec excès, laissant aller le vaisseau au gré des vents ; du reste ils regardent comme un homme entendu, un habile marinier, quiconque peut engager le patron à se reposer sur eux de la conduite du vaisseau ; ils méprisent comme inutile celui qui ne sçait pas flatter en cela leurs desirs : ils ignorent d'ailleurs ce que c'est qu'un vrai pilote, & que pour être tel il faut avoir une exacte connoissance des tems, des saisons, du ciel, des astres, des vents, & de tout ce qui appartient à cet art : ils se mettent peu en peine que le vaisseau soit gouverné par un tel pilote, soit que quelques-uns

Digitized by Google

le veuillent ou non, & croient même qu'il eſt impoſſible de joindre la pratique à la ſcience du pilotage. Dans des vaiſſeaux où ſe paſſent de pareilles choſes, quelle idée voulez-vous qu'on ait du vrai pilote ? Les matelots, dans la diſpoſition d'eſprit où je les ſuppoſe, ne le traiteront-ils pas d'homme inutile, de vain diſcoureur, à qui l'obſervation des aſtres a fait tourner la tête ? *Adim.* Cela eſt vrai.

Socrate. Je ne crois pas qu'il ſoit beſoin de vous montrer que ce tableau eſt l'image fidele du traitement qu'on fait aux vrais philoſophes dans les divers états. Vous comprenez ſans doute ma penſée. *Adim.* Oui. *Socr.* Expliquez donc cette allégorie à ceux qui ſont ſurpris de voir les philoſophes traités dans les républiques d'une maniere ſi peu honorable ; tâchez de leur faire concevoir que ce ſeroit une merveille bien plus grande s'ils y étoient honorés. *Adim.* Je la leur expliquerai. *Socr.* Ajoutez-leur qu'ils ont raiſon de dire que la plus ſaine partie des philoſophes ne rend aucun ſervice à la ſociété : néanmoins, que ce n'eſt point à eux qu'il faut ſe prendre de leur inutilité ; mais à ceux qui ne daignent pas les

Digitized by Google

employer, parce qu'il n'eſt pas ſelon l'ordre, ni que le pilote prie l'équipage de lui abandonner la conduite du vaiſſeau; ni que les ſages aillent de porte en porte faire aux riches une ſemblable priere. Celui qui a oſé l'avancer a dit une fauſſeté. Mais la vérité eſt, que c'eſt au malade riche ou pauvre, de recourir au médecin; à celui qui a beſoin des lumieres d'autrui pour ſe conduire, de faire les premieres démarches; & non à ceux qui peuvent être de quelque utilité aux autres, de les conjurer de profiter de leurs lumieres. Ainſi, vous ne vous tromperez point en comparant aux matelots dont je viens de parler, les politiques qui ſont aujourd'hui à la tête des affaires; & ceux qu'ils traitent de gens inutiles, de diſcoureurs oiſifs, aux vrais pilotes. *Adim.* Fort bien. *Socr.* Il ſuit de-là qu'il eſt mal aiſé qu'une profeſſion auſſi excellente ſoit en honneur auprès de ceux qui ſuivent une route abſolument oppoſée. Mais les plus grandes & les plus fortes calomnies que la philoſophie ait à eſſuyer, lui viennent à l'occaſion de ceux qui ſe diſent philoſophes ſans l'être. C'eſt eux que les ennemis de la philoſophie ont en vue, lorſqu'ils diſent que la plupart de ſes ſectateurs ſont

Digitized by Google

des hommes pervers, & que les meilleurs d'entr'eux sont tout au moins inutiles. Je suis convenu que cette accusation n'étoit que trop bien fondée : n'est-il pas vrai ? *Adim.* Oui. *Socr.* Ne venons-nous pas de voir la raison de l'inutilité des vrais philosophes ? *Adim.* Oui. *Socr.* Voulez-vous que nous voyions à présent la cause inévitable de la perversité des philosophes supposés, & que nous nous efforcions de montrer, s'il est possible, que ce n'est point sur la philosophie qu'il en faut rejetter la faute ? *Adim.* J'y consens.

Socrate. Commençons par nous rappeller ce qui a donné occasion à cette digression, c'est-à-dire, quelles sont les qualités nécessaires à celui qui doit être un jour un honnête homme, un vrai sage. La premiere qualité étoit, s'il vous en souvient, l'amour de la vérité, qu'il devoit rechercher en tout & par-tout : la vraie philosophie étant absolument incompatible avec l'esprit de charlatanerie. *Adim.* C'est ce que vous disiez. *Socr.* La plupart des hommes ne sont-ils pas sur ce point d'un sentiment bien différent du nôtre ? *Adim.* Assurément. *Socr.* Sera-ce donc, à votre avis, mal défendre la philosophie, que de dire, que celui qui a un

véritable desir d'apprendre, ne s'arrête point aux choses d'ici-bas, dont on ne peut avoir qu'une connoissance incertaine; mais qu'il est né pour la vérité, qu'il tend vers elle avec une ardeur & des efforts que rien ne peut retenir ni surmonter, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à connoître ce qui est, qu'il s'y soit uni par la partie la plus intime de son ame, que cette union, cet accouplement divin ait fait naître en lui l'intelligence & la vérité; qu'il ait de l'être une vue claire & distincte, & qu'il vive d'une véritable vie; que jusqu'à ce moment son ame sera en proie aux douleurs de l'enfantement? *Adim.* On ne peut la défendre mieux. *Socr.* Peut-il aimer le mensonge? N'en a-t-il pas au contraire une horreur infinie? *Adim.* Il le déteste. *Socr.* Nous ne dirons pas non plus que la vérité puisse mener à sa suite le cortege des vices. *Adim.* Non sans doute. *Socr.* Mais qu'elle se trouve toujours avec des mœurs saines & réglées; que la tempérance est sa compagne. *Adim.* Oui. *Socr.* Qu'est-il besoin de faire une seconde fois l'énumération des belles qualités inséparables du naturel philosophe? Vous vous souvenez que nous sommes tombés d'accord,

Digitized by Google

Glaucon & moi, que la force, la grandeur d'ame, l'ouverture d'esprit & la mémoire, lui étoient essentielles : qu'alors vous nous avez interrompus pour dire, qu'à la vérité il étoit impossible de ne pas se rendre à nos raisons ; mais que, si laissant les discours, on jettoit les yeux sur la conduite de ceux dont nous parlions, on ne pourroit s'empêcher de dire qu'il est visible que les uns sont inutiles, & que les autres, en bien plus grand nombre, sont entiérement méchans : qu'après nous être mis à chercher la cause de cette accusation, nous en sommes venus à examiner pourquoi la plupart de ceux qui se donnent pour philosophes, sont méchans. Et c'est ce qui nous a obligés à retracer le caractere des vrais philosophes, & à en donner une juste définition. *Adim.* Cela est vrai.

Socr. Il faut à présent considérer comment un si beau naturel se corrompt & se pervertit, de sorte qu'il n'en échappe que très-peu à la corruption générale ; & ce sont ceux qu'on ne traite pas de méchans, mais seulement d'inutiles. Ensuite nous considérerons quel est le caractere de ces faux philosophes, qui s'ingérant d'eux-mêmes dans cette profession sublime,

sublime, & infiniment au-dessus de leur portée, donnent dans mille écarts, & occasionnent le décri universel où se trouve la philosophie. *Adim.* Quelles sont ces causes de corruption ? *Socr.* Je vais vous les développer, si j'en suis capable : d'abord, tout le monde conviendra avec moi qu'il paroît rarement sur la terre de ces naturels heureux qui réunissent en eux toutes les qualités que nous demandons dans un philosophe accompli : qu'en pensez-vous ? *Adim.* Je crois qu'ils sont en très-petit nombre. *Socr.* Or, voyez combien de causes puissantes travaillent à la perte de ce petit nombre. *Adim.* Quelles sont-elles ? *Socr.* Ce qui vous paroîtra de plus étrange, c'est que ces mêmes qualités, qui rendent ces naturels si précieux, corrompent quelquefois l'ame qui les possede, & l'arrachent des bras de la philosophie ; je dis la force, la tempérance, & les autres qualités dont nous avons fait mention. *Adim.* Cela est bien étrange en effet. *Socr.* Outre cela, tout ce qu'on regarde parmi les hommes comme des biens, la beauté, les richesses, la force du corps, les grandes alliances, & tous les autres avantages de cette nature, ne

Digitized by Google

contribuent pas moins à pervertir l'ame, & à la dégoûter de l'étude de la sageſſe. Vous comprenez de quoi je veux parler. *Adim.* Oui; mais je voudrois que vous m'expliquaſſiez tout ceci plus au long.

Socr. Saiſiſſez bien ce principe général; & tout ce que je viens de dire, loin de vous paroître étrange, vous paroîtra de la derniere évidence. *Adim.* Quel eſt ce principe? *Socr.* Chacun ſçait que toute ſemence, toute plante, tout animal qui naît ſous un climat peu favorable, qui n'a d'ailleurs ni la nourriture ni la ſaiſon qu'il lui faut, exige d'autant plus de culture & de ſoins, que ſa nature eſt plus forte & plus robuſte, parce que le mal eſt plus contraire à ce qui eſt bon, qu'à ce qui n'eſt ni bon ni mauvais. *Adim.* Cela eſt certain. *Socr.* Il eſt donc vrai, dans l'ordre phyſique, qu'une mauvaiſe nourriture nuit plus à ce qui eſt excellent de ſa nature, qu'à ce qui n'eſt que médiocre. *Adim.* Oui. *Socr.* Nous pouvons également aſſurer, mon cher Adimante, que dans l'ordre moral, les ames les mieux nées deviennent les plus méchantes par une mauvaiſe éducation. Croyez-vous en effet que les grands crimes & la malice conſommée partent

d'une ame ordinaire, & non plutôt d'un excellent naturel que l'éducation a gâté ? Pour les ames vulgaires, on peut dire qu'elles ne feront jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal. *Adim.* J'en conviens. *Socr.* Par conséquent, de deux choses l'une : si le naturel philosophique est cultivé par les sciences qui lui sont propres, c'est une nécessité qu'il parvienne de degré en degré jusqu'à la plus sublime vertu : si au contraire il est semé, s'il croît dans un sol étranger, il n'est pas de vice dont il ne produise un jour des rejettons, à moins que quelque Dieu ne veille d'une façon spéciale à sa conservation. Pensez-vous, comme la plupart se l'imaginent, que ceux qui perdent la jeunesse, soient ces gens méprisables à qui on donne le nom de sophistes ? Le plus grand mal ne vient pas d'eux. Ceux qui s'attribuent aux sophistes sont eux-mêmes des sophistes bien plus dangereux, qui par leurs maximes sçavent former, & tourner à leur gré l'esprit des hommes & des femmes, des jeunes & des vieux. *Adim.* En quelle occasion ? *Socr.* Dans les assemblées publiques, au barreau, au théâtre, au camp, ou dans quelqu'autre lieu où la multitude se ral-

semble ; lorsqu'on y blâme ou qu'on y approuve certaines paroles ou certaines actions, avec un grand fracas, de grands cris, & des battemens de mains, redoublés par les voûtes & les échos du lieu où l'on se trouve. Au milieu de tout ce tumulte, quelle contenance voulez-vous que fasse un jeune homme ? Quelque excellente que soit l'éducation qu'il a reçue en particulier, ne sera-t-elle pas naufrage au milieu de ces flots de louanges & de mépris ? Pourra-t-elle résister au torrent qui l'entraînera ? Ne conformera-t-il pas ses jugemens à ceux de la multitude sur ce qu'elle trouvera beau ou honteux ? Ne s'attachera-t-il pas aux mêmes choses ? Ne s'étudiera-t-il pas à ressembler aux autres ? *Adim.* Mon cher Socrate, comment pourroit-il faire autrement ?

Socr. Je n'ai cependant point encore parlé de la plus violente épreuve à laquelle on met sa vertu. *Adim.* Quelle est-elle ? *Socr.* C'est lorsque les maîtres & les sophistes dont je parle, ne pouvant rien sur son esprit par leurs discours, ajoutent les mauvais traitemens aux paroles. Ne sçavez-vous pas qu'ils punissent par la perte des biens, de la réputation, de la vie même, ceux qui refusent de

se rendre à leurs raisons. *Adim.* Je le sçais. *Socr.* Quel sophiste, quelle instruction particuliere pourroit tenir contre la force d'une pareille séduction ? *Adim.* Il n'en est point. *Socr.* Non sans doute ; & ce seroit une folie d'entreprendre d'y résister. Il n'y a point, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais d'ame vraiment vertueuse, lorsque son éducation sera contrebalancée par de tels maîtres. Ceci doit s'entendre à parler humainement, & en mettant à part toute protection immédiate des dieux. Car, si dans une république gouvernée selon ces maximes, il se trouve quelqu'un qui échappe au naufrage commun, & qui soit honnête homme, on peut assurer, sans crainte de se tromper, qu'il est redevable aux dieux de son salut. *Adim.* Je suis de votre avis. *Socr.* Vous pouvez l'être encore pour ce qui suit. *Adim.* De quoi s'agit-il ? *Socr.* C'est que ces docteurs mercenaires, que le vulgaire appelle sophistes, & dont il croit que les leçons sont entiérement opposées à ce qu'il enseigne lui-même, ne font en effet autre chose que répéter à la jeunesse dans leurs écoles les maximes que le peuple suit dans ses assemblées ; & c'est là ce qu'ils appellent enseigner la sagesse : c'est com-

Digitized by Google

me si quelqu'un, après avoir étudié l'instinct & les appétits d'un animal grand & robuste, comment il faut l'approcher & le toucher, ce qui l'irrite & ce qui l'appaise, quels cris il pousse dans les diverses rencontres, & quel ton de voix l'adoucit ou le met en fureur : c'est, dis-je, comme si, après avoir appris tout cela avec le tems & l'expérience, il en formoit un art auquel il donnât le nom de sagesse, & qu'il se proposât d'enseigner, sans avoir d'ailleurs aucune regle sûre pour discerner parmi les inclinations de cet animal celles qui sont honnêtes, bonnes, justes, de celles qui sont honteuses, mauvaises, injustes ; se conformant dans ses jugemens à l'instinct de l'animal ; appellant bien tout ce qui le flatte & lui fait plaisir ; mal, tout ce qui le courrouce ; juste & beau, tout ce qui va à contenter les nécessités de la nature, sans y faire d'autre distinction ; parce qu'il ne sçait pas quelle différence essentielle il y a entre ce qui est bon en soi, & ce qui est bon pour la nature ; qu'il ne l'a jamais connue, & qu'il est hors d'état de la faire connoître aux autres. Quel étrange maître, grands dieux, qu'un maître de ce caractere ! *Adim.* Vous avez raison.

Digitized by Google

Socr. N'eſt-ce pas là, trait pour trait, l'image de ceux qui font conſiſter la ſageſſe à connoître ce que deſire la multitude aſſemblée, ce qui lui fait plaiſir, ſoit en fait de peinture, ſoit en fait de muſique, ſoit en fait de politique ? N'eſt-il pas évident que, ſi quelqu'un produit dans ces aſſemblées quelque ouvrage de poéſie, ou autre choſe ſemblable; s'il propoſe quelque réglement concernant l'état, & qu'il s'en rapporte au jugement du public, c'eſt pour lui une triſte & inévitable néceſſité de ſe conformer en tout à ce que la multitude approuvera ? Or, avez-vous jamais entendu quelqu'un de ceux qui la compoſent, prouver autrement que par des raiſons ridicules & pitoyables, que ce qu'il eſtime bon & honnête, eſt tel en effet ? *Adim.* Je n'en ai entendu aucun, & je crois que je n'en entendrai jamais. *Socr.* A toutes ces réflexions joignez encore celle-ci. Eſt-il poſſible que la multitude entende volontiers, & regarde comme vrai ce principe : que l'idée du beau eſt une, & diſtinguée de cette foule de choſes belles qui frappent les ſens; que les eſſences des choſes ſont ſimples & indiviſibles ? *Adim.* Cela n'eſt pas poſſible. *Socr.* Il

Digitized by Google

eſt par conſéquent impoſſible que le peuple ſoit philoſophe. *Adim.* Oui. *Socr.* C'eſt auſſi une néceſſité qu'il mépriſe ceux qui s'adonnent à la philoſophie. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Et que ces maîtres particuliers, qui ſont livrés au peuple, & qui s'appliquent à lui plaire en tout, les mépriſent à ſon exemple. *Adim.* Cela eſt évident.

Socr. Tout ceci ſuppoſé, quel aſyle voyez-vous, où le naturel philoſophique puiſſe ſe retirer, perſévérer dans la profeſſion qu'il a embraſſée, & parvenir au point de perfection où il aſpire? Jugez-en par ce que nous avons dit ci-deſſus. Nous ſommes convenus que le vrai philoſophe devoit avoir reçu de la nature l'ouverture d'eſprit, la mémoire, la force, la grandeur d'ame en partage. *Adim.* Il eſt vrai. *Socr.* Il ſe diſtinguera donc entre tous ſes égaux, ſur-tout ſi les perfections du corps répondent à celles de l'ame. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Ainſi, lorſqu'il ſera parvenu à l'âge mûr, ſes parens & ſes concitoyens s'empreſſeront de faire uſage de ſes talens, & de lui confier leurs intérêts particuliers, & ceux de l'état. *Adim.* Il doit s'y attendre. *Socr.* Ils l'accableront de reſpects & de ſoumiſſions, prévoyant de-

Digitized by Google

loin le crédit qu'il aura un jour dans sa patrie, & lui faisant déja leur cour par avance. *Adim.* Cela arrive d'ordinaire. *Socr.* Que voulez-vous qu'il fasse au milieu de tant de flatteurs, sur-tout s'il est né dans un état puissant, s'il est riche, de haute naissance, beau de visage, & d'une taille avantageuse (*a*) ? Ne se laissera-t-il pas aller aux plus folles espérances, jusqu'à s'imaginer qu'il a assez de talens pour gouverner les Grecs & les Barbares ? Rempli de ces vaines idées, ne sera-t-il pas bouffi d'orgueil & d'arrogance ? La raison ne perdra-t-elle pas tout empire sur lui ? *Adim.* Oui.

Socrate. Si tandis qu'il est dans cette disposition d'esprit, quelqu'un s'approchant doucement de lui, osoit lui faire entendre la vérité, & lui dire qu'il est dépourvu de raison, qu'il en a néanmoins grand besoin pour se conduire ; que d'ailleurs la raison ne s'acquiert point, à moins qu'on ne s'assujettisse à suivre ses lumieres ; croyez-vous qu'obsédé de tant

(*a*) Il est clair que Socrate veut désigner ici Alcibiade. Tous les traits lui conviennent. Ce sage qui lui donne des conseils salutaires, c'est Socrate lui-même. On n'a qu'à lire pour s'en convaincre, *le premier & le second Alcibiade* de Platon.

Digitized by Google

de maux, il prêtât volontiers l'oreille à de pareils discours ? *Adim.* Il s'en faut bien. *Socr.* Et quand bien même ces vérités si naturelles à l'homme pourroient trouver accès dans l'ame de quelqu'un né avec un esprit bien fait, le réveiller, le changer, & le ramener malgré lui à la philosophie : que pensez-vous que fassent ses amis, persuadés que ce changement va leur faire perdre ses bonnes graces, & tous les avantages qu'ils se promettoient ? Ne le traverseront-ils pas de tout leur pouvoir ? Discours, actions, ne mettront-ils pas tout en œuvre pour le dissuader, en même tems qu'ils tourneront tous leurs efforts contre cet importun donneur d'avis, pour le perdre, soit en lui dressant des pieges secrets, soit en le traduisant devant les juges ? *Adim.* Cela ne peut manquer d'arriver. *Socr.* Hé bien ! espérez-vous encore qu'il s'adonne à la philosophie ? *Adim.* Presque plus. *Socr.* Vous voyez donc que j'avois raison de dire, que même les bonnes qualités du caractere philosophique, perverties par une mauvaise éducation, contribuent en quelque sorte à le détourner de l'étude de la sagesse, aussi bien que les richesses & les autres avantages de la

fortune ? *Adim.* Oui : je reconnois que vous aviez raison.

Socrate. Telle eſt, mon cher ami, la maniere dont ſe corrompent & ſe perdent ces naturels heureux, deſtinés à la plus excellente de toutes les profeſſions ; naturels qui ſont d'ailleurs très-rares, comme nous avons dit. Ce ſont ces hommes, ainſi pervertis, qui cauſent les plus grands maux à la ſociété & aux particuliers ; & qui au contraire leur font les plus grands biens, lorſqu'ils ſe tournent du bon côté. Un naturel médiocre ne peut apporter aucun changement conſidérable à la fortune des états, ni à celle des particuliers. *Adim.* Rien n'eſt plus vrai. *Soer.* Ces mêmes hommes, après avoir abandonné la profeſſion pour laquelle ils étoient nés, après avoir laiſſé la philoſophie déſerte & ſans culture, menent une vie qui leur eſt étrangere, & qui n'a rien de ſolide & de vrai. Cependant la philoſophie ainſi délaiſſée par ſes propres enfans, les voit remplacés par des enfans ſuppoſés qui la déshonorent, & lui attirent de la part de ceux dont vous parliez, ces reproches odieux ; que de tous ceux qui la cultivent, les uns ne ſont bons à rien, la

plupart ſont dignes des plus grands ſupplices. *Adim.* Ces reproches ne ſont, il eſt vrai, que trop ordinaires. *Socr.* Et ils ne ſont pas ſans fondement. Des hommes de néant voyant la place vuide, & éblouis par les noms diſtingués & les titres qui la décorent, quittent volontiers une profeſſion obſcure, où leurs petits talens avoient brillé peut-être avec quelque éclat; & ſe jettent entre les bras de la philoſophie : ſemblables à ces criminels, échappés de leur priſon, qui vont ſe réfugier dans les temples. Car la philoſophie, malgré l'état d'abandon où elle eſt réduite, conſerve encore ſur les autres arts, un aſcendant, une ſupériorité, qui attire auprès d'elle ces naturels manqués, ces vils artiſans, dont un travail ſervile a rendu le corps perclus & contrefait, & dont il a en même tems dégradé & appeſanti l'ame. Cela peut-il être autrement ? *Adim.* Non. *Socr.* A les voir, ne diriez-vous pas un eſclave chauve & de petite taille, ſorti depuis peu de la forge & des entraves, qui a amaſſé quelque argent, & qui, après s'être nettoyé au bain, & revêtu d'un habit neuf, va épouſer la fille de ſon maître, que la pauvreté & l'abandon où elle eſt, réduit

sent à cette cruelle extrémité ? *Adim.* Cette comparaison est juste. *Socr.* Quels enfans naîtront d'un pareil mariage ? Sans doute des enfans contrefaits & de mauvais naturel. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* De même, quelles productions sortiront du commerce de ces ames basses & sans culture avec la philosophie ? Des pensées frivoles, des sophismes, des opinions dépourvues de vérité, de bon sens, & de solidité. *Adim.* Rien autre chose.

Socrate. Il reste pourtant encore, mon cher Adimante, un petit nombre de vrais philosophes, d'esprits élevés, que l'éducation a perfectionnés, qui, retirés dans quelque solitude, doivent leur persévérance dans l'étude de la sagesse, au soin qu'ils ont pris de s'éloigner des corrupteurs ; ou qui, nés dans un petit état avec des sentimens nobles, se consacrent à la philosophie, par le mépris qu'ils font avec raison des charges publiques, & des honneurs médiocres qui pourroient leur revenir de l'exercice de quelque autre profession. D'autres enfin, sont arrêtés par le même frein qui retient notre ami Théagès (*b*). Tout ce qui

(*b*) Il y a dans Platon un dialogue qui porte son nom.

Digitized by Google

peut détourner quelqu'un de la philoſophie, ſemble s'être réuni contre lui : mais ſes maladies continuelles qui l'empêchent de ſe mêler des affaires, l'obligent à philoſopher malgré qu'il en ait. Je ne dis rien de mon génie (c) familier. A peine trouvera-t-on dans les ſiecles paſſés un ſeul homme qui ait éprouvé la même choſe que moi. Or, parmi ce petit nombre, ceux qui goûtent & qui ont goûté la douceur & le bonheur qu'on trouve dans la poſſeſſion de la ſageſſe, convaincus de la folie du reſte des hommes, & du déſordre introduit dans les

(c) On a beaucoup écrit ſur le génie familier de Socrate ; les uns ont ſoutenu que c'étoit un bon, les autres que c'étoit un mauvais démon. Il me paroît que ce génie n'étoit autre choſe que la raiſon, à la voix de laquelle perſonne ne fut plus attentif ni plus docile que Socrate. Si on joint à cela la profonde connoiſſance qu'il avoit du cœur de l'homme, on ne ſera pas ſurpris qu'il prédit avec une eſpece de certitude, ce qui devoit arriver à quelques-uns de ceux qu'il voyoit plus familierement. Peut-être, pour accréditer davantage ſa doctrine, n'étoit-il pas fâché que le public & même la plupart de ceux qui l'approchoient, cruſſent qu'il ſe paſſoit en lui quelque choſe d'extraordinaire ; mais je doute qu'il en fût lui-même perſuadé. Il en parle, en pluſieurs endroits de Platon, preſque toujours en badinant avec ſon ironie accoutumée. Il dit ici que les philoſophes qui l'avoient précédé, & qui tous s'étoient dits inſpirés, ne l'étoient pas ; & par-là il nous donne à juger de ce qu'il penſoit de ſes inſpirations particulieres.

Digitized by Google

états par ceux qui se mêlent de les gouverner ; voyant d'ailleurs qu'il n'est personne qui voulût les seconder dans les efforts qu'ils feroient pour tirer la justice de l'oppression, de sorte qu'ils n'eussent rien à craindre pour eux-mêmes ; se regardent comme étant au milieu d'une multitude de bêtes féroces, dont ils ne veulent point partager les injustices, & à la rage desquelles ils essayeroient en vain de s'opposer ; sûrs de se rendre inutiles à eux-mêmes & aux autres, & de périr avant que d'avoir pu rendre quelque service à la patrie & à leurs amis. Pleins de ces réflexions, ils se tiennent en repos, uniquement occupés d'eux-mêmes. Et comme un voyageur accueilli d'un violent orage, s'estime heureux de rencontrer un mur pour se mettre à l'abri de la pluie & des vents : de même ; voyant que l'injustice regne partout impunément, ils mettent le comble du bonheur à pouvoir conserver dans la retraite, leur cœur exempt d'iniquité & de crimes, passer leurs jours dans l'innocence, & sortir de cette vie avec une conscience tranquille & remplis des plus belles espérances. *Adim.* Ce n'est pas peu pour eux, de sortir de ce monde après avoir

Digitized by Google

vécu de la sorte. *Socr.* J'en conviens : mais ils n'ont pas rempli ce qu'il y avoit de plus grand dans leur destination, faute de trouver une forme de gouvernement qui leur convînt. Dans une société, conduite selon leurs maximes, ils auroient eu beaucoup de crédit, & se seroient rendus utiles au public & aux particuliers.

Nous avons, ce me semble, suffisamment montré la cause & l'injustice des reproches qu'on fait à la philosophie. Auriez-vous encore quelque difficulté à m'opposer ? *Adim.* Je n'ai plus rien à objecter à ce sujet. Mais, dites-moi : de tous les états d'à-présent, quel est celui qui conviendroit mieux au philosophe ? *Socr.* Aucun : & c'est de quoi je me plains, qu'il n'y ait pas une seule forme de gouvernement, qui convienne au caractere philosophique. Aussi, le voyons-nous s'altérer, se corrompre. Et de même qu'une graine semée dans une terre étrangere, dégénere, & prend la qualité du sol où on l'a transportée : ainsi, le naturel philosophique perd la vertu qui lui est propre, & change de nature. Qu'on le transplante dans un gouvernement dont la perfection ré-

Digitized by Google

ponde à la ſienne, alors on verra qu'il renferme véritablement en ſoi quelque choſe de divin; que tous les autres caracteres & les autres profeſſions n'ont rien que d'humain. Vous m'allez demander, ſans doute, de quel forme de gouvernement je veux parler? *Adim.* Point du tout. Mais je voudrois ſçavoir ſi la république dont nous avons tracé le plan, eſt celle que vous avez en vue, ou ſi c'en eſt une autre. *Socr.* C'eſt elle-même à un point près qui lui manque encore. Nous avons déja dit, à la vérité, qu'il falloit trouver le moyen de conſerver dans notre ville, le même eſprit qui vous avoit éclairé & dirigé dans l'établiſſement des loix. *Adim.* Nous l'avons dit. *Socr.* Mais nous n'avons pas développé ce point ſuffiſamment, parce que vous avez craint que l'explication n'en fût longue & difficile: d'autant plus que ce qui nous reſte à dire, n'eſt point aiſé à expliquer. *Adim.* De quoi s'agit-il? *Socr.* Des meſures qu'il faut prendre pour conſerver la philoſophie dans notre république: car les grandes entrepriſes ſont haſardeuſes, & comme l'on dit, *les belles choſes ſont difficiles. Adim.* Ne vous rebutez pas, développez-nous ce point,

Digitized by Google

qui manque à votre système pour le rendre complet.

Socrate. Ce ne sera point le défaut de bonne volonté, mais le défaut de pouvoir qui m'en empêchera, si quelque chose m'en empêche. Je vous fais juge de mon empressement à vous satisfaire. Voyez avec quel courage, ou plutôt, avec quelle témérité, j'avance qu'il faut pour cela prendre une méthode toute contraire à celle qu'on suit aujourd'hui dans l'étude de la philosophie. *Adim.* Comment donc? *Socr.* On y applique à présent les enfans de trop bonne heure; encore partage-t-on leur tems entre cette étude, & celle de l'économie & du commerce. Les plus habiles y renoncent, lorsqu'ils sont prêts d'entrer dans ce qu'elle a de plus difficile, je veux dire, la dialectique (*d*). Dans la suite, ils croient faire beaucoup d'assister à des entretiens philosophiques, lorsqu'ils en sont priés; ils s'en font moins une occupation qu'un passe-tems. La vieillesse est-elle venue: à l'exception d'un petit nombre, leur ardeur pour cette science

(*d*) On verra plus bas ce que Socrate entend par la dialectique.

Digitized by Google

s'éteint bien plus que le soleil d'Héraclite (e), puisqu'elle ne se rallume plus. *Adim.* Et comment faut-il faire ? *Socr.* Tout le contraire. Il faut que les enfans & les jeunes gens s'appliquent à l'étude & à la philosophie d'une maniere proportionnée à leur âge : que dans cette saison où le corps croît & se fortifie, on en prenne un soin particulier, afin qu'un jour il puisse mieux seconder l'esprit dans ses travaux philosophiques. Avec le tems, & à mesure que l'esprit se forme & se mûrit, on renforcera le genre d'exercices qui lui est propre. Enfin, lorsque leurs forces usées ne leur permettront plus d'aller à la guerre, ni de s'occuper des affaires d'état, alors on les laissera se livrer tout entiers à la philosophie; ils ne feront nulle autre chose, si ce n'est en passant. Je parle de ceux qui doivent mener ici bas une vie heureuse, & obtenir après la mort un sort qui réponde à la félicité dont ils auront joui sur la terre.

Adimante. Socrate, on ne peut parler

(e) On peut conclure de ce passage que l'opinion d'Héraclite touchant le soleil, étoit que cet astre s'éteignoit, de quelque maniere & par quelque cause que cela arrivât, & qu'il se rallumoit ensuite.

Digitized by Google

ſur ce ſujet plus fortement que vous faites. Je crois cependant que la plupart de ceux qui vous écoutent, à commencer par Thraſymaque, vous réſiſteront avec encore plus de force, & ne ſe rendront pas à vos raiſons. *Socr.* N'allez pas, je vous prie, me mettre mal avec Thraſymaque. Depuis quelque tems, nous ſommes bons amis, & jamais nous n'avons été ennemis. Je vous déclare, au reſte, qu'il n'eſt pas d'efforts que je ne faſſe pour le convaincre lui & les autres. Du moins, ce que je dirai leur ſervira dans une (*f*) autre vie, lorſque, recommençant une nouvelle carriere, ils entendront diſcourir ſur ces matieres. *Adim.* Vous parlez d'un tems bien court. *Socr.* Dites plutôt que ce n'eſt rien en comparaiſon de la durée totale des ſiecles. Après tout, il n'eſt pas ſurprenant que de pareils diſcours ne trouvent point de croyance dans la plupart des eſprits. On n'a point encore vu s'exécuter ce que nous diſons. On n'entend d'ordinaire ſur cette matiere, que des diſcours (*g*) étu-

(*f*) Ceci ſuppoſe la métempſycoſe & la réminiſcence.

(*g*) Socrate a ici en vue le beau parleur Gorgias, & les autres Sophiſtes.

Digitized by Google

dités ; où l'on a principalement égard à ce que les membres de chaque phraſe ſe répondent dans une juſte proportion ; & non des diſcours naturels & ſans art, tels que les nôtres. Mais ce qu'on n'a point vu ſur-tout, c'eſt un homme formé ſur le modele de la vertu, auſſi exactement que la foibleſſe humaine le permet, & maître abſolu de tout dans un état auſſi parfait que lui. Qu'en penſez-vous ? *Adim.* Je ne le crois pas. *Socr.* On n'a point aſſiſté non plus à des entretiens d'hommes vraiment libres & vertueux, où l'on cherche la vérité avec ardeur par toutes les voies poſſibles, dans la ſeule vue de la connoître : où l'on rejette bien loin tout ce qui ſent les vains ornemens & la fauſſe ſubtilité ; où l'on ne parle, ni par eſprit de contention, ni pour montrer ſon éloquence, comme on fait au barreau, & dans les converſations particulieres. *Adim.* Cela eſt encore vrai.

Socrate. Ce ſont toutes ces raiſons qui m'arrêtoient tantôt, & m'empêchoient de m'expliquer librement : cependant la vérité l'a emporté, & j'ai dit qu'il ne falloit point s'attendre à voir ſur la terre de ſociété, de gouvernement, ni même d'homme parfait, à moins qu'une heu-

Digitized by Google

reuse nécessité ne contraignît bon gré mal gré ce petit nombre de philosophes qu'on n'accuse pas d'être méchans, mais d'être inutiles, à se charger du timon de l'état, & à déférer en ce point aux desirs de leurs concitoyens; ou que les dieux n'inspiraſſent un amour sincere pour la vraie philosophie, à ceux qui gouvernent aujourd'hui les monarchies & les autres états, ou à leurs succeſſeurs. Dire que l'une ou l'autre de ces deux choſes, ou toutes les deux soient impoſſibles, c'eſt avancer un propos dénué de toute vraiſemblance. Autrement, nous ſerions bien dignes de riſée, de nous amuſer ici à former de vains ſouhaits. N'eſt-ce pas? *Adim.* Oui. *Soc.* Si donc il eſt arrivé dans l'eſpace immenſe des ſiecles déja écoulés, qu'un vrai philoſophe ſe ſoit trouvé dans le cas de tenir en main le gouvernail de l'état; ſi la choſe arrive à préſent dans quelque contrée barbare, éloignée de ce climat, ou ſi elle doit arriver un jour; nous ſommes prêts à ſoutenir qu'il y a eu, qu'il y a, ou qu'il y aura une république, telle que la nôtre, lorſque cette Muſe (*n*) y poſſe-

(*n*) C'eſt-à-dire, la Philoſophie.

dera la suprême autorité. Il n'y a rien d'impossible & de chimérique dans notre projet. Que l'exécution en soit difficile, nous sommes les premiers à en convenir. *Adim.* Je suis de votre avis.

Socrate. Mais le commun des hommes ne pense pas de même, me direz-vous. *Adim.* Aurois-je tort de le dire? *Socr.* O mon cher Adimante, n'ayez pas si mauvaise opinion de la multitude. Quelle que soit la façon de penser du reste des hommes, au lieu de disputer avec eux, tâchez de les réconcilier avec la sagesse, en détruisant les mauvaises impressions qu'on leur en a données. Montrez-leur les philosophes dont vous voulez parler; définissez, comme nous venons de faire, leur caractere & celui de leur profession; de peur qu'ils ne s'imaginent que vous leur parlez des philosophes tels qu'ils les conçoivent. Direz-vous que, quand même ils les envisageroient sous leur vrai jour, ils s'en formeront une idée différente de la vôtre, & qu'ils répondront autrement que vous souhaitez? Croyez-vous que des cœurs exempts de fiel & d'envie, s'emporteront contre vous, & vous voudront du mal, tandis que vous en userez à leur égard avec

Digitized by Google

ménagement & avec bonté ? Je préviens votre réponse, & je vous déclare qu'un caractere si dur & si intraitable, n'est pas celui de la multitude, mais d'un très-petit nombre de personnes. *Adim.* J'en suis persuadé. *Socr.* Hé bien ! soyez également persuadé que ce qui indispose tant de gens contre la philosophie, ce sont ces faux sages, toujours déchaînés contre le peuple, qu'ils accablent d'injures, & dont les discours sont une satyre perpétuelle du genre humain. Ils font en cela un personnage tout-à-fait messéant à la philosophie. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Car, mon cher Adimante, celui qui fait son unique étude de la contemplation de la vérité, n'a pas du tems de reste pour abaisser ses regards sur la conduite des hommes, pour la censurer, & se remplir contre eux de haine & d'aigreur. Son esprit est sans cesse fixé sur des objets qui gardent entr'eux un ordre constant & immuable ; qui, sans jamais se nuire les uns aux autres, conservent toujours les mêmes arrangemens & les mêmes rapports. C'est à imiter & à exprimer en soi cet ordre invariable, qu'il met toute son application. Est-il possible en effet qu'on admire la beauté d'un

d'un objet, qu'on aime à s'en entretenir, sans s'efforcer de lui ressembler ? *Adim.* Cela ne peut être. *Socr.* Ainsi, le philosophe devient, autant que la foiblesse humaine le permet, un homme divin & réglé dans toutes ses actions, par le commerce qu'il a avec des objets divins, entre lesquels régne un ordre admirable. J'ai mis cette restriction, parce qu'il n'est rien ici bas où on ne trouve quelque chose à reprendre (*i*). *Adim.* Vous avez raison.

Socrate. Si quelque motif puissant l'obligeoit à ne point borner ses soins à sa propre perfection, mais à faire passer dans le gouvernement & dans les mœurs de ses semblables, l'ordre qu'il a admiré dans l'essence des choses, croyez-vous que ce fût un mauvais maître en ce qui concerne la tempérance, la justice & les autres vertus civiles ? *Adim.* Non certes. *Socr.* Mais si le peuple pouvoit sentir une fois la vérité

(*i*). Socrate a donc reconnu que l'homme est susceptible d'une perfection à laquelle néanmoins il n'atteindra jamais. Bien différent des Stoïciens, qui prétendirent depuis que leur sage pouvoit parvenir à l'état d'impeccance, détruire jusqu'aux moindres fibres des passions ; & en prévenir les mouvemens même indélibérés ; prétention folle, démentie par l'expérience, & qui rend la vertu impossible, à force de la vouloir rendre sublime.

de ce que nous disons touchant les philosophes, leur voudroit-il tant de mal; & refuseroit-il de nous croire, quand nous assurons, qu'une république ne sçauroit être heureuse, à moins que le plan n'en soit tracé par ces peintres excellens, sur le divin modele qu'ils ont sans cesse devant les yeux? *Adim.* Il cessera de leur vouloir du mal, dès qu'il connoîtra la vérité. Mais de quelle maniere s'y prendront ces peintres pour tracer ce plan? *Socr.* Ils regarderont d'abord l'état, & l'ame de chaque citoyen, comme une toile qu'il faut commencer par rendre pure & nette de tout défaut. Ce qui n'est point aisé. Et vous remarquerez qu'il y a cette différence entre les législateurs philosophes & les autres, que les premiers ne voudront point toucher aux mœurs publiques ou particulieres, qu'ils ne les aient reçues pures, ou qu'elles ne soient devenues telles par leurs soins. *Adim.* Ils ont raison en cela. *Socr.* Ils travailleront ensuite sur cette toile, en jettant souvent les yeux, tantôt sur l'essence de la justice, de la beauté, de la tempérance, & des autres vertus, tantôt sur la copie qu'ils en tracent dans le cœur de l'homme; puis, par le mê-

Digitized by Google

lange & la combinaiſon des devoirs & des actions humaines, ils formeront, d'après ce divin exemplaire, ce tableau de l'homme parfait, qu'Homere appelle une *image*, une *expreſſion de la divinité*. *Adim.* Fort bien. *Socr.* Vous jugez bien qu'il faudra ſouvent effacer, puis ajouter de nouveaux traits, juſqu'à ce que les mœurs de l'homme approchent le plus qu'il eſt poſſible de cet état de perfection, qui les rend agréables aux dieux. *Adim.* Après un travail ſi exact, il ne peut ſortir de leurs mains qu'une peinture parfaite.

Socrate. Que vous en ſemble maintenant? Avons-nous ſuffiſamment prouvé à ceux que vous repréſentiez tantôt, marchant en ordre de bataille pour nous attaquer, que le ſeul qui puiſſe deſſiner le plan d'une république, c'eſt ce même philoſophe auquel ils trouvoient mauvais que nous donnaſſions les états à gouverner? Ce qu'ils viennent d'entendre ne contribuera-t-il pas à les adoucir? *Adim.* Beaucoup, s'ils veulent écouter la raiſon. *Socr.* Que pourroient-ils encore nous objecter? Que les philoſophes ne ſont point amateurs de l'Etre & de la vérité? *Adim.* Cela ſeroit abſurde. *Socr.* Que leur naturel, tel que nous l'avons dépeint, n'ap-

proche pas de ce qu'il y a de plus excellent ? *Adim.* Non. *Socr.* Ou qu'un semblable naturel, secondé par une heureuse éducation, n'a pas plus de disposition que tout autre à acquérir la vertu & la sagesse ? Leur préféreront-ils ceux que nous avons rejettés ? *Adim.* Ils n'en feront rien. *Socr.* S'effaroucheront-ils encore, quand ils nous entendront dire qu'il n'est point de remede aux maux publics & particuliers, & que le projet d'une République, telle que nous l'avons imaginée, ne se réalisera jamais, jusqu'à ce que les philosophes ne soient maîtres absolus dans la société ? *Adim.* Peut-être s'adouciront-ils. *Socr.* Voulez-vous que nous laissions le *peut-être*, & que nous disions que nous les avons entiérement adoucis & persuadés, de sorte qu'ils conviennent au moins de leur erreur en rougissant ? *Adim.* A la bonne heure. *Socr.* Supposons-les donc pleinement convaincus de cette vérité. A présent, qui peut douter que les enfans des rois & des autres souverains ne puissent naître avec des dispositions naturelles à la philosophie ? *Adim.* Personne.

Socr. Peut-être pourroit-on dire que quand ils apporteroient en naissant les

plus belles dispositions, c'est une nécessité inévitable qu'ils se pervertissent. Nous convenons qu'il leur est difficile de se sauver de la corruption générale ; mais que, dans toute la suite des tems, il arrive que pas un seul ne se sauve, c'est ce que personne n'oseroit dire. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Or, il suffit qu'il s'en sauve un seul, & qu'il trouve ses sujets disposés à lui obéir, pour exécuter ce qui passe aujourd'hui pour impossible. *Adim.* Un seul suffit. *Socr.* S'il arrive qu'un prince fasse les loix & les réglemens dont nous avons parlé ci-dessus, il n'est pas impossible que ses sujets consentent à s'y soumettre. *Adim.* Non, sans doute. *Socr.* Mais, est-ce une chose étrange & qui répugne, que ce qui nous vient à présent à la pensée, vienne un jour à la pensée de quelqu'autre ? *Adim.* Je ne le crois pas. *Socr.* Nous avons, ce me semble, assez bien démontré tantôt que notre système, une fois supposé possible, étoit très-avantageux. *Adim.* Oui. *Socr.* Concluons donc que si notre plan de législation peut avoir lieu, il est excellent ; & que si l'exécution en est difficile, du moins elle n'est pas impossible. *Adim.* Cette conclusion est juste.

Digitized by Google

Socr. Puisqu'après bien des efforts, nous sommes enfin venus à bout de ce que nous prétendions, voyons ce qui suit, c'est-à-dire comment, & à l'aide de quelles sciences nous formerons des hommes capables de maintenir la constitution politique en son entier, & à quel âge il faudra les appliquer à chacune de ces sciences. *Adim.* Dites. *Socr.* En vain ai-je voulu user de finesse pour éviter de parler des mariages, de la procréation des enfans, & du choix des magistrats, sçachant combien cette matiere étoit délicate, & quelle seroit la difficulté de l'exécution, pourvu qu'on exécutât la chose telle qu'elle doit être. Si je n'en avois rien dit alors, je serois obligé d'y revenir à présent. Puisque j'ai traité ce qui regarde les femmes & les enfans, je vais reprendre & traiter à fond ce qui regarde l'article des magistrats. Nous avons dit, s'il vous en souvient, qu'ils devoient témoigner un grand zele pour le bien public; que c'étoit à nous d'éprouver ce zele par les plaisirs, par la douleur; de sorte que ni les travaux, ni la crainte, ni aucune autre situation critique ne leur fît perdre de vue cette maxime; qu'il falloit rejetter celui qui auroit succombé à ces

Digitized by Google

épreuves, choisir pour magistrat celui qui en seroit sorti aussi pur que l'or qui a passé par le feu, & le combler de distinctions & d'honneurs pendant sa vie & après sa mort*. Nous n'en avons pas dit davantage pour lors, déguisant & passant sous silence tout le reste, dans la crainte de nous engager dans l'embarras où nous sommes à présent. *Adim.* Vous dites vrai : je m'en souviens. *Socr.* Je craignois alors, mon cher ami, de dire ce que j'ai pris enfin le parti de déclarer : maintenant que le pas est franchi, disons qu'il faut faire autant de philosophes, de ceux de nos gardiens qui seront les plus vigilans. *Adim.* Disons-le hardiment.

* *Livre III. p.* 192.

Socr. Remarquez, je vous prie, combien le nombre en sera petit ; car il arrive rarement que les qualités, qui doivent, selon nous, entrer dans leur caractere, se trouvent rassemblées en un seul ; pour l'ordinaire, elles sont partagées entre plusieurs. *Adim.* Comment l'entendez-vous ? *Socr.* Vous n'ignorez pas que ceux qui ont de la facilité à apprendre & à retenir, & qui sont d'un esprit vif & pénétrant, n'ont pas communément cette noblesse de sentimens, cette grandeur d'ame, qui les engage à vivre d'une ma-

Digitized by Google

niere ſage, paiſible & ſolide; mais que ſe laiſſant aller où la vivacité les emporte, ils n'ont en eux rien de ſtable ni d'aſſuré. *Adim.* Vous avez raiſon. *Socr.* Qu'au contraire les hommes d'un caractere ſolide, incapable de changement, ſur la foi deſquels on peut compter, & qui à la guerre mépriſent les plus grands dangers, n'ont pas d'ordinaire beaucoup de diſpoſition pour les ſciences; qu'ils ont l'eſprit peſant, peu ſouple, engourdi, pour ainſi dire; qu'ils bâillent & s'endorment, dès qu'ils veulent s'appliquer à quelque étude ſérieuſe. *Adim.* Cela eſt vrai. *Socr.* Nous avons dit cependant que nos magiſtrats devoient avoir l'eſprit vif & le caractere ferme; que ſans cela il ne falloit ni prendre tant de ſoin pour leur donner une éducation parfaite, ni les élever aux honneurs & aux premieres dignités. *Adim.* Nous étions bien fondés à le dire. *Socr.* Concevez-vous à préſent que de tels caracteres doivent être rares? *Adim.* Sans doute.

Socr. Diſons donc maintenant ce que nous avons omis tantôt, qu'outre l'épreuve des travaux, des dangers & des plaiſirs, par laquelle on les fera paſſer, il faut les exercer dans un grand nombre

Digitized by Google

de sciences, afin de voir si leur esprit est capable de porter les plus sublimes connoissances, ou si, comme il arrive aux ames lâches dans les entrepriſes difficiles, la difficulté leur fera perdre cœur. *Adim.* Il est à propos de les mettre à cette épreuve; mais quelles sont ces connoissances sublimes dont vous parlez? *Socr.* Vous vous souvenez sans doute qu'après avoir distingué trois parties dans l'ame, cette distinction nous a servi à expliquer la nature de la justice, de la tempérance, de la force & de la prudence. *Adim.* Si je ne m'en souvenois pas, je ne mériterois pas d'entendre ce qui vous reste à dire. *Socr.* Vous rappellez-vous aussi ce que nous avons dit auparavant? *Adim.* Quoi? *Socr.** Qu'on pouvoit avoir de ces vertus une connoissance plus exacte & plus entiere, mais qu'il falloit faire un trop long circuit pour y parvenir; que nous pouvions les connoître par une voie qui nous écarteroit moins du chemin que nous avions déja fait, & vous avez paru vous en contenter; en conséquence, nous avons traité cette matiere un peu moins exactement, ce me semble, qu'on n'auroit pu faire; c'est à vous de dire si vous avez été satisfait. *Adim.* Pour moi,

* *Livre IV. p. 237.*

je l'ai été ; & il m'a semblé que les autres l'étoient aussi. *Socr.* Mais, mon cher ami, dans des sujets de cette importance, toute mesure à laquelle il manque quelque chose, n'est pas suffisante ; parce que rien d'imparfait n'est la juste mesure de quoi que ce soit ; cependant il est assez ordinaire à quelques personnes de croire qu'on peut s'arrêter en-deçà du terme, & qu'il n'est pas besoin de pousser plus loin ses recherches. *Adim.* C'est un défaut commun à bien des gens : il a sa source dans la paresse de leur esprit. *Socr.* Mais aussi, s'il est quelque occasion où l'on doive s'en garder, c'est lorsqu'il s'agit de pourvoir au maintien de la société civile & des loix. *Adim.* Sans doute.

Socr. Il faut donc que celui que nous formons fasse ce grand circuit dont il est question, & qu'il s'exerce l'esprit pour le moins autant que le corps ; ou jamais il ne parviendra, comme nous le prétendons, au plus haut degré de cette science sublime, dont il lui appartient plus qu'à tout autre d'être instruit. *Adim.* Quoi donc ? Y a-t-il quelque connoissance plus sublime que celle de la justice, & des autres vertus dont nous avons parlé ?

Digitized by Google

Socr. Sans doute : j'ajoute qu'à l'égard même de ces vertus, le léger crayon que nous en avons tracé ne lui suffit pas, & qu'il ne doit pas négliger de s'en former le tableau le plus achevé. Ne seroit il pas ridicule qu'il mît tout en œuvre pour avoir la connoissance la plus pure & la plus exacte de mille autres choses qui sont de peu de conséquence, & qu'il n'apportât pas les plus grands soins à bien connoître les plus importantes ? *Adim.* Cette réflexion est très-sensée ; mais croyez-vous qu'on vous laissera passer outre, sans vous demander quelle est cette science supérieure à toutes les autres, & quel est son objet ? *Socr.* Je ne le crois pas : demandez-le moi donc ; vous en avez cependant entendu parler plus d'une fois ; mais, ou vous n'y faites pas réflexion, ou, ce qui me paroît plus vraisemblable, vous ne cherchez qu'à m'embarrasser par de nouvelles questions.

Vous m'avez souvent ouï dire que l'idée (*k*) du bon étoit l'objet de la plus

(*k*) Idée & essence sont synonymes dans le langage de Platon. Ainsi, par l'idée du bon, il n'entend pas cette image abstraite & intellectuelle que nous en formons ; mais la nature & l'essence du bon, ou du souverain bien. On verra par la suite de ce sublime mor-

Digitized by Google

sublime des connoissances, que la justice & les autres vertus empruntoient de cette idée leur bonté & leur utilité. Vous sçavez fort bien que c'est à-peu-près ce que je vais dire : de plus, que nous ne la connoissons qu'imparfaitement, & que si nous ne la connoissons, il ne nous servira de rien de sçavoir tout le reste ; de même que la possession de toute autre chose nous est inutile, sans la possession du bien. Croyez-vous en effet qu'il soit avantageux de posséder quelque chose que ce soit, si elle n'est bonne, ou de connoître tout, à l'exception du beau & du bon ? *Adim.* Non, certes je ne le crois pas. *Socr.* Vous n'ignorez pas sans doute que la plupart font consister le bien dans la volupté, & d'autres moins grossiers, dans la connoissance. *Adim.* Je le sçais. *Socr.* Vous sçavez aussi, mon cher ami, que ceux qui sont de ce dernier sentiment, sont embarrassés à expliquer ce que c'est que cette connoissance, & qu'à la fin ils sont réduits à dire que c'est la connoissance du

---

ceau, qu'il s'agit de Dieu, que la raison humaine ne pouvoit s'élever à une connoissance plus haute & plus pure de la divinité, enfin, que Socrate en fait le terme & le but de toutes les connoissances philosophiques.

Digitized by Google

bien. *Adim.* Oui; & cela eſt fort plaiſant. *Socr.* Sans doute; c'eſt une choſe plaiſante de leur part de nous reprocher notre ignorance à l'égard du bien, & de nous en parler enſuite comme ſi nous le connoiſſions. Ils diſent que c'eſt la connoiſſance du bien, comme ſi nous devions les entendre, lorſqu'ils auront prononcé le mot de *bien*. *Adim.* Cela eſt très-vrai. *Socr.* Mais ceux qui définiſſent l'idée du bien par celle de la volupté, ſont-ils dans une moindre erreur que les autres? Ne ſont-ils pas contraints d'avouer qu'il y a des voluptés mauvaiſes? *Adim.* Oui. *Socr.* Et par conſéquent d'avouer que les mêmes choſes ſont bonnes & mauvaiſes? *Adim.* Oui.

Socr. Il eſt donc évident que cette matiere eſt ſujette à un grand nombre de difficultés conſidérables. *Adim.* J'en conviens. *Socr.* Eſt-il moins évident qu'au ſujet du beau & de l'honnête, bien des gens s'en tiendront aux ſimples apparences deſtituées de la réalité, dans leurs opinions, dans leurs actions & leurs poſſeſſions; mais que lorſqu'il s'agit du bien, les apparences ne ſatisfont perſonne, qu'on cherche quelque choſe de réel, & qu'on ſe met peu en peine des

Digitized by Google

opinions & des préjugés d'autrui ? *Adim.* Cela eſt certain. *Socr.* Or ce bien, dont toute ame pourſuit la jouiſſance, en vue duquel elle fait tout, qu'elle ne connoît que par conjecture, toujours dans l'incertitude, & dans l'impuiſſance de définir au juſte ce que c'eſt, ou du moins de ſuivre dans la pratique un jugement ſûr & inébranlable à cet égard, comme elle fait à l'égard des autres choſes ; ce qui la prive des avantages qu'elle pourroit retirer de tout le reſte : ce bien ſi grand & ſi précieux, convient-il que la plus ſaine partie de l'état, celle à qui nous devons tout confier, ne le connoiſſe pas mieux que le commun des hommes ? *Adim.* Point du tout. *Socr.* Je penſe en effet que c'eſt peu pour un magiſtrat que la poſſeſſion de ce qui eſt beau & juſte, s'il ignore en quoi il eſt bon ; ſuppoſé qu'on puiſſe connoître le beau, le juſte, ſans connoître le bon ; car je m'imagine que ſans cela il eſt impoſſible d'avoir une connoiſſance exacte de quelque autre choſe que ce ſoit. *Adim.* Vous avez raiſon. *Socr.* Notre République ſera donc bien gouvernée, ſi elle a pour chef un homme qui joigne la connoiſſance du bien à celle du beau & du juſte ? *Adim.* La

Digitized by Google

choſe doit être ainſi. Mais vous, Socrate, en quoi faites-vous conſiſter le bien ? dans la ſcience, dans la volupté, ou dans quelqu'autre choſe ? *Socr.* Vous êtes charmant : je vois depuis long-tems que vous ne voulez pas vous en tenir à ce qu'en ont dit les autres. *Adim.* C'eſt qu'il ne me paroît pas raiſonnable, mon cher Socrate, qu'un homme comme vous, qui a réfléchi toute ſa vie ſur cette matiere, puiſſe dire quel a été le ſentiment des autres, & ne puiſſe pas dire le ſien. *Socr.* Fort bien : mais vous paroît-il plus raiſonnable qu'un homme parle de ce qu'il ne ſçait pas, comme s'il le ſçavoit ? *Adim.* Non ; mais il peut propoſer comme une conjecture ce qu'il croit probable. *Socr.* Hé quoi ! ne ſentez-vous pas le ridicule de tous ces ſyſtêmes, qui ne ſont fondés ſur aucun principe certain ? Les meilleurs ne ſont-ils pas pleins d'obſcurité ? Leurs inventeurs, qui peut-être ont trouvé la vérité, mais qui ne peuvent en rendre raiſon, ne reſſemblent-ils pas aux aveugles, qui, ſans le ſçavoir, ſuivent le droit chemin ? *Adim.* Oui. *Socr.* Voulez-vous donc entendre de moi un ſyſtême informe, obſcur & mal digéré, tandis que

Digitized by Google

d'autres vous en offrent de clairs & de magnifiques ?

Au nom des Dieux, Socrate, reprit Glaucon, n'en demeurez pas là, comme ſi vous étiez déja arrivé au terme : nous ſerons contens, ſi vous nous expliquez la nature du bien, comme vous avez expliqué celle de la juſtice, de la tempérance, & des autres vertus. *Socr.* Je n'en demanderois pas davantage moi-même ; mais je crains bien que cela ne paſſe mes forces, & qu'en tâchant de vous ſatisfaire, je ne m'y prenne aſſez mal, pour m'attirer des railleries de votre part. Quoi qu'il en ſoit, mes chers amis, laiſſons pour cette fois la recherche du bien tel qu'il eſt en lui-même : cette recherche nous meneroit trop loin ; & j'aurois peine à vous expliquer ſa nature telle que je la conçois, en ſuivant la route que nous avons priſe. Je veux vous entretenir, ſi vous le trouvez bon, d'une production du bien, qui lui eſt tout-à-fait ſemblable ; ſinon paſſons à d'autres choſes. *Glauc.* Non ; parlez-nous du fils ; vous nous entretiendrez une autre fois du pere : c'eſt une dette que nous réclamerons en ſon tems. *Socr.* Je voudrois

Digitized by Google

bien pouvoir un jour m'en acquitter, & que vous fussiez vous-mêmes en état de la recevoir, au lieu du simple fruit (*l*) de la dette, tel que vous le recevez aujourd'hui : recevez donc ce fruit, cette production du bien ; prenez garde cependant que je ne vous trompe sans le vouloir, en vous payant en fausse monnoie. *Glauc.* Nous y prendrons garde le plus que nous pourrons ; ainsi expliquez-vous avec confiance.

Socrate. Je ne le ferai qu'après vous avoir rappellé ce que nous avons dit plus haut dans cet entretien, & en plusieurs autres rencontres, & vous en avoir fait convenir. *Glauc.* De quoi s'agit-il ? *Socr.* Qu'il y a plusieurs choses belles, plusieurs choses bonnes ; que tous les jours nous le disons & nous l'assurons de chaque chose en particulier. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* De plus, qu'il y a un beau, un bon idéal, c'est-à-dire, que nous comprenons toutes ces beautés & ces bontés particulieres, sous une idée simple & unique du beau, du bon, & ainsi du reste : que

(*l*) Il y a dans le Grec une équivoque agréable sur le mot τόκος, qui signifie également un enfant, une production, & l'intérêt, le fruit d'une dette.

Digitized by Google

nous disons des choses belles ou bonnes, qu'elles tombent sous les sens & ne se voient pas des yeux de l'esprit : des idées du beau & du bon, qu'elles sont l'objet de l'entendement & non des sens. *Glauc.* J'en tombe d'accord. *Socr.* Par quel sens appercevons-nous les objets visibles ? *Glauc.* Par la vue. *Socr.* Nous saisissons les sons par l'ouïe, & par les autres sens, toutes les autres choses sensibles ; n'est-ce pas ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Avez-vous remarqué combien l'ouvrier de nos sens a fait plus de dépense pour l'organe de la vue, que pour ceux des autres sens ? *Glauc.* Non. *Socr.* Hé bien ! remarquez-le donc. L'ouïe & la voix ont-elles besoin d'une troisieme chose, l'une pour entendre, l'autre pour être entendue ; de sorte que, si cette chose vient à manquer, l'ouïe n'entendra point, la voix ne sera point entendue ? *Glauc.* Nullement. *Socr.* Je crois que la plupart des autres sens, pour ne pas dire tous, n'ont aucun besoin de rien de semblable. Pourriez-vous en nommer un seul ? *Glauc.* Non. *Socr.* Mais à l'égard de la vue, concevez-vous qu'elle ne peut appercevoir l'objet visible sans le secours d'une troisieme chose ? *Glauc.* Que voulez-vous

Digitized by Google

dire ? *Socr.* Je veux dire qu'encore que les yeux ſoient bien diſpoſés, qu'on les applique à leur uſage, & que l'objet ſoit coloré : cependant, s'il n'intervient une troiſieme choſe, deſtinée à produire cet effet, les yeux ne verront rien, & les couleurs ſeront inviſibles. *Glauc.* Quelle eſt cette choſe ? *Socr.* C'eſt ce que vous appellez la lumiere. *Glauc.* Vous avez raiſon.

Socrate. Le ſens de la vue a donc un grand avantage ſur les autres, & le lien qui l'unit aux objets viſibles, eſt d'un très-grand prix ; à moins qu'on ne diſe que la lumiere eſt quelque choſe de mépriſable. *Glauc.* Il s'en faut de beaucoup qu'elle le ſoit. *Socr.* De tous les dieux qui ſont au ciel, quel eſt celui dont la lumiere diſpoſe mieux les yeux à voir, & les objets à être vus ? *Glauc.* Selon moi, comme ſelon vous & tout le monde, c'eſt le ſoleil. *Socr.* Voyez ſi le rapport de la vue à ce dieu, n'eſt pas tel que je vais dire. *Glauc.* Comment ? *Socr.* La vue, non plus que la partie où elle ſe forme, & qu'on appelle l'œil, n'eſt pas le ſoleil. *Glauc.* Non. *Socr.* Mais de tous les organes de nos ſens, l'œil eſt, je crois, celui qui reſſemble davantage à

Digitized by Google

cet astre. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* La faculté qu'il a de voir, n'est-ce pas du soleil qu'il l'emprunte, & qu'elle découle, pour ainsi dire, jusqu'à lui ? *Glauc.* Oui. *Socr.* De même le soleil, quoiqu'il ne soit pas la vue, n'en est-il pas le principe, & de plus, l'objet ? *Glauc.* Cela est vrai.

Socrate. Sçachez donc que, quand je parlois de la production du bien, j'avois en vue le soleil. Le fils a une parfaite analogie avec son pere. L'un est dans le lieu visible par rapport à la vue & aux objets qu'elle apperçoit, ce que l'autre est dans le lieu idéal, par rapport à l'intelligence & aux êtres intelligibles (*m*).

(*m*) Tout ce morceau jusqu'à la fin du Livre, est un des plus beaux & des plus importans qu'on puisse lire dans Platon. Le système des deux mondes, l'un visible, l'autre idéal, renferme la clef de toute sa métaphysique. Il est bon de l'exposer ici en peu de mots. Dieu ou l'idée du bon, a fait deux mondes, l'un sur le modele de l'autre. Le premier contient les essences, qui sont unes chacune en son espece, immuables, & de plus les exemplaires de tout ce qui existe dans le second. Les êtres matériels, selon Platon, ne sont pas de vrais êtres, parce qu'étant sujets à la génération & à la corruption, ils naissent, croissent, s'alterent & périssent. Le nom d'être ne convient proprement qu'aux idées ou essences. Il y en a de deux sortes : les unes pures, & dont le concept est sans aucun mêlange d'image. Telles sont l'idée du bon, du juste, du beau, &c. Les autres mixtes, & dans le concept desquelles il entre nécessairement une image, comme l'idée ou

Digitized by Google

Glauc. Comment ? Je vous prie de m'expliquer votre penſée. *Socr.* Vous ſçavez que, lorſqu'on tourne les yeux vers des objets qui ne ſont pas éclairés par le ſoleil, mais par les aſtres de la nuit, on a peine à les diſcerner, qu'on eſt preſque aveugle, & que la vue n'eſt pas nette. *Glauc.* La choſe eſt ainſi. *Socr.* Mais que, quand on regarde des objets éclairés par le ſoleil, on les voit diſtinctement, & que la vue eſt très-nette. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Comprenez que la même choſe ſe paſſe à l'égard de l'ame. Quand elle fixe ſes regards ſur des objets éclairés par la vérité & par l'être, elle les voit clairement, les connoît, & en a ce qu'on appelle l'*intelligence*. Mais lorſqu'elle

---

l'eſſence du triangle, du cercle, &c. Il y a auſſi deux ſortes d'êtres matériels : les corps, & les images ou les ombres de ces corps. A ces quatre eſpeces différentes d'objets, répondent quatre eſpeces de connoiſſances. Platon appelle *intelligence* νόησις, la connoiſſance des idées pures : *connoiſſance raiſonnée* διανοία, celle des idées mixtes : *foi* πίστις, la connoiſſance des corps & de tout ce qui appartient aux corps ; enfin, *conjecture* εἰκασία, la connoiſſance des images ou des ombres des corps. Les deux premieres ſortes de connoiſſances ſont compriſes ſous le nom de *ſcience*, les deux dernieres ſous celui d'*opinion*. Ceci ſert à faire entendre ce qu'on a lu à la fin du Livre cinquieme touchant la différence du philoſophe, c'eſt-à-dire, de l'amateur de la ſageſſe ou de la ſcience, & du *philodoxe*, c'eſt-à-dire, de l'amateur de l'opinion.

Digitized by Google

jette les yeux sur des objets enveloppés de ténebres, c'est-à-dire, sur ce qui naît & périt, sa vue s'émousse & s'obscurcit, elle n'a que des doutes & des opinions qui changent à toute heure : en un mot, elle paroît tout-à-fait destituée d'intelligence. *Glauc.* Cela est comme vous dites. *Socr.* Tenez donc pour certain que ce qui répand sur ce que nous connoissons, la lumiere de la vérité, ce qui donne à l'ame la faculté de connoître, c'est l'idée du bien ; & qu'elle est le principe de la science & du vrai connu par l'intelligence. Quelque belles que soient la science & la vérité, vous pouvez assurer sans crainte de vous tromper, que l'idée du bien les surpasse en beauté. Et comme dans le lieu visible, on peut dire que la lumiere & la vue ont quelques traits de ressemblance avec le soleil, mais qu'il est faux de dire qu'elles sont le soleil : de même, dans le lieu intelligible, on peut regarder la science & la vérité comme des images du bien ; mais on auroit tort de prendre l'une ou l'autre pour le bien même, dont la nature est d'un prix infiniment plus relevé. *Glauc.* Sa beauté doit être au-dessus de toute expression, puisqu'étant la source de la science & de

Digitized by Google

la vérité, il eſt plus beau qu'elles. Vous n'avez garde par conſéquent de dire que ce ſoit la volupté. *Socr.* A Dieu ne plaiſe. Mais, conſidérez encore plus ſon image de cette maniere. *Glauc.* Comment? *Socr.* Vous penſez ſans doute comme moi, que le ſoleil ne rend pas ſeulement viſibles les choſes d'ici bas, mais qu'il leur donne encore la naiſſance, l'accroiſſement, & la nourriture, ſans être lui-même rien de tout cela. *Glauc.* Comment le ſeroit-il? *Socr.* Penſez auſſi que les êtres intelligibles ne tiennent pas ſeulement du bien leur intelligibilité, mais encore leur être & leur eſſence; quoique le bien lui-même ne ſoit point eſſence (*n*), mais quelque choſe bien au-delà de l'eſſence en dignité & en puiſſance.

Grand Apollon, s'écria Glaucon en riant, quelle exagération! c'eſt vous, repris-je, qui en êtes cauſe. Pourquoi m'obligez-vous à dire ma penſée ſur ce ſujet? *Glauc.* N'en demeurez pas là, je vous prie; mais achevez la comparaiſon

(*n*) L'eſſence du bien ou du bon, c'eſt-à-dire Dieu, n'eſt point eſſence à la façon des autres eſſences; puiſque, dans le ſentiment de Platon, les autres eſſences tiennent leur être de celle-là, qui ne doit ſon être qu'à la néceſſité de ſa nature.

Digitized by Google

du bien avec le soleil, s'il y manque encore quelque chose. *Socr.* Vraiment sans doute, il y manque encore bien des choses. *Glauc.* Encore un coup, je vous conjure de ne rien omettre. *Socr.* Je ferai tous mes efforts pour cela. Mais cela n'empêchera pas que bien des traits de ressemblance ne m'échappent malgré moi. *Glauc.* Je n'en veux point davantage. *Socr.* Imaginez-vous donc que ce sont deux rois, l'un du monde & des êtres intelligibles; l'autre, du monde visible: je ne dis pas *du ciel*, de peur que vous ne croyiez qu'à l'occasion de ce mot, je veux faire une équivoque (*o*). Vous avez par conséquent deux especes d'être, les uns visibles, les autres intelligibles. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Ainsi, supposant que je vous ai donné une ligne coupée en deux parties égales, coupez encore en deux également chaque partie, c'est-à-dire, l'espece visible, & l'espece

(*o*) C'est que le mot *ciel* peut se prendre & se prend effectivement en deux sens dans Platon, tantôt pour le ciel physique, tantôt pour le lieu idéal; comme lorsqu'il dit qu'il y a au ciel un exemplaire parfait de sa république. Ce lieu idéal n'est point quelque chose d'imaginaire: c'est l'immensité même de Dieu; & il y a apparence que Platon l'entendoit ainsi.

intelligible:

Digitized by Google

intelligible : & vous aurez d'une part l'évidence, de l'autre l'obscurité. Une des sections de l'espece visible vous donnera les images. J'entends par-là, premiérement, les ombres : ensuite, les phantômes représentés dans les eaux & sur la surface des corps denses, polis & transparens. Vous comprenez ma pensée. *Glauc.* Oui. *Socr.* L'autre section vous donnera les objets que ces images représentent; je veux dire, les animaux, les plantes, & tous les ouvrages de la nature & de l'art. *Glauc.* Je conçois cela. *Socr.* Seriez-vous d'avis que, considérant ces choses du côté de la vérité ou de la fausseté, on fît cette proportion : les apparences sont aux choses qu'elles représentent, ce que les objets qu'on ne connoît que par l'opinion, sont à ceux dont on peut avoir une véritable intelligence? *Glauc.* J'y consens.

Socrate. Voyons à présent comment il faut diviser l'espece intelligible. *Glauc.* Comment? *Socr.* De sorte qu'une partie de cette division renferme les images intellectuelles, qui obligent l'ame, lorsqu'elle s'en sert, de procéder dans ses recherches en partant de certaines suppositions, non pour remonter au prin-

Digitized by Google

cipe, mais pour descendre aux conclusions les plus éloignées : & que l'autre partie nous donne les idées pures, au moyen desquelles l'ame, sans le secours d'aucune image, partant d'une supposition, remonte par le raisonnement jusqu'à un principe indépendant de toute supposition. *Glauc.* Je ne comprends pas bien ce que vous venez de dire. *Socr.* Vous le comprendrez tout-à-l'heure : tout ceci s'éclaircira par la suite. Vous n'ignorez pas, je pense, que les géometres & les arithméticiens supposent deux sortes de nombres, l'un pair, l'autre impair, différentes figures, trois especes d'angles, & ainsi du reste, conformément à leur méthode : que, regardant ensuite ces suppositions comme autant de principes certains & évidens, dont ils ne daignent rendre raison ni à eux-mêmes, ni aux autres, ils partent de ces hypotheses, & par une chaîne non interrrompue, descendent de proposition en proposition, jusqu'à celle qu'ils avoient dessein de démontrer. *Glauc.* Je sçais cela. *Socr.* Vous sçavez aussi qu'ils se servent pour cela de figures visibles, & qu'ils y appliquent leurs raisonnemens ; quoique ce ne soit point à elles qu'ils pensent, mais

Digitized by Google

à d'autres figures repréſentées par celles-ci. Par exemple, ce n'eſt ni le quarré, ni ſa diagonale, telle qu'elle eſt ſur le papier, qu'ils ont en vue; mais le quarré, tel qu'il eſt en lui-même avec ſa diagonale. J'en dis autant des autres figures, ſoit plates, ſoit en relief, qui font une ombre, & qui ſe peignent dans les eaux. Les géometres les emploient comme autant d'images qui leur ſervent à connoître les vraies figures, qu'on ne peut ſaiſir que par la penſée. *Glauc.* Vous dites vrai. *Socr.* Voilà la premiere claſſe des eſpeces intelligibles. L'ame, pour parvenir à les connoître, eſt contrainte de ſe ſervir de ſuppoſitions, non pour aller juſqu'à un premier principe, parce qu'elle ne peut remonter au-delà des ſuppoſitions qu'elle a faites; mais, employant les images terreſtres & ſenſibles, qu'elle ne connoît que par l'opinion, & ſuppoſant qu'elles ſont claires & évidentes pour elle, elle s'en aide dans la connoiſſance des vraies figures. *Glauc.* Je conçois que la méthode dont vous parlez, eſt celle de la géométrie & des autres ſciences de cette nature.

Socrate. Concevez à préſent ce que

Digitized by Google

j'entends par la seconde classe d'especes intelligibles. Ce sont celles que l'ame saisit immédiatement par la voie du raisonnement, en faisant quelques hypotheses qu'elle ne regarde pas comme des principes, mais comme de simples suppositions, qui lui servent de degrés & de points d'appui, pour s'élever jusqu'à un premier principe indépendant de toute supposition. Elle saisit ce principe, & s'attachant à toutes les conclusions qui en dépendent, elle descend de-là jusqu'à la derniere conclusion, sans s'étayer de rien de sensible, & s'appuyant toujours sur les idées pures, par lesquelles sa démonstration commence, procede & se termine. *Glauc.* Je comprends un peu; mais point encore suffisamment. Cette matiere me paroît fort abstraite. Il me semble néanmoins que votre but est de prouver que la connoissance qu'on acquiert des êtres purement intelligibles par la dialectique, est plus claire que celle qu'on acquiert par le moyen des arts, auxquels certaines suppositions servent de principes. Il est vrai que ceux qui suivent la méthode de ces arts, sont obligés de se servir du raisonnement, & non des sens pour parvenir à connoître

Digitized by Google

ce qu'ils cherchent ; mais comme leurs raisonnemens portent sur des suppositions, & ne remontent point jusqu'à un principe, vous jugez qu'ils n'ont point cette intelligence pure des objets de leur étude, qu'ils auroient si leurs démonstrations étoient appuyées sur un principe. Vous appellez, ce me semble, connoissance (*p*) raisonnée, celle qu'on acquiert au moyen de la géométrie, & des autres arts semblables, & vous lui donnez le milieu entre l'opinion & la pure intelligence. *Socr.* Vous avez fort bien compris ma

(*p*) Je n'ai pu imaginer d'autre expression pour rendre ce que Platon entend par Διανοια, c'est-à-dire, une connoissance, dont la certitude porte sur la seule évidence du raisonnement, & non outre cela sur l'évidence du principe, qui sert de base au raisonnement. C'est la différence que Platon met entre la certitude géométrique, & la certitude de la dialectique, ou de la métaphysique. Toutes les démonstrations des Géometres sont fondées sur certaines suppositions ou demandes qu'il faut leur passer : par exemple, ils demandent qu'on leur permette de considérer le point sans étendue, la ligne sans largeur, la surface sans profondeur. Mais ils ne démontrent pas que la chose puisse être ainsi : ils se moqueroient même de quiconque leur demanderoit raison de ces suppositions. Au lieu qu'il n'est point de bon raisonnement métaphysique, qui ne remonte à un premier principe évident par lui-même, & qu'on ne peut regarder comme une supposition qu'on accorde, mais comme un axiome dont tout le monde est forcé de convenir.

Digitized by Google

penſée. Appliquez maintenant à ces quatre claſſes d'objets ſenſibles & intelligibles, quatre différentes affections de l'ame. Mettez au plus haut degré la pure intelligence, au ſecond la connoiſſance raiſonnée, au troiſieme la foi (*q*), au quatrieme, la conjecture : & donnez à chacune de ces manieres de connoître, plus ou moins d'évidence, ſelon que leurs objets participent plus ou moins à la vérité. *Glauc.* J'entends. Je ſuis d'accord de ce que vous dites, & je les range chacune ſelon l'ordre aſſigné.

(*q*) La foi eſt la connoiſſance que nous avons des choſes, par le témoignage des ſens ou par celui des hommes ; & quoiqu'en certains cas, cette connoiſſance ait un degré de certitude, auſſi grand qu'aucune autre, elle a cependant toujours quelque obſcurité, parce qu'elle ne nous inſtruit que de l'exiſtence des choſes & non de leur eſſence.

Digitized by Google

LIVRE SEPTIEME.

SOCRATE. Représentez-vous à présent l'état de la nature humaine par rapport à la science & à l'ignorance, d'après le tableau allégorique que j'en vais faire. Imaginez un antre souterrein, ayant dans toute sa longueur une ouverture qui donne une libre entrée à la lumiere; &, dans cet antre, des hommes enchaînés depuis l'enfance, de sorte qu'ils ne puissent changer de place, ni tourner la tête à cause des chaînes qui leur assujettissent les jambes & le cou; mais seulement voir les objets qu'ils ont en face. Derriere eux, à une certaine distance & une certaine hauteur, est un feu, dont la lueur éclaire la caverne, & entre ce feu & ces captifs, est un chemin escarpé. Le long de ce chemin, imaginez un mur semblable à ces cloisons que les charlatans mettent entre eux & les spectateurs, pour leur dérober le jeu & les ressorts secrets des curiosités qu'ils leur montrent. *Glauc.* Je me représente tout cela. *Socr.* Figurez-vous des hommes qui passent

Digitized by Google

le long de ce mur, portant des meubles de toute espece, des figures d'hommes & d'animaux faites de bois ou de pierre, de maniere que tout cela paroisse au-dessus du mur. Parmi ceux qui les portent, les uns s'entretiendront ensemble, les autres passeront sans rien dire. *Glauc.* Voilà un tableau bien singulier, & des prisonniers d'une étrange sorte!

Socrate. Ils nous ressemblent de point en point. Et d'abord, croyez-vous qu'ils verront autre chose d'eux-mêmes & de ceux qui sont à leurs côtés, que les ombres qui vont se peindre vis-à-vis d'eux dans le fond de la caverne? *Glauc.* Que pourroient-ils voir de plus, puisque depuis leur naissance, ils sont contraints de tenir toujours la tête immobile? *Socr.* Voient-ils aussi autre chose que les ombres des objets qui passent derriere eux? *Glauc.* Non. *Socr.* S'ils pouvoient converser ensemble, ne conviendroient-ils pas entr'eux de donner aux ombres qu'ils voient les noms des choses même? *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Et s'il y avoit au fond de leur prison un écho qui répétât les paroles des passans, ne s'imagineroient-ils pas que ces sons sont formés par les ombres qu'ils ont devant

Digitized by Google

les yeux? *Glauc.* Oui. *Socr.* Ils ne croiroient pas non plus qu'il y eût autre chose de réel, que les ombres de ces meubles de toute espece. *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Voyez maintenant ce qui doit naturellement leur arriver, lorsqu'on les délivrera de leurs fers & qu'on les guérira de leur ignorance. Qu'on détache un de ces captifs; qu'on le force sur le champ de se lever, de tourner la tête, de marcher, & de regarder fixement la lueur du feu: il ne fera tout cela qu'avec des peines infinies, la lumiere lui blessera les yeux, & l'éblouissement qu'elle lui causera l'empêchera de discerner les objets dont il voyoit auparavant les ombres. Que croyez-vous qu'il répondît à celui qui lui diroit que jusqu'alors il n'a vu que des phantômes; qu'à présent il a devant les yeux des objets plus réels & plus approchans de la vérité? Si on lui montroit ensuite au doigt les choses à mesure qu'elles se présenteroient, & qu'on l'obligeât à force de questions à dire ce que c'est; ne le jetteroit-on pas dans l'embarras, & ne se persuaderoit-il pas que ce qu'il voyoit auparavant étoit plus réel que ce qu'on lui montre?

Digitized by Google

Glauc. Sans comparaiſon. *Socr.* Et ſi on le contraignoit de regarder le feu dont j'ai parlé, n'auroit-il pas mal aux yeux? N'en détourneroit-il point ſes regards pour les porter ſur ces ombres qu'il fixe ſans effort? Ne jugeroit-il pas qu'elles ont quelque choſe de plus net & de plus diſtinct, que tout ce qu'on lui fait voir? *Glauc.* Aſſurément. *Socr.* De-là, ſi on le traînoit de force par un ſentier rude & eſcarpé, ſans le relâcher, juſqu'à ce qu'il pût voir la lumiere du ſoleil, quel ſupplice pour lui d'être traîné de la ſorte! Dans quelle fureur il entreroit! Et lorſqu'il ſeroit arrivé au grand jour, les yeux tout éblouis de ſon éclat, pourroit-il rien voir de cette foule d'objets que le commun des hommes prend pour des êtres réels? *Glauc.* Il ne le pourroit pas d'abord? *Socr.* Il lui faudroit du tems, ſans doute, pour s'y accoutumer. Ce qu'il diſcerneroit plus aiſément, ce ſeroit en premier les ombres, enſuite les images des hommes, & des autres objets, peintes dans les eaux; enfin, les objets même. De-là, il porteroit ſes regards vers le ciel, dont il ſoutiendroit plus facilement la vue de nuit à la lueur de la lune & des étoiles, qu'en plein

Digitized by Google

jour à la lumiere du soleil. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* A la fin, il seroit en état non-seulement de voir l'image du soleil, soit dans les eaux, soit quelque autre part hors de sa place ; mais de le fixer, de le contempler en lui-même dans son véritable lieu. *Glauc.* Oui. *Socr.* Raisonnant après cela sur la nature de cet astre, il comprendroit que c'est lui qui regle les saisons & le cours des années, qui gouverne tout dans le monde visible, & qui est en quelque sorte la cause de tout ce que nous voyons. *Glauc.* Il est évident qu'il en viendroit par degrés jusqu'à faire ces réflexions.

Socrate. S'il venoit alors à se rappeller sa premiere demeure, l'idée qu'on y a de la sagesse, & ses compagnons d'esclavage, ne se féliciteroit-il pas de son changement, & n'auroit-il pas compassion de leur malheur ? *Glauc.* Assurément. *Socr.* Croyez-vous qu'il fût encore jaloux des honneurs, des louanges & des récompenses qu'on y donnoit à celui qui saisissoit le plus promptement les ombres à leur passage, qui se rappelloit le plus sûrement celles qui alloient devant, après ou ensemble, & qui sur ce qu'il voyoit étoit le plus habile à conjecturer

Digitized by Google

ce qui devoit ſuivre : ou qu'il portât envie à la condition de ceux qui dans cette priſon étoient les plus puiſſans & les plus honorés ? Ne préféreroit-il pas, comme Achille chez Homere, de paſſer ſa vie au ſervice d'un pauvre laboureur, & de tout ſouffrir, plutôt que de reprendre ſon premier état & ſa premiere façon de penſer ? *Glauc.* Je ne doute pas qu'il ne fût diſpoſé à ſouffrir tout, plutôt que de vivre de la ſorte. *Socr.* Faites encore attention à ceci. S'il retournoit de nouveau dans ſa priſon pour y reprendre ſon ancienne place ; dans ce paſſage ſubit du grand jour à l'obſcurité, ne ſe trouveroit-il pas comme plongé dans les plus épaiſſes ténebres ? *Glauc.* Oui vraiment. *Socr.* Et ſi, tandis qu'il ne diſtingue encore rien, que ſes yeux ne ſont pas bien remis, ce qui ne pourroit arriver qu'après un aſſez long-tems, il lui falloit entrer en diſpute avec les autres priſonniers ſur la nature de ces ombres ; n'apprêteroit-il point à rire aux autres, qui diroient de lui qu'en paſſant à la région ſupérieure, il a perdu la vue ; ajoutant que ce ſeroit une folie à eux de vouloir ſortir du lieu où ils ſont, & que ſi quelqu'un s'aviſoit de vouloir les en

Digitized by Google

tirer & les conduire en haut, il faudroit s'en saisir & le faire mourir ? *Glauc.* Ils ne manqueroient pas de le tuer.

Socrate. Maintenant, mon cher Glaucon, appliquez cette image toute entiere à ce qui a été dit ci-dessus. L'antre souterrein, c'est ce monde visible : le feu qui l'éclaire, c'est la lumiere du soleil : ce passage à une région supérieure & à la contemplation des objets qui y sont, c'est l'élévation de l'ame jusqu'à l'espace intelligible. Voilà du moins quelle est ma pensée, puisque vous voulez la sçavoir. Dieu sçait si elle est vraie. Quant à moi, la chose me paroît telle que je vais dire. Dans le lieu le plus élevé du monde intellectuel, est l'idée du bien qu'on n'apperçoit qu'avec beaucoup de peine & d'effort ; mais qu'on ne peut connoître, sans conclure qu'elle est la cause premiere de tout ce qu'il y a de beau & de bon dans l'univers ; que dans ce monde visible, elle produit la lumiere & l'astre qui y préside ; que dans le monde idéal, elle-même engendre la vérité & l'intelligence ; qu'il faut par conséquent la connoître, si on veut se conduire sagement dans l'administration des affaires, tant publi-

Digitized by Google

ques que particulieres. *Glauc.* Je ſuis de votre avis autant que je puis comprendre votre penſée. *Socr.* Soyez encore de mon avis touchant ce que j'ajoute; qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que ceux qui ſont parvenus à cette ſublime contemplation, dédaignent de prendre part aux affaires humaines, & que leurs ames aſpirent ſans ceſſe à fixer leur demeure dans ce lieu élevé. La choſe doit être ainſi, ſi elle eſt conforme à la peinture allégorique que j'en ai tracée. *Glauc.* Cela doit être.

Socrate. Eſt-il ſurprenant encore qu'un homme paſſant de cette contemplation divine à celle des miſérables objets qui nous occupent, ſoit déconcerté, qu'il paroiſſe digne de riſée, tandis qu'il eſt encore comme enſeveli dans une nuit profonde, & qu'avant qu'il ait pu ſe familiariſer avec les ténebres qui l'environnent, on le contraint de diſputer au barreau ou ailleurs ſur des ombres & des phantômes de juſtice, & d'expliquer la maniere dont il les conçoit devant des perſonnes qui n'ont jamais vu la juſtice même? *Glauc.* Je ne vois en cela rien de ſurprenant. *Socr.* Un homme ſenſé feroit réflexion que la vue peut être troublée

Digitized by Google

en deux manieres, & par deux causes oppoſées, par le paſſage de la lumiere à l'obſcurité, ou par celui de l'obſcurité à la lumiere: & appliquant aux yeux de l'ame ce qui arrive aux yeux du corps, lorſqu'il la verroit troublée & embarraſſée à diſcerner certains objets: au lieu de rire ſans raiſon de ſon embarras, il examineroit s'il lui vient de ce qu'elle paſſe d'un état plus lumineux aux ténebres de l'ignorance, ou ſi paſſant de l'ignorance à une lumiere plus pure, elle eſt éblouie de ſon trop grand éclat. Dans ce ſecond cas, il la féliciteroit de ſon heureux changement; dans le premier, il plaindroit ſon ſort; & s'il vouloit rire à ſes dépens, ſes railleries ſeroient moins ridicules, que ſi elles tomboient ſur l'ame qui vient du lieu élevé, où habite la vraie lumiere. *Glauc.* Ce que vous dites eſt très-raiſonnable.

Socrate. Mais ſi tout ceci eſt vrai, il ne faut pas croire que la ſcience s'apprenne de la maniere dont certaines gens promettent de l'enſeigner. Ils ſe vantent de pouvoir la faire entrer dans une ame où elle n'eſt point, à-peu-près comme on rendroit la vue à des yeux éteints. *Glauc.* Ils le diſent hautement. *Socr.* Mais le

Digitized by Google

discours présent nous fait voir, que chacun a dans son ame la faculté d'apprendre avec un organe destiné à cela: que tout le secret consiste à tourner cet organe avec l'ame toute entiere, de la vue de ce qui naît vers la contemplation de ce qui est, jusqu'à ce qu'il puisse fixer ses regards sur le plus lumineux des êtres, c'est-à-dire, selon nous, sur le bien; de même que, si l'œil n'avoit pas de mouvement particulier, il faudroit de nécessité que tout le corps tournât avec lui dans le passage des ténebres à la lumiere; n'est-ce pas? *Glauc.* Oui. *Socr.* Dans cette évolution qu'on fait faire à l'ame, tout l'art consiste donc à la tourner de la maniere la plus aisée & la plus utile pour elle. Il ne s'agit pas de lui donner la faculté de voir; elle l'a déjà: mais son organe est mal tourné, il ne regarde point où il faudroit; c'est ce qu'il faut corriger. *Glauc.* Il paroît qu'il n'y a pas d'autre secret.

Socr. Il en est à-peu-près de la plupart des qualités de l'ame comme de celles du corps. Quand on ne les a pas reçues de la nature, on les acquiert par l'éducation & la culture; mais à l'égard de la faculté de penser, comme elle est

Digitized by Google

d'une nature plus excellente, & en quelque ſorte plus divine, jamais elle ne perd ſa vertu; elle devient ſeulement utile ou inutile, avantageuſe ou nuiſible, ſelon les objets vers leſquels on la tourne. N'avez-vous point encore remarqué juſqu'où va la ſagacité de ces hommes à qui on donne le nom d'habiles ſcélérats? Avec quelle pénétration leur petite ame diſcerne tout ce qui fait l'objet de ſon attention? Sa vue n'eſt ni foible ni émouſſée; mais ils la contraignent de ſervir d'inſtrument à leur malice, de ſorte qu'ils ſont d'autant plus mal-faiſans, qu'ils ſont plus ſubtils & plus clairvoyans. *Glauc.* Cette remarque eſt juſte. *Socr.* Si dès l'enfance on avoit coupé ces penchans criminels, qui, comme autant de poids, entraînent leur ame vers les plaiſirs ſenſuels & groſſiers, la forçant de regarder toujours en bas; & qu'après l'avoir dégagée de ces poids, on eût tourné ſon œil vers des objets plus ſolides & plus réels, elle les auroit vus & pénétrés avec la même ſubtilité. *Glauc.* Il y a apparence. *Socr.* N'eſt-ce pas une conſéquence vraiſemblable, ou plutôt néceſſaire, de tout ce que nous avons dit, que ni ceux qui n'ont reçu aucune éducation, & qui

Digitized by Google

n'ont aucune connoiſſance de la vérité, ne ſont propres au gouvernement des états, ni ceux qu'on a laiſſé paſſer toute leur vie dans l'étude & la méditation; les uns, parce qu'ils n'ont dans toute leur conduite aucun but fixe, auquel ils doivent rapporter tout ce qu'ils font en qualité de perſonnes publiques ou privées; les autres, parce qu'ils ne conſentiront jamais à ſe charger d'un pareil fardeau, s'imaginant être tranſportés dès leur vivant dans les iſles fortunées? *Glauc.* Vous avez raiſon.

Socr. C'eſt donc à nous, qui fondons une république, d'obliger les naturels excellens de s'appliquer à la plus ſublime de toutes les ſciences, de contempler le bien en lui-même, & de s'élever juſqu'à lui par ce chemin eſcarpé dont nous avons parlé; mais après qu'ils y ſeront parvenus, & qu'ils l'auront contemplé pendant un certain tems, gardons-nous de leur permettre ce qu'on leur permet aujourd'hui. *Glauc.* Quoi? *Socr.* D'y fixer leur demeure, de refuſer de deſcendre de nouveau vers ces malheureux captifs, & de prendre part à leurs travaux, à leurs honneurs même, quel que ſoit le cas qu'on doive en faire. *Glauc.* Et pour-

Digitized by Google

quoi leur faire tort ? Pourquoi les condamner à une vie misérable, tandis qu'ils peuvent jouir d'une condition plus heureuse ? *Socr.* Vous oubliez encore une fois, mon cher ami, que le législateur ne doit point se proposer pour but la félicité d'un certain ordre de citoyens, à l'exclusion des autres, mais la félicité publique ; que dans cette vue il doit unir tous les citoyens d'intérêts, les engageant par les voies de persuasion & d'autorité à se faire part les uns aux autres des avantages qu'ils sont en état de rendre au public ; qu'en formant avec soin des hommes utiles à la société, il ne prétend pas leur laisser la liberté de faire de leurs talens tel usage qu'il leur plaira, mais se servir d'eux pour assurer le lien de la société. *Glauc.* Vous dites vrai : je l'avois oublié.

Socr. Au reste, observez, mon cher Glaucon, que nous ne ferons aucun tort aux philosophes qui se seront formés sous nos auspices, & que nous aurons de bonnes raisons à leur alléguer, pour les obliger à se charger de la garde & de la conduite des autres. Dans toute autre République, leur dirons-nous, les philosophes peuvent sans injustice se sous-

Digitized by Google

traire à l'embarras des affaires ; parce qu'ils ne ſont redevables qu'à eux-mêmes de leur ſageſſe, & que le gouvernement ne contribue en rien à les former. Or, il eſt juſte que ce qui ne doit qu'à ſoi ſa naiſſance & ſon accroiſſement, ne ſoit tenu à aucune reconnoiſſance envers qui que ce ſoit. Pour vous, nous vous avons formés & élevés avec un ſoin particulier, pour être dans notre République comme dans celle des abeilles, nos chefs & nos rois : dans ce deſſein, nous vous avons donné une éducation plus parfaite, qui vous rendît plus capables qu'aucun autre d'allier l'étude de la ſageſſe au maniement des affaires. Deſcendez donc tour à tour dans la demeure de vos concitoyens ; accoutumez vos yeux aux ténebres qui y regnent ; lorſque vous vous ſerez familiariſés avec elles, vous jugerez infiniment mieux que les autres de la nature des choſes qu'on y voit ; vous diſcernerez mieux qu'eux les phantômes du beau, du juſte & du bon, parce que vous avez vu ailleurs l'eſſence du beau, du juſte & du bon. Ainſi, pour votre bonheur, autant que pour le bonheur public, notre état ſera gouverné en réalité, & non en ſonge, comme le ſont la

Digitized by Google

plupart des autres états, par des hommes qui se battent pour des ombres vaines, & qui se disputent avec acharnement l'autorité, qu'ils regardent comme un grand bien ; mais la vérité est que dans toute société, où ceux qui doivent commander, ne font paroître aucun empressement pour leur élévation, c'est une nécessité qu'elle soit bien gouvernée, & que la concorde y regne ; au lieu que, par-tout où on brigue le commandement, le contraire ne peut manquer d'arriver. *Glauc.* Cela est vrai.

Socr. Nos éleves résisteront-ils à la force de ces raisons ? Refuseront-ils de porter tour à tour le poids du gouvernement, pour passer ensuite ensemble la plus grande partie de leur vie dans une région plus pure ? *Glauc.* Il est impossible qu'ils le refusent ; car ils sont justes, & nos demandes le sont aussi : mais chacun d'eux, au contraire de ce qui se pratique ailleurs, se chargera du commandement, comme d'un joug pesant & indispensable. *Socr.* Telle est, mon cher ami, la nature des choses. Si vous pouvez trouver, pour ceux qui doivent commander, une condition qu'ils préferent à celle-là, vous pourrez aussi trouver une

Digitized by Google

République bien gouvernée: dans cette République seule commanderont ceux qui sont vraiment riches, non en or, mais en sagesse & en vertu, les seules richesses des vrais heureux; mais partout où des hommes pauvres, & qui n'ont en eux-mêmes nul fonds, nulle ressource pour vivre heureux, aspireront au commandement, croyant rencontrer là le bonheur dont ils sont affamés, l'administration sera toujours mauvaise. On s'y contestera, on s'y arrachera des mains l'autorité; & cette guerre domestique & intestine perdra enfin l'état avec ses chefs. *Glauc.* Rien de plus vrai. *Socr.* Or connoissez-vous une autre condition qui inspire du mépris pour les dignités & les charges publiques, que celle du vrai philosophe? *Glauc.* Je n'en connois point d'autre. *Socr.* De plus, il faut confier l'autorité à ceux qui ne sont pas jaloux de la posséder; autrement, la rivalité fera naître des disputes entr'eux. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Qui forcerez-vous donc d'accepter le commandement, si ce n'est ceux qui, mieux instruits que personne dans la science de gouverner, ont une autre vie & d'autres honneurs qu'ils préferent à ceux que la vie civile leur

Digitized by Google

offre ? *Glauc.* Je ne m'adreſſerai point à d'autres.

Socr. Voulez-vous à préſent examiner enſemble de quelle maniere nous formerons des hommes de ce caractere, & comment nous les ferons paſſer des ténebres à la lumiere, comme on dit que quelques-uns ont paſſé des enfers au ſéjour des Dieux ? *Glauc.* Faut-il demander ſi je le veux ? *Socr.* Il ne s'agit point ici d'un de ces jeux d'enfant (*a*) où on jette une tuile pour ſçavoir de quel côté elle tournera, mais d'un mouvement par lequel l'ame, quittant ce jour ténébreux qui l'environne, s'éleve juſqu'à l'être par la vraie route qui y conduit; c'eſt cette route que nous appellons la véritable philoſophie. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Ainſi il eſt à propos de voir quelles ſont les ſciences propres à produire cet effet. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Hé bien, mon

(*a*) Voici ce que c'eſt que ce jeu appellé en Grec *oſtracinda*. Les enfans traçoient ſur la terre une ligne, & ſe rangeoient en deux bandes, les uns en deçà, les autres au-delà de cette ligne. Enſuite un d'entr'eux jettoit en l'air une tuile, dont un côté étoit blanc, l'autre noir, en diſant *jour* ou *nuit*. La partie qui avoit deviné pourſuivoit l'autre, & ſe divertiſſoit aux dépens de celui qui ſe laiſſoit prendre. *Voyez Pollux, Livre IX. chap.* 7.

Digitized by Google

cher Glaucon, quelle eſt la ſcience qui éleve l'ame de ce qui naît vers ce qui eſt? Je fais en même tems réflexion à une autre choſe. N'avons-nous pas dit qu'il falloit que nos philoſophes s'exerçaſſent dans la jeuneſſe au métier des armes? *Glauc.* Oui. *Socr.* Il faut donc que la ſcience que nous cherchons, outre ce premier & principal avantage, en ait encore un autre. *Glauc.* Lequel? *Socr.* Celui de n'être point inutile à des gens de guerre. *Glauc.* Sans doute; il le faut, ſi cela eſt poſſible. *Socr.* Nous les élevions ci-deſſus dans la muſique & dans la gymnaſtique: n'eſt-ce pas? *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais la gymnaſtique a pour objet ce qui eſt ſujet à la génération & à la corruption, ſon but étant d'examiner ce qui peut augmenter ou diminuer les forces du corps. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Elle n'eſt donc pas la ſcience que nous cherchons. *Glauc.* Non.

Socr. Seroit-ce la muſique telle que nous l'avons expliquée plus haut? *Glauc.* Mais, s'il vous en ſouvient, elle répondoit à la gymnaſtique, quoique dans un genre oppoſé; elle ſe propoſoit de donner des mœurs à nos guerriers, de régler les accords de leur ame par l'harmonie,

de

Digitized by Google

de modérer ſes mouvemens par le nombre, & non d'augmenter ſes connoiſſances. Les diſcours, ſoit vrais, ſoit fabuleux, tendoient à la même fin; mais je n'ai point vu qu'elle renfermât aucune des ſciences que vous cherchez, je veux dire de celles qui ſont propres à élever l'ame à la connoiſſance du bien. *Socr.* Vous me rappellez exactement ce que nous avons dit: la muſique en effet ne contenoit rien de ſemblable. Mais, mon cher Glaucon, quelle eſt donc cette ſcience? Ce ne ſont point les arts méchaniques; ils ſont trop bas & trop vils pour cela. *Glauc.* Sans contredit: cependant, la muſique, la gymnaſtique & les arts mis à part, quelle autre ſcience peut-il reſter encore? *Socr.* Si nous n'en trouvons point hors de-là, prenons quelqu'une de ces ſciences univerſelles. *Glauc.* Quoi, par exemple? *Socr.* Celle qui eſt ſi commune, dont tous les arts & toutes les autres ſciences font uſage, & qu'il eſt néceſſaire d'apprendre des premieres. *Glauc.* Quelle eſt-elle? *Socr.* Celle qui apprend à connoître ce que c'eſt qu'un, deux, trois, & que j'appelle en général la ſcience des nombres & du calcul: n'eſt-il pas vrai qu'aucun art, aucune

Digitized by Google

ſcience ne peut s'en paſſer ? *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* Ni l'art militaire par conſéquent. *Glauc.* Elle lui eſt abſolument néceſſaire.

Socr. En vérité, Palamede dans les tragédies nous repréſente quelquefois Agamemnon comme un plaiſant général. N'avez-vous pas obſervé qu'il ſe vante d'avoir inventé les nombres, d'avoir donné le plan du camp devant Troye, & d'avoir fait le dénombrement des vaiſſeaux & de tout le reſte, comme s'il eût été impoſſible avant lui de compter tout cela, & qu'Agamemnon ne ſçût pas même combien il avoit de pieds, puiſqu'à l'en croire, il ne ſçavoit pas compter ? quelle idée voulez-vous qu'on ait d'un pareil général ? *Glauc.* Une idée très-déſavantageuſe, ſi la choſe étoit vraie. *Socr.* Eſt-il, à votre avis, une ſcience plus néceſſaire au guerrier, que celle des nombres & du calcul ? *Glauc.* Elle lui eſt indiſpenſable, s'il veut entendre quelque choſe à l'ordonnance d'une armée, ou plutôt s'il veut être homme. *Socr.* Vous vient-il à l'eſprit la même penſée qu'à moi au ſujet de cette ſcience ? *Glauc.* Quelle penſée ? *Socr.* Il me ſemble qu'elle a l'avantage que nous nous propoſons, celui d'élever

Digitized by Google

l'ame à la ſimple intelligence & de l'amener à la contemplation de ce qui eſt ; mais que perſonne ne ſçait s'en ſervir comme il faut. *Glauc.* Comment l'entendez-vous ?

Socr. Je vais tâcher de vous expliquer ce que je penſe. Examinez avec moi la maniere dont je diſtingue les choſes que je crois propres à élever l'ame, de celles qui ne le ſont pas. Accordez ou niez, ſelon que vous le jugerez à propos ; nous verrons mieux par-là, ſi la choſe eſt telle que je l'imagine. *Glauc.* Dites. *Socr.* Voyez s'il n'eſt pas vrai que parmi les choſes ſenſibles, les unes n'invitent nullement l'entendement à y porter ſon attention, parce que les ſens en ſont juges compétens ; tandis que les autres l'obligent à réfléchir, à cauſe du jugement confus qu'en portent les ſens. *Glauc.* Vous parlez ſans doute des objets apperçus dans le lointain, ou qui ne ſont que deſſinés. *Socr.* Vous n'avez pas bien compris ce que je veux dire. *Glauc.* De quoi voulez-vous donc parler ? *Socr.* Par les objets qui n'invitent pas l'ame à la réflexion, j'entends ceux qui n'excitent point en même tems deux ſenſations contraires ; & j'appelle objets qui l'invitent

Digitized by Google

à réfléchir, ceux qui font naître deux sensations opposées, lorsque le rapport des sens ne dit pas plutôt que c'est telle chose, que telle autre chose opposée, soit que l'objet frappe les sens de près ou de loin ; & pour vous faire mieux comprendre ma pensée, voilà trois doigts ; le petit, le suivant, & celui du milieu. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Concevez que je les suppose vus de près, & faites avec moi cette observation à leur égard. *Glauc.* Quelle observation ? *Socr.* Chacun d'eux nous paroît également un doigt ; peu importe à cet égard qu'on le voie au milieu, ou à l'extrémité, blanc ou noir, gros ou menu, & ainsi du reste. Rien de tout cela n'oblige l'ame à demander à l'entendement ce que c'est qu'un doigt ; car jamais la vue n'a témoigné en même tems qu'un doigt fût autre chose qu'un doigt. *Glauc.* Non, sans doute. *Socr.* J'ai donc raison de dire qu'en ce cas rien n'excite ni ne réveille l'entendement. *Glauc.* Oui.

Socrate. Mais quoi ! la vue juge-t-elle comme il faut de la grandeur ou de la petitesse de ces doigts ? Lui est-il indifférent, pour en bien juger, que l'un d'eux soit au milieu ou à l'extrémité ? J'en dis autant de la grosseur & de la finesse, de

Digitized by Google

la molleſſe & de la dureté à l'égard du toucher : en général, le rapport des ſens ſur tous ces points eſt-il bien exact ? N'eſt-ce pas là plutôt ce que fait chacun d'eux ? D'abord, le ſens deſtiné à juger de ce qui eſt dur, prononce auſſi ſur ce qui eſt moû, & rapporte à l'ame que le corps qui l'affecte eſt en même tems dur & moû. *Glauc.* Cela eſt ainſi. *Socr.* N'eſt-il pas néceſſaire alors que l'ame ſoit embarraſſée à l'occaſion de ce rapport du ſens, qui lui dit que la même choſe eſt dure & molle ? La ſenſation de la peſanteur & de la légéreté n'oblige-t-elle point auſſi l'ame à des recherches ſur la nature de la peſanteur & de la légéreté, lorſque les ſens lui rapportent que le corps peſant eſt léger, & le corps léger, peſant ? *Glauc.* De pareils rapports doivent ſembler bien étranges à l'ame, & demandent un ſérieux examen de ſa part. *Socr.* Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que l'ame, appellant alors à ſon ſecours l'entendement & la réflexion, tâche d'examiner ſi chacun de ces rapports roule ſur une ſeule choſe ou ſur deux. *Glauc.* Non ſans doute. *Socr.* Et ſi elle juge que ce ſont deux choſes, chacune d'elles lui paroîtra une, & diſtinguée de l'autre.

Digitized by Google

Glauc. Oui. *Socr.* Si donc chacune d'elles lui paroît une, & l'une & l'autre deux, elles les concevra toutes deux à part; car si elles les concevoit comme n'étant pas séparées, ce ne seroit plus le concept de deux choses, mais d'une seule. *Glauc.* Fort bien.

Socr. La vue, disons-nous, apperçoit la grandeur & la petitesse, non comme deux choses séparées, mais comme étant confondues ensemble : n'est-ce pas ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Et pour développer cette sensation confuse, l'entendement faisant le contraire de la vue, est contraint de considérer la grandeur & la petitesse, non plus confondues, mais distinguées (*b*) l'une de l'autre. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Ainsi, voilà ce qui nous fait naître la pensée de nous deman-

(*b*) Comme il n'y a point de grandeur ni de petitesse absolue, le même corps paroît en même tems grand à l'égard de tel corps, & petit à l'égard de tel autre. Cependant la vue ne représente pas séparément la grandeur & la petitesse de ce corps : mais elle représente une quantité déterminée, qui change de dénomination, & s'appelle grande ou petite par comparaison avec d'autres quantités déterminées. C'est la même chose touchant la pesanteur & la légéreté, la molleſſe & la dureté, ces qualités n'étant que relatives. Or, ce rapport confus des sens conduit naturellement l'ame à rechercher la nature de la grandeur, de la petitesse, &c.

Digitized by Google

der à nous-mêmes ce que c'eſt que grandeur & petiteſſe. *Glauc.* Oui. *Socr.* C'eſt auſſi pour cela que dans chaque objet ſenſible, nous avons diſtingué quelque choſe de viſible, & quelque choſe d'intelligible. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Voilà ce que je voulois vous faire entendre, lorſque je diſois que parmi les objets ſenſibles, les uns excitoient l'ame à la réflexion, déſignant par là ceux qui produiſent à la fois deux ſenſations contraires; les autres ne l'invitoient point à réfléchir, parce qu'ils ne faiſoient naître qu'une ſenſation. *Glauc.* Je comprends à préſent, & je penſe comme vous.

Socrate. En laquelle de ces deux claſſes rangez-vous le nombre & l'unité? *Glauc.* Je n'en ſçais rien. *Socr.* Jugez-en par ce que nous venons de dire. Si nous connoiſſons ſuffiſamment l'unité par la vue ou par quelque autre ſens, elle ne mene pas à la contemplation de l'eſſence, comme nous diſions tout à l'heure du doigt. Mais, ſi la vue nous offre toujours dans l'unité quelque contradiction, de ſorte qu'elle ne nous paroît pas plutôt une unité, qu'un aſſemblage d'unités; il eſt alors beſoin d'un juge qui décide; l'ame embarraſſée, & réveillant en elle

Digitized by Google

l'entendement, eſt contrainte de faire des recherches, & de ſe demander à elle-même ce que c'eſt que l'unité. Dans ce cas, la connoiſſance de l'unité eſt une de celles qui élevent l'ame, & la tournent du côté de la contemplation de l'être. *Glauc.* Mais la vue de l'unité cauſe en nous l'effet dont vous parlez. Car nous voyons en même tems la même choſe comme une, & comme infinie en nombre (*c*). *Socr.* Ce qui arrive à l'unité, ne doit-il pas auſſi arriver à tout nombre quel qu'il ſoit? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Or, l'arithmétique & la ſcience du calcul ont pour objet les nombres. *Glauc.* Oui. *Socr.* Elles conduiſent par conſéquent l'une &

(*c*) Il eſt certain que dans les objets tels qu'ils ſe préſentent à nos ſens (car je ne prétends pas examiner ici ſi la matiere eſt compoſée ou non de monades proprement dites); il eſt, dis-je, certain que dans le monde viſible, il n'y a rien qui ſoit vraiment un; parce que ce qui eſt un eſt indiviſible, ſimple, ſans aucune compoſition. On dit bien un homme, un animal, un arbre, mais ces unités ſont des tous compoſés, l'homme, de deux ſubſtances; le corps, de parties. La vue nous préſente donc à la fois le même objet comme un, en tant qu'il fait un tout; & comme multiple, en tant que ce tout réſulte d'un aſſemblage de parties. Voilà pourquoi l'unité en général eſt diviſible ou indiviſible, ſelon la nature des choſes auxquelles on l'applique. On diviſe un pied, une heure en moitiés, en tiers, en quarts, &c. mais on ne diviſe pas de même une penſée, une ame, un être ſpirituel quelconque.

Digitized by Google

l'autre à la connoissance de la vérité. *Glauc.* Parfaitement bien.

Socr. Voilà donc déjà une des sciences que nous cherchons. Elle est nécessaire au guerrier pour bien disposer une armée; au philosophe, pour sortir de l'existence des choses, & passer jusqu'à leur essence; sans quoi, il ne parviendra jamais à bien raisonner. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Mais celui à qui nous confions la garde de notre république, est tout à la fois guerrier & philosophe. *Gl.* Oui. *Socr.* Faisons donc une loi à ceux qui sont destinés chez nous à remplir les premieres places, de s'appliquer à la science du calcul, de l'étudier, non pas superficiellement, mais jusqu'à ce que par la plus pure lumiere de l'esprit ils en soient venus à connoître la nature & les propriétés des nombres : ni pour la faire servir comme les marchands & les commerçans aux ventes & aux achats; mais pour l'appliquer aux usages de la guerre, & pour faciliter à l'ame le passage de la génération à la vérité & à l'essence. *Glauc.* Vous dites très-bien.

Socrate. Je ne puis m'empêcher d'admirer combien cette science du calcul est belle en soi; combien elle est utile au dessein que nous nous proposons; lors-

Digitized by Google

qu'on l'étudie pour elle-même, & non pour la dégrader en l'appliquant au négoce. *Glauc.* Qu'admirez-vous donc si fort en elle ? *Socr.* La vertu qu'elle a d'élever l'ame, ainsi que nous venons de dire, en l'obligeant à raisonner sur les nombres tels qui sont en eux-mêmes, de sorte qu'elle ne puisse souffrir qu'on lui donne pour de vrais nombres, des quantités visibles ou palpables. Vous sçavez sans doute ce que sont ceux qui sont versés dans cette science. Si vous essayez en leur présence de diviser l'unité par la pensée, ils se moquent de vous, & ne vous écoutent pas : mais, si vous la divisez, ils la multiplient, craignant toujours que l'unité ne paroisse point ce qu'elle est, c'est-à-dire, une ; mais un assemblage de parties (*d*). *Glauc.* Vous

(*d*) Ce qu'on appelle *fraction* en arithmétique n'est point partie de l'unité métaphysique, qui est simple & indivisible, mais de l'unité physique, qui est divisible à l'infini. Ainsi, il n'est pas surprenant que les Arithméticiens se moquent de ceux qui veulent diviser l'unité métaphysique, ni qu'ils lui rendent par la multiplication ce qu'on lui veut ôter par la division. En effet, l'unité, soit qu'on la divise ou qu'on la multiplie par elle-même, demeure toujours unité. Elle n'est point diminuée par la division, ni augmentée par la multiplication. Lors donc qu'on la considere comme fractionnaire, elle n'est plus unité proprement dite. Par exemple, le pied considéré en tant qu'il contient

Digitized by Google

avez raiſon. *Socr.* Et ſi on leur demandoit : de quel nombre parlez-vous ? Où ſont ces unités telles que vous les ſuppoſez, parfaitement égales entr'elles, ſans qu'il y ait la moindre différence, & qui ne ſont point compoſées de parties ? Mon cher Glaucon, que croyez-vous qu'ils répondiſſent ? *Glauc.* Je crois

---

douze pouces, n'eſt point une unité ; mais un nombre compoſé de douze unités repréſentées chacune par le pouce, qui eſt la douzieme partie du pied. Il en eſt ainſi du pouce à l'égard de la ligne, & de la ligne à l'égard du point. Cette diſtinction de l'unité phyſique & de l'unité métaphyſique, ſert à réſoudre un problême d'arithmétique, dont peu de gens ont trouvé la vraie ſolution. Voici le problême : Un écu multiplié par un écu donne un écu : trois livres multipliées par trois livres, donnent neuf livres : ſoixante ſols multipliés par ſoixante ſols, donnent cent quatre-vingt livres. Comment ſe peut-il faire que ces trois produits ſoient ſi inégaux, leurs racines étant les mêmes ? Le voici. Dans le premier cas, l'écu eſt conſidéré comme unité, qui multipliée par elle-même, donne l'unité, c'eſt-à-dire un écu. Dans le ſecond cas, ce n'eſt plus l'écu qui eſt l'unité ; c'eſt la livre. Or, trois unités multipliées par trois unités, donnent neuf unités, c'eſt-à-dire neuf livres. Dans le troiſieme, le ſol devient l'unité. Or, ſoixante unités multipliées par ſoixante unités, donnent trois mille ſix cens unités, c'eſt-à-dire trois mille ſix cens ſols ou cent quatre-vingt livres ; d'où l'on voit que les réſultats doivent changer dans les opérations arithmétiques, lorſque l'unité y change de nature. On voit encore qu'on a eu tort de ſuppoſer plus haut que les racines de ces produits inégaux fuſſent les mêmes. Elles le ſont, il eſt vrai, priſes en ſoi & quant à la valeur intrinſeque ; mais elles ne le ſont pas relativement au calcul.

Digitized by Google

qu'ils répondroient qu'ils parlent de ces nombres qui ne tombent pas sous les sens, & qu'on ne peut saisir autrement que par la pensée. *Socr.* Ainsi, vous voyez, mon cher ami, que nous ne pouvons absolument nous passer de cette science, puisque nous jugeons qu'elle oblige l'ame à se servir de l'entendement pour connoître la vérité. *Glauc.* Il est certain qu'elle est merveilleusement propre à produire cet effet. *Socr.* Avez-vous aussi observé que ceux qui ont l'esprit de combinaison, ont beaucoup d'ouverture pour la plupart des sciences; & que même les esprits pesans, lorsqu'ils se sont exercés & rompus au calcul, en retirent au moins cet avantage, d'acquérir plus de facilité & de pénétration pour tout le reste? *Glauc.* La chose est ainsi. *Socr.* Au reste, il vous seroit difficile de trouver beaucoup de sciences qui coûtent plus à apprendre & à approfondir que celle-ci. *Glauc.* Je le crois. *Socr.* Ainsi, par toutes ces raisons, nous ne devons pas la négliger. Mais il y faut appliquer de bonne heure ceux qui seront nés avec un excellent naturel. *Glauc.* J'y consens.

Socrate. Mettons-la donc à part, &

Digitized by Google

voyons si la science, qui tient à celle-ci, nous convient ou non. *Glauc.* Quelle est-elle? Ne seroit-ce point la géométrie? *Socr.* Elle-même. *Glauc.* Il est évident qu'elle nous convient, du moins en tant qu'elle a rapport aux opérations de la guerre. Car toutes choses égales, un géometre s'entendra mieux qu'un autre à asseoir un camp, à prendre des places, à resserrer ou à étendre une armée, & à lui faire faire toutes les évolutions qui sont d'usage dans une action, ou dans une marche. *Socr.* A vous dire le vrai, il n'est pas besoin pour cela de beaucoup de géométrie & de calcul. Il faut voir si la plus grande & la plus profonde partie de cette science tend à rendre plus facile à l'esprit la contemplation de l'idée du bien. Et cet effet, disons-nous, est propre des sciences, qui obligent l'ame à se tourner vers le lieu où est cet être le plus heureux de tous les êtres, que l'ame doit s'efforcer de connoître en toute maniere. *Glauc.* Vous avez raison. *Socr.* Si donc la géométrie porte l'ame à contempler l'essence des choses, elle nous convient: si elle s'arrête à leur existence, elle ne nous convient pas. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Or, aucun de ceux qui ont la moindre teinture de géo-

Digitized by Google

métrie, ne nous conteſtera que le but de cette ſcience eſt directement contraire aux diſcours que tiennent ceux qui la traitent. *Glauc.* Comment cela ? *Socr.* Le langage qu'ils emploient eſt fort plaiſant, quoiqu'ils ne puiſſent s'empêcher d'en uſer. Ils ne parlent que de *quarrer* de *prolonger*, d'*ajouter*, & ainſi du reſte, comme s'ils faiſoient quelque choſe, & que toutes leurs démonſtrations tendiſſent à la pratique ; tandis qu'en effet cette ſcience ſe termine à la pure ſpéculation (*e*). *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Convenez encore d'une choſe. *Glauc.* De quoi ? *Socr.* Que c'eſt à la ſpéculation de ce qui eſt toujours, & non à celle de ce qui naît & périt dans le tems. *Glauc.* Je n'ai pas de peine à en convenir. Car la géométrie a pour objet la connoiſſance de ce qui eſt toujours. *Socr.* Par conſéquent, elle attire l'ame vers la

(*e*) Quoi qu'en diſe Platon, il n'eſt pas vrai que la géométrie ſe termine, ou doive ſe terminer à la pure ſpéculation. Ce n'eſt pas l'idée qu'en eurent les Egyptiens, ſes premiers inventeurs. Tout le monde ſçait que ce qui lui donna naiſſance, fut la néceſſité de retrouver les limites des champs confondues par les inondations du Nil. Elle tend donc à la pratique, & à la perfection de preſque tous les arts, dont elle eſt la baſe. Comme ſpéculative, elle ne ſert qu'au particulier qui la cultive. Comme pratique, elle eſt utile au corps de la ſociété.

Digitized by Google

vérité, elle forme en elle l'esprit philosophique, en l'obligeant à porter en haut ses regards, qu'elle fixe mal-à-propos sur les choses d'ici bas. *Glauc.* Rien n'est plus certain. *Socr.* Nous ordonnerons donc très-expressément aux citoyens de la plus belle république qui fut jamais, de ne point négliger l'étude de la géométrie : d'autant plus, qu'outre cet avantage principal, elle en a encore d'autres qui ne sont pas à mépriser. *Glauc.* Quels sont-ils ? *Socr.* D'abord, ceux dont vous avez parlé, & qui regardent la guerre. De plus, elle donne à l'esprit de l'ouverture pour les autres sciences ; nous voyons qu'il y a à cet égard une différence du tout au tout, entre celui qui est versé dans la géométrie & celui qui ne l'est point. *Glauc.* La différence est très-grande en effet. *Socr.* Nous ferons donc apprendre encore cette science à nos jeunes éleves. *Glauc.* Je le veux bien.

Socrate. Mettrons-nous l'astronomie pour la troisieme ? Que vous en semble ? *Glauc.* J'en suis fort d'avis : d'autant plus qu'il n'est pas moins nécessaire au guerrier, qu'au laboureur & au pilote, d'avoir une exacte connoissance des saisons, des mois & des années. *Socr.* Vous êtes

Digitized by Google

plaisant. Il semble que vous craigniez que le vulgaire ne vous reproche de faire entrer des sciences inutiles dans votre plan d'éducation. Les sciences dont nous parlons, ont un avantage considérable, mais dont peu de gens conviendront : c'est de purifier, de ranimer l'organe de l'ame, éteint & aveuglé par les autres occupations de la vie : organe néanmoins dont la conservation nous importe mille fois plus que celle des yeux du corps ; puisque c'est par lui seul qu'on apperçoit la vérité. Ceux qui pensent comme nous sur ce point, applaudiront à votre choix. Mais ne vous attendez pas au suffrage de ceux qui n'ont jamais fait ces réflexions, & qui ne voient dans ces sciences d'autre utilité, que celles qui frappent leurs sens. Or, voyez à présent pour qui vous parlez. N'est-il pas vrai que ce n'est ni pour les uns ni pour les autres, mais pour vous-même que vous vous entretenez avec moi ; quoique vous soyiez dans la disposition de ne point envier aux autres l'utilité qu'ils pourront retirer de cette conversation ? *Glauc.* Il est vrai que c'est principalement pour moi que je vous interroge & que je réponds.

Socrate. Si cela est, revenons sur nos

Digitized by Google

pas. Nous n'avons pas pris la ſcience qui ſuit immédiatement la géométrie. *Glauc.* Comment avons-vous donc fait ? *Socr.* Après la ſurface, nous avons pris le ſolide mu circulairement, avant que de prendre le ſolide en lui-même. L'ordre exigeoit qu'après ce qui eſt compoſé de deux dimenſions, nous priſſions les ſolides qui en ont trois, c'eſt-à-dire, le cube & tout ce qui a de la profondeur. *Glauc.* Cela eſt vrai. Mais il me ſemble, Socrate, qu'on n'a encore fait en ce genre, aucune découverte (*f*). *Socr.* Cela vient de deux cauſes. La premiere eſt qu'aucune République ne fait aſſez de cas de ces découvertes, & qu'on y travaille foiblement parce qu'elles ſont pénibles. La ſeconde eſt que ceux qui s'y appliquent auroient beſoin d'un guide, ſans lequel leurs recherches ſeront inutiles. Or il eſt difficile d'en trouver un bon ;

(*f*) Du tems de Socrate, la géométrie n'alloit point au-delà de la meſure des ſurfaces. On peut juger par l'ouvrage d'Euclide de l'état où elle étoit alors. Voilà pourquoi Socrate diſtingue ici la ſcience des ſurfaces de celle des ſolides. Platon trouva, dit-on, le premier la duplication du cube, problême propoſé par Apollon Delphien, qui demanda qu'on doublât ſon autel dont la forme étoit cubique. Mais on doit à Archimede les plus belles découvertes touchant la ſtéréométrie.

Digitized by Google

& quand on en trouveroit un, dans l'état préſent des choſes, ceux qui s'occupent de ces recherches, ont trop de préſomption pour vouloir lui ſoumettre leurs lumieres. Mais ſi une République entiere préſidoit à leur travail, & qu'elle en fît quelque eſtime, ils ſe prêteroient à ſes vues, & par des efforts conſtans & redoublés ils ne tarderoient pas à découvrir la vérité : puiſqu'aujourd'hui même, malgré le mépris qu'on fait de cette ſcience, & quoique le petit nombre de ceux qui travaillent à l'enrichir, ignorent de quelle utilité ſeront leurs découvertes ; néanmoins la force de ſes charmes triomphe de tous obſtacles, & chaque jour elle fait de nouveaux progrès. Je ne ſuis point ſurpris au reſte qu'elle ait tant de pouvoir ſur les eſprits. *Glauc.* Je conviens qu'il n'eſt point d'étude plus attrayante que celle-là. Mais expliquez-moi, je vous prie, ce que vous venez de dire. Vous mettiez d'abord la géométrie ou la ſcience des ſurfaces. *Socr.* Oui. *Glauc.* Et immédiatement après vous avez mis l'aſtronomie. Enſuite vous êtes revenu ſur vos pas. *Socr.* C'eſt qu'en voulant trop me hâter, je recule au lieu d'avancer. Je devois

Digitized by Google

après la géométrie parler de la formation des solides : mais voyant qu'on n'a encore rien découvert sur cette matiere, je l'ai laissée à côté pour passer à l'astronomie, c'est-à-dire aux solides mis en mouvement. *Glauc.* C'est bien dit. *Socr.* Mettons donc l'astronomie à la quatrieme place ; regardant comme découverte la science que nous omettons, parce qu'elle le sera infailliblement, si tout un état prend à tâche d'y travailler. *Glauc.* Il y a bien de l'apparence. Mais comme vous m'avez reproché d'affecter de faire l'éloge de l'astronomie, je vais la louer d'une maniere conforme à vos idées. Car il est, ce me semble, évident pour tout le monde, qu'elle oblige l'ame à regarder en haut, & à passer des choses de la terre à la contemplation de celles du ciel. *Socr.* Cela est donc évident pour tout autre que pour moi ? Car je n'en juge pas tout-à-fait de même. *Glauc.* Comment en jugez-vous ? *Socr.* Je pense que de la maniere dont l'étudient ceux qui s'appliquent à la philosophie, elle fait regarder en bas. *Glauc.* Que voulez-vous dire ?

Socr. Il me paroît que vous vous formez une idée singuliere de ce que j'ap-

Digitized by Google

pelle la connoiſſance des choſes d'en haut. Vous croyez ſans doute que ſi quelqu'un apprenoit quelque choſe en conſidérant de bas en haut les peintures d'un plafond, il regarderoit des yeux de l'ame & non de ceux du corps. Peut-être avez-vous raiſon & me trompai-je groſſiérement. Pour moi je ne puis reconnoître d'autre ſcience qui faſſe regarder l'ame en haut, que celle qui a pour objet ce qui eſt, & ce qu'on ne voit pas. Et tandis que quelqu'un s'occupera de quelque choſe de ſenſible, ſoit qu'il regarde en l'air la bouche béante, ſoit qu'il baiſſe la tête & ferme les yeux; je ne dirai jamais qu'il apprend quelque choſe, parce que rien de ſenſible n'eſt l'objet de la ſcience; ni que ſon ame regarde en haut, mais en bas, quand il ſeroit couché à la renverſe ſur terre ou ſur mer. *Glauc.* Vous avez raiſon de me reprendre : je n'ai que ce que je mérite. Mais dites-moi ce que vous blâmez dans la maniere dont on étudie aujourd'hui l'aſtronomie, & quel changement il faudroit y faire pour la rendre utile à notre deſſein. *Socr.* Le voici. Qu'on admire à la bonne heure la beauté & l'ordre des aſtres dont le Ciel eſt

Digitized by Google

orné : mais comme après tout ce ſont des objets ſenſibles, je veux qu'on les mette fort au deſſous des aſtres (*g*) véritables & des rapports que gardent entr'elles la vîteſſe & la lenteur réelle, en donnant le mouvement à ces aſtres & au monde idéal, ſelon le vrai nombre & toutes les vraies figures. Or toutes ces choſes échappent à la vue, & ne peuvent ſe ſaiſir que par l'entendement & la penſée : croyez-vous le contraire ? *Glauc.* Nullement.

Socr. Je veux donc que le ſpectacle que nous offre le ciel phyſique, nous ſerve en qualité d'exemplaire à mieux connoître les aſtres intelligibles ; & qu'on faſſe en les voyant ce que feroit un habile Géometre à l'aſpect des figures plates ou en relief travaillées par Dédale, ou peintes de la main d'un excellent artiſte. En les conſidérant, il ne pourroit s'empêcher de les regarder comme des

(*g*) Ces aſtres véritables, ces aſtres intelligibles, ſont, ſelon Platon, les idées qui ont dirigé Dieu dans la formation des aſtres que nous voyons. Ainſi, la vue des aſtres placés au ciel doit nous élever à la contemplation des idées qui en ſont les archétypes & les modeles. Delà, il eſt aiſé de paſſer à la connoiſſance du ſouverain bien, auteur de tout ce qui exiſte dans les deux mondes, le viſible & l'intelligible.

Digitized by Google

chefs-d'œuvre de l'art : mais il croiroit en même tems que ce seroit une chose ridicule de les étudier avec attention, dans l'espérance d'y découvrir la vérité touchant le rapport d'égalité, celui du tout à sa moitié, ou quelqu'autre rapport que ce soit. *Glauc.* Auroit-il tort de trouver cela ridicule ? *Socr.* Le véritable astronome n'aura-t-il pas la même pensée en jettant les yeux sur les révolutions célestes ? Il croira sans doute que l'ouvrier du ciel a donné à son ouvrage toute la beauté dont il étoit capable ; mais n'êtes-vous pas persuadé qu'il prendra pour une extravagance de s'imaginer que les rapports du jour à la nuit, des jours aux mois, des mois aux années, des révolutions des astres comparées entr'elles & avec celle du soleil, soient toujours les mêmes, & qu'ils ne changent jamais, quoique ces astres soient matériels & visibles, & de chercher en toute maniere à découvrir le vrai en tout cela ? *Glauc.* A présent que je vous entends, la chose me semble ainsi. *Socr.* Nous nous servirons donc des astres dans l'étude de l'astronomie, comme on se sert en géométrie des figures tracées sur le papier ; sans nous arrêter à ce qui

Digitized by Google

ſe paſſe dans le ciel, ſi nous voulons devenir de vrais aſtronomes, & tirer quelque utilité de la partie intelligente de notre ame, qui ſans cela nous ſera inutile. *Glauc.* Vous rendez par-là l'étude de l'aſtronomie beaucoup plus difficile qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. *Socr.* Je penſe que nous preſcrirons la même méthode à l'égard des autres ſciences. Autrement, de quel avantage ſeroient nos loix ? Mais pourriez-vous me rappeller encore quelque ſcience qui ſerve à notre deſſein ? *Glauc.* Il ne m'en vient maintenant aucune à l'eſprit.

Socrate. Cependant le mouvement ſeul, à ce qu'il me ſemble, nous en fournit pluſieurs eſpeces. Un ſavant pourroit peut-être les nommer toutes. Pour nous, nous ne nommerons que les deux que nous connoiſſons. *Glauc.* Quelles ſont ces deux eſpeces ? *Socr.* L'aſtronomie eſt la premiere : l'autre eſt celle qui lui répond. *Glauc.* Quelle eſt cette autre ? *Socr.* Il paroît que le mouvement harmonique enchante les oreilles, comme le mouvement des aſtres enchante les yeux. Ces deux ſciences, l'aſtronomie & la muſique, ſont ſœurs, diſent les Pythagoriciens, & nous après eux : n'eſt-ce

Digitized by Google

pas ? *Glauc.* Oui. *Socrate.* Comme ils ont extrêmement approfondi cette matiere, nous profiterons de ce qu'ils en ont dit, ainſi que de leurs autres découvertes en quelque genre que ce ſoit, en obſervant néanmoins avec ſoin notre maxime. *Glauc.* Quelle maxime ? *Socr.* De veiller à ce qu'ils ne donnent point à nos éleves des leçons imparfaites, qui n'aboutiroient pas au terme où doivent aboutir toutes nos connoiſſances, comme nous le diſions tout à l'heure au ſujet de l'aſtronomie. Ne ſçavez-vous pas que la muſique aujourd'hui n'eſt pas mieux traitée que ſa ſœur ? On borne cette ſcience à la meſure des tons & des accords ſenſibles : travail auſſi inutile que celui des aſtronomes dont j'ai parlé.

Glauc. Il eſt vrai que rien n'eſt plus plaiſant. Nos muſiciens parlent ſans ceſſe de cadences; ils approchent l'oreille, comme pour ſurprendre les ſons au paſſage : les uns diſent qu'ils entendent un ſon mitoyen entre deux tons, & que ce ſon eſt le plus petit intervalle qui les ſépare : les autres ſoutiennent au contraire que ces deux tons ſont parfaitement ſemblables; les uns & les autres préferent le jugement de l'oreille à celui de l'eſprit.

Socr.

Digitized by Google

Socr. Vous parlez de ces braves muſiciens, qui font ſouffrir les cordes, qui les mettent à la queſtion & les tourmentent au moyen des chevilles. Je pourrois pouſſer plus loin cette allégorie, faire mention des coups d'archet qu'ils leur donnent, & des accuſations dont ils les chargent ſur leur obſtination à refuſer certains ſons ou à en donner qu'on ne leur demande pas. Mais je la laiſſe, & je déclare que ce n'eſt point d'eux que je veux parler, mais de ceux dont nous avons dit qu'il falloit faire choix pour enſeigner l'harmonie à nos éleves. Ceux-ci font la même choſe que les aſtronomes. Ils cherchent de quels nombres réſultent les accords qui frappent l'oreille: mais ils n'ont jamais mis en problême, d'examiner quels ſont les nombres harmoniques, & ceux qui ne le ſont pas; ni d'où vient entr'eux cette différence. *Glauc.* Cette recherche eſt vraiment ſublime. *Socr.* Elle conduit à la découverte du beau & du bon; ſi l'on s'y prend d'une autre maniere, elle ne ſervira de rien. *Glauc.* Je le crois.

Socrate. Je penſe en effet que ſi la méthode que nous avons preſcrite pour l'étude des ſciences, va juſqu'à faire con-

Digitized by Google

noître la liaiſon & les rapports intimes qu'elles ont entr'elles ; ſi par le raiſonnement on vient à ſaiſir quel eſt le lien qui les unit ; cette étude alors, loin d'être ingrate & inutile, ſera d'un grand ſecours pour la fin que nous nous propoſons. Sans cela on ſe donnera une peine ſuperflue. *Glauc.* Je ſuis de votre ſentiment : mais, Socrate, ce travail ſera bien long & bien pénible. *Socr.* Que voulez-vous dire ? ce n'eſt encore là que le préambule. Ne ſçavez-vous pas que tout ceci n'eſt que pour préparer l'eſprit à l'intelligence de la (*h*) Loi ? Tous ceux qui ſont verſés dans ces ſciences ſont-ils dialecticiens, à votre avis ? *Glauc.* Non certes : je n'en ai trouvé qu'un très-petit nombre. *Socr.* Mais quoi ? ſi l'on n'eſt pas en état de donner ou d'entendre la raiſon de chaque choſe, croyez-vous qu'on puiſſe jamais bien connoître ce que nous avons dit qu'il falloit ſçavoir ? *Glauc.* Je ne le crois pas.

(*h*) Cette loi, c'eſt la dialectique : les autres ſciences ſont comme le prélude ou l'avant-propos qui prépare l'eſprit à l'entendre. On a déja dû voir que par la dialectique Platon entend la plus pure & la plus ſublime métaphyſique, qui remontant aux premiers principes, met l'eſprit en état de rendre, ou de concevoir la raiſon de chaque choſe.

Digitized by Google

Socrate. Nous voilà enfin parvenus, mon cher Glaucon, à la loi même qui comprend l'art de la dialectique. Cette ſcience, toute ſpirituelle qu'elle eſt, peut être repréſentée par l'organe de la vue, & par ce paſſage (*i*) progreſſif dont nous parlions, de l'aſpect des animaux à celui des aſtres, & enfin à la contemplation du ſoleil même. Ainſi celui qui s'applique à la dialectique, s'interdiſant abſolument l'uſage des ſens, s'éleve par la raiſon ſeule juſqu'à l'eſſence des choſes : & s'il continue ſes recherches, juſqu'à ce qu'il ait ſaiſi par la penſée l'eſſence du bien, il eſt arrivé au terme des connoiſſances intellectuelles, comme celui qui voit le ſoleil eſt parvenu au terme de la connoiſſance des choſes viſibles. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* N'eſt-ce pas là ce que vous appellez la marche & le progrès de la dialectique ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Là on commence par être délivré de ſes chaînes : puis laiſſant les ombres, on ſe tourne vers ces figures artificielles & ce feu qui éclairoit l'antre.

(*i*) Il faut ſe rappeller ce qu'on a lu au commencement de ce Livre au ſujet de l'antre & des captifs, pour bien ſuivre le fil de cette comparaiſon.

Digitized by Google

Enfin on ſort de ce lieu ſouterrein pour s'élever juſqu'aux lieux qu'éclaire le ſoleil ; & parce que les yeux foibles & éblouis ne peuvent ſe porter d'abord ni ſur les animaux, ni ſur les plantes, ni ſur le ſoleil, on a recours à leurs images peintes dans les eaux. Ici l'ame a également recours à des fantômes, mais à des fantômes divins, aux ombres des êtres véritables, & non aux ombres de ce qui n'eſt que l'image de l'être, à des ombres formées par une lumiere dont le ſoleil lui-même n'eſt qu'une foible repréſentation. L'étude des ſciences dont nous avons parlé, produit cet admirable effet. Elle éleve la partie la plus noble de l'ame juſqu'à la contemplation du plus excellent de tous les êtres ; de même que dans l'autre cas, l'œil, la partie du corps la plus brillante, contemple le plus lumineux des aſtres placés dans ce monde matériel & viſible.

Glaucon. Je tombe d'accord de ce que vous dites. Cependant, ſous un certain jour, la choſe me paroît difficile à croire ; ſous un autre jour, elle me paroît difficile à rejetter. Mais comme ce n'eſt pas la ſeule fois que nous parlerons de ce ſujet, & que nous y reviendrons ſouvent dans la

Digitized by Google

ſuite; ſuppoſons que cela eſt ainſi : venons à la loi même, & expliquons-la avec autant de ſoin que nous avons expliqué le préambule. Dites-nous donc en quoi conſiſte la dialectique, en combien d'eſpeces elle ſe diviſe, & par quels chemins on y parvient. Car il y a apparence que le terme où ces chemins aboutiſſent, eſt le repos de l'ame & la fin de ſon voyage. *Socr.* Vous ne pourriez point me ſuivre juſques-là, mon cher Glaucon: car pour moi, la bonne volonté ne me manqueroit pas; ce ne ſeroit plus l'image du bien que je vous ferois voir, mais le bien lui-même; du moins c'eſt ma penſée. Au reſte, que ce ſoit le bien lui-même ou non, je ne prétends pas le garantir; ce que je puis aſſurer, c'eſt que ce doit être quelque choſe de fort approchant: n'eſt-ce pas? *Glauc.* Oui. *Socr.* Et que la dialectique ſeule peut le découvrir à un eſprit exercé dans les ſciences qui ſervent de préparation à celle-là; la choſe étant impoſſible par toute autre voie. *Glauc.* Nous pouvons encore l'aſſurer. *Socr.* Au moins il eſt un point que perſonne ne nous conteſtera; c'eſt que cette méthode eſt la ſeule qui eſſaie de

Digitized by Google

saisir d'une vue générale la nature & l'essence de chaque chose : car d'abord tous les arts, sans exception, assujettis aux opinions & aux caprices des hommes, s'occupent de générations & de compositions, ou s'appliquent à la culture & à l'entretien des ouvrages de la nature & de l'art. Quant à la géométrie & aux autres sciences de cette nature, qui, selon nous, atteignent en partie ce qui est ; nous voyons que la connoissance qu'elles ont de l'être ressemble à celle d'un songe : qu'il leur sera toujours impossible de le voir de cette vue claire qui distingue la veille du songe, tandis qu'elles se serviront de suppositions dont elles ne peuvent rendre raison & auxquelles elles n'osent toucher. Quel moyen en effet de donner le nom de science à des démonstrations fondées sur des principes qu'on ne conçoit pas évidemment, & sur lesquels néanmoins portent les conclusions & les propositions intermédiaires ? *Glauc.* Il n'y a pas moyen.

Socrate. Il n'y a donc que la méthode dialectique qui marche par la voie de la science, parce qu'elle n'emploie les hypotheses, que pour remonter à un prin-

Digitized by Google

cipe qui lui sert de base ; parce qu'elle tire peu-à-peu l'œil de l'ame du sale bourbier où il est plongé, qu'elle l'éleve en haut avec le secours & par le ministere des arts dont nous avons parlé. Nous les avons appellés plusieurs fois du nom de *science*, pour nous conformer à l'usage : mais il faut leur donner un autre nom, qui tienne le milieu entre l'obscurité de l'opinion & l'évidence de la science : nous nous sommes servis plus haut de celui de *connoissance raisonnée*. Mais nous avons, ce me semble, des choses trop importantes à examiner, pour nous arrêter à une dispute de noms. *Glauc.* Vous avez raison. *Socr.* Mon avis est donc que nous continuyons d'appeller *science* la premiere & la plus parfaite maniere de connoître ; *connoissance raisonnée*, la seconde ; *foi*, la troisieme ; *conjecture*, la quatrieme ; comprenant les deux dernieres sous le nom d'*opinion*, & les deux premieres sous celui d'*intelligence* : de sorte que ce qui naît soit l'objet de l'opinion & ce qui est celui de l'intelligence, & que l'intelligence soit à l'opinion, la science à la foi, la connoissance raisonnée à la conjecture, ce que l'essence est à la

Digitized by Google

génération (*k*). Laissons pour le présent, mon cher Glaucon, l'examen des raisons qui fondent cette analogie, ainsi que la maniere de diviser en deux especes le genre d'objets qui tombe sous l'opinion, & celui qui appartient à l'intelligence, pour ne pas nous jetter dans des discussions plus longues que toutes celles dont nous sommes sortis. *Glauc.* Faites tout ce qu'il vous plaira, je tâcherai de vous suivre autant que je pourrai.

Socrate. N'appellez-vous pas dialecticien celui qui connoît la raison de l'essence de chaque chose? Et ne dites-vous pas d'un homme qu'il n'a pas l'intelligence d'une chose, lorsqu'il ne peut en rendre raison ni à lui-même, ni aux autres? *Glauc.* Comment pourrois-je ne le pas dire? *Socr.* Raisonnons de la même maniere à l'égard du bien. Ne direz-vous pas d'un homme qui ne peut séparer par l'entendement l'idée du bien de toutes les autres, ni en donner une définition

(*k*) Voyez la note du Livre VI. pag. 140. Il est important de retenir que dans ce Livre & dans les précédens, Platon entend par *génération* toutes les choses sensibles, tout ce qui naît & périt. J'ai déja expliqué ce qu'il entend par l'*essence*.

Digitized by Google

précise, ni après avoir parcouru de rang en rang les différentes classes d'idées, comme une armée rangée en bataille, reconnoître celle-ci entre toutes les autres, non par une simple opinion, mais par une science certaine, & procéder dans cet examen avec une raison sûre & incapable de broncher; encore un coup, ne direz-vous pas de lui qu'il ne connoît ni le bien par essence, ni aucun autre bien : que s'il saisit quelque phantôme de bien, ce n'est point par la science, mais par l'opinion qu'il le saisit, que sa vie se passe dans un profond sommeil accompagné de songes & de rêveries, & qu'avant que de se réveiller, il descendra aux enfers pour y dormir d'un sommeil parfait ? *Glauc.* Oui certes, je le dirai. *Socr.* Mais si vous vous trouviez un jour chargé en effet de l'éducation de ces mêmes éleves, que vous formez ici par maniere de discours, vous ne les mettriez pas sans doute à la tête de votre république, avec un plein pouvoir de disposer des plus grandes affaires, s'ils ne pouvoient rendre raison de rien. *Glauc.* Non assurément. *Socr.* Vous leur prescrirez donc un plan d'éducation propre à les rendre très-habiles dans la science

Digitized by Google

d'interroger & de répondre. *Glauc.* Aidé de vos conſeils, je le leur preſcrirai. *Socr.* Ainſi vous jugez que la dialectique eſt, pour ainſi parler, le faîte & le comble des autres ſciences, qu'il n'en eſt aucune qu'on doive placer au-deſſus d'elle, qu'elles trouvent toutes en elle leur fin & leur perfection. *Glauc.* Oui.

Socrate. Il vous reſte par conſéquent à régler qui ſont ceux à qui nous ferons part de ces ſciences, & de quelle maniere nous nous y prendrons. *Glauc.* Cela eſt évident. *Socr.* Vous rappellez-vous quel étoit le caractere de ceux que nous avons choiſis pour gouverner ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Perſuadez-vous donc bien que ce ſont des hommes de cette trempe que nous devons choiſir ; qu'il faut préférer ceux qui ſont les plus fermes, les plus vaillans, &, s'il ſe peut, les plus beaux. Mais la hauteur & la nobleſſe des ſentimens ne ſuffit pas ; il eſt encore néceſſaire qu'ils aient des talens convenables à l'éducation que nous voulons leur donner ? *Glauc.* Quels ſont ces talens ? *Socr.* De la diſpoſition pour les ſciences, & de la facilité à apprendre ; car l'ame s'effraie & ſe dégoûte bien plus vîte de l'étude des ſciences abſtraites, que des exercices du

Digitized by Google

corps, parce que la peine n'eſt que pour elle ſeule, & que le corps ne la partage point. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Il faut de plus qu'ils aient de la mémoire, qu'ils aiment le travail, & toute eſpece de travail, ſans diſtinction ; autrement, comment croyez-vous qu'ils conſentent à allier enſemble tant d'exercices du corps, tant de réflexions & de travaux de l'eſprit ? *Glauc.* Jamais ils n'y conſentiront, s'ils ne ſont nés avec le plus heureux naturel.

Socr. La faute que l'on fait aujourd'hui, & l'opprobre qui en rejaillit ſur la philoſophie, viennent, comme nous avons dit plus haut, de ce qu'on n'a point aſſez d'égard à la dignité de cette ſcience : elle n'eſt point faite pour des eſprits faux & bâtards, mais pour des ames franches & vraies. *Glauc.* Comment l'entendez-vous ? *Socr.* D'abord, ceux qui veulent s'y appliquer doivent être à l'abri de tout reproche, en ce qui concerne l'amour du travail. Il ne faut pas qu'ils ſoient en partie laborieux, en partie indolens ; ce qui arrive, lorſqu'un jeune homme, rempli d'ardeur pour le gymnaſe, pour la chaſſe, pour tous les exercices du corps, n'a d'ailleurs aucun goût pour

Digitized by Google

tout ce qui s'appelle étude, recherches, conversations sçavantes, & qu'il craint le travail en ces sortes de rencontres : j'en dis autant de celui qui est d'un caractere opposé. *Glauc.* Rien n'est plus vrai. *Socr.* Ne mettrons-nous pas encore au rang des naturels imparfaits par rapport à l'étude de la vérité, les ames qui, détestant le mensonge volontaire, & ne pouvant le souffrir sans répugnance dans elles-mêmes, ni sans indignation dans les autres, n'ont pas la même horreur pour le mensonge involontaire, ne se déplaisent pas à leurs propres yeux, lorsqu'elles sont convaincues d'ignorance, & s'y veautrent avec la même complaisance qu'un pourceau dans la fange ? *Glauc.* Oui, sans doute. *Socr.* Il ne faut pas apporter une moindre attention à discerner les naturels francs d'avec les naturels bâtards, à l'égard de la tempérance, de la force, de la grandeur d'ame, & des autres vertus. Faute de sçavoir les distinguer, les particuliers & les états commettent leurs intérêts, ceux-ci à des magistrats, ceux-là à des amis faux & imparfaits. *Glauc.* Cela n'est que trop ordinaire.

Socr. Prenons donc les plus justes me-

Digitized by Google

sures pour faire un bon choix; parce que, si nous n'appliquons à des études, & à des exercices de cette importance, que des sujets auxquels il ne manque rien, ni du côté du corps, ni du côté de l'ame, la justice n'aura nul reproche à nous faire; notre république & nos loix se maintiendront; mais, si nous y présentons des sujets indignes, le contraire arrivera, & nous couvrirons la philosophie d'un ridicule encore plus humiliant. *Glauc.* Ce seroit une tache honteuse pour nous. *Socr.* Sans doute; mais je ne m'apperçois pas que j'apprête moi-même ici à rire à mes dépens. *Glauc.* En quoi donc? *Socr.* J'oublie que tout ceci n'est qu'un projet, & je parle avec autant de véhémence que si la chose s'exécutoit sous nos yeux. Ce qui m'a si fort échauffé, c'est qu'en parlant j'ai jetté les yeux sur la philosophie; & la voyant traitée avec le dernier mépris, je n'ai pu m'empêcher d'en témoigner mon chagrin & mon indignation contre ceux qui l'outragent. *Glauc.* Votre auditeur ne trouve pas que vous ayiez dit rien de trop fort. *Socr.* L'orateur n'en juge pas de même. Quoi qu'il en soit, n'oublions pas que notre premier choix tomboit sur des

Digitized by Google

vieillards, & qu'ici un pareil choix ne seroit pas de saison ; car il n'en faut pas croire Solon, lorsqu'il dit qu'*un vieillard peut apprendre beaucoup de choses.* Il est encore moins en état d'apprendre que de courir ; tous les grands travaux sont pour la jeunesse. *Glauc.* Cela est certain.

Socr. Nous leur proposerons donc, dès l'âge le plus tendre, l'étude de l'arithmétique, de la géométrie, & des autres sciences qui servent de préparation à la dialectique ; mais, en les leur enseignant, il faut bannir tout ce qui pourroit sentir la gêne & la contrainte. *Glauc.* Pour quelle raison ? *Socr.* Parce qu'un esprit libre ne doit rien apprendre par contrainte. Que les exercices du corps soient forcés ou volontaires, le corps n'en tire pas pour cela moins d'avantage ; mais les leçons qu'on fait entrer de force dans l'ame, n'y demeurent pas. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Ne gênez donc pas l'esprit des enfans dans les leçons que vous leur donnerez : faites plutôt ensorte qu'ils s'instruisent en jouant ; par-là vous serez plus à portée de connoître les talens d'un chacun. *Glauc.* Ce que vous dites me paroît très-sensé. *Socr.* Vous souvient-il aussi de ce que nous disions plus haut,

Digitized by Google

qu'il falloit mener les enfans à la guerre ſur des chevaux, les rendre ſpectateurs du combat, les approcher même de la mêlée, lorſqu'on le pourra ſans danger, & leur faire goûter du ſang, comme on fait aux jeunes chiens de meute ? *Glauc.* Je m'en ſouviens. *Socr.* Vous mettrez à part ceux qui auront montré plus de patience dans les travaux, plus de courage dans les dangers, & plus d'ardeur pour les ſciences. *Glauc.* A quel âge ? *Socr.* Lorſqu'ils auront fini leur cours d'exercices gymnaſtiques ; car, pendant tout ce tems, qui ſera de deux ou trois ans, il leur eſt impoſſible de faire autre choſe, rien n'étant plus ennemi des ſciences, que la fatigue & le ſommeil : d'ailleurs, les travaux du corps ſont une épreuve à laquelle il eſt très-important de les mettre. *Glauc.* Je le penſe auſſi.

Socr. Après ce tems, lorſqu'ils auront atteint l'âge de vingt ans, vous accorderez à ceux que vous aurez choiſis quelques diſtinctions honorables, & vous leur propoſerez en gros les ſciences qu'ils auront étudiées en détail dans l'enfance, afin qu'ils s'accoutument à voir d'un coup-d'œil les rapports que les ſciences ont entr'elles, & à connoître la nature de ce

Digitized by Google

qui eſt. *Glauc.* Cette méthode d'apprendre eſt la ſeule qui puiſſe affermir en eux les connoiſſances qu'ils auront acquiſes. *Socr.* C'eſt auſſi le moyen le plus ſûr de diſtinguer l'eſprit dialecticien de tout autre eſprit; car celui qui peut raſſembler dans un ſeul point de vue les objets les plus éloignés, eſt né pour la dialectique; les autres n'y ſont pas propres. *Glauc.* Je ſuis du même ſentiment. *Socr.* Après avoir remarqué avec ſoin les meilleurs eſprits, vous ferez un ſecond choix de ceux qui, juſqu'à l'âge de trente ans, auront montré plus de conſtance & de fermeté, ſoit dans l'étude des ſciences, ſoit dans les travaux de la guerre, ſoit dans les autres épreuves preſcrites par les loix : vous les éleverez à de plus grands honneurs; & vous obſerverez, en les appliquant à la dialectique, ceux qui, ſans s'aider de leurs yeux, ni des autres ſens, pourront ſur les pas de la vérité s'élever juſqu'à la connoiſſance de l'être; & c'eſt ici, mon cher Glaucon, qu'il faut apporter les plus grandes précautions. *Glauc.* Pourquoi? *Socr.* Avez-vous fait attention au grand mal qui regne de nos jours dans la dialectique? *Glauc.* Quel mal? *Socr.* Elle eſt pleine

Digitized by Google

de déréglement & de désordre. *Glauc.* Cela est vrai.

Socr. Croyez-vous qu'il y ait en ce désordre rien de surprenant, & n'excusez-vous pas ceux qui s'y laissent aller ? *Glauc.* Par où sont-ils excusables ? *Socr.* Il leur arrive la même chose qu'à un enfant supposé, qui élevé dans le sein d'une famille noble, opulente, au milieu du faste & des flatteurs, s'appercevroit, étant devenu grand, que ceux qui se disent ses parens ne le sont pas, sans pouvoir découvrir ceux qui le sont véritablement. Me diriez-vous bien quels seroient ses sentimens à l'égard de ses flatteurs & de ses parens prétendus, avant qu'il eût connoissance de sa supposition, & après qu'il en seroit instruit ? Ou voulez-vous sçavoir là-dessus ma pensée ? *Glauc.* Je le veux bien. *Socr.* Je m'imagine qu'il auroit d'abord plus de respect pour son pere, sa mere, & les autres qu'il regarderoit comme ses proches, que pour ses flatteurs ; qu'il auroit plus d'empressement à les secourir, s'il les voyoit dans l'indigence ; qu'il seroit moins disposé à les maltraiter de paroles ou d'action ; en un mot, que dans les choses essentielles il leur obéiroit plutôt

Digitized by Google

qu'à ſes flatteurs, pendant tout le tems qu'il ignoreroit ſon état. *Glauc.* Il y a apparence. *Socr.* Mais, qu'à peine il auroit connu la vérité, qu'auſſi-tôt ſon reſpect & ſes attentions diminueroient à l'égard de ſes parens, & augmenteroient pour ſes flatteurs; qu'il s'abandonneroit à ceux-ci avec moins de réſerve qu'auparavant, ſuivant en tout leurs conſeils, & vivant avec eux publiquement dans la plus grande familiarité; tandis qu'il ne s'embarraſſeroit nullement de ce pere & de ces parens ſuppoſés, à moins qu'il ne fût d'un naturel très-doux & très-modéré. *Glauc.* La choſe ne manqueroit pas d'arriver comme vous dites; mais comment appliquer ce tableau au déſordre dont vous vous plaignez?

Socr. Le voici. Dès l'enfance, ne nous éleve-t-on pas dans des principes de juſtice & d'honnêteté, que nous honorons, à qui nous obéiſſons comme à nos parens? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* N'eſt-il pas auſſi des maximes oppoſées à celles-là? maximes qui ne tendent qu'au plaiſir, qui obſedent notre ame comme autant de flatteurs, qui nous ſollicitent vivement, mais qui ne nous perſuadent pas, du moins ceux d'entre nous

Digitized by Google

qui ſont les plus ſages, & qui conſervent toujours pour les maximes dans leſquelles on les a élevés le même reſpect & la même ſoumiſſion. *Glauc.* Cela eſt encore vrai. *Socr.* Maintenant, ſi on vient demander à quelqu'un qui eſt dans cette diſpoſition d'eſprit ce que c'eſt que l'honnête; & ſi après qu'il a répondu conformément à ce qu'il a appris de la bouche du Légiſlateur, on réfute ſa réponſe, on le confond à pluſieurs repriſes, & on le réduit à douter s'il y a rien qui ſoit honnête en ſoi plutôt que déshonnête: ſi on en fait autant à l'égard du juſte, du bon, & des autres choſes qu'il révéroit le plus; quel parti croyez-vous qu'il prenne au ſujet du reſpect & de la ſoumiſſion qu'il doit leur rendre? *Glauc.* C'eſt une néceſſité qu'il les honore & leur obéiſſe moins que devant. *Socr.* Mais, lorſqu'il en ſera venu à n'avoir plus le même reſpect pour ces maximes, & à ne plus reconnoître les rapports intimes qu'elles ont avec lui, & qu'il lui ſera d'ailleurs impoſſible de découvrir le vrai par lui-même; ſe peut-il faire qu'il embraſſe d'autres maximes que celles qui le flattent? *Glauc.* Non. *Socr.* Il devien-

Digitized by Google

dra donc rebelle aux loix, de soumis qu'il leur étoit auparavant. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainsi, vous voyez que ceux qui s'appliquent à la dialectique de la maniere que je viens de dire, doivent tomber dans cet inconvénient; & qu'après tout ils méritent qu'on leur pardonne. *Glauc.* Et de plus qu'on les plaigne.

Socrate. Or, afin de ne pas exposer nos éleves au même inconvénient; lorsqu'ils seront parvenus à l'âge de trente ans, vous les appliquerez sérieusement à cette science, avec toutes les précautions nécessaires. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* N'est-ce pas d'abord une excellente précaution de les en écarter tandis qu'ils sont jeunes? vous n'ignorez pas sans doute que les jeunes gens, lorsqu'ils ont pris les premieres leçons de la dialectique, s'en servent comme d'un amusement, & se font un jeu de contredire sans cesse. A l'exemple de ceux qui les ont confondus dans la dispute, ils confondent les autres à leur tour; & semblables à de jeunes mâtins, ils se plaisent à quereller, & à déchirer avec leurs sophismes tous ceux qui les appro-

Digitized by Google

chent (*l*). *Glauc.* Vous les peignez au naturel. *Socr.* Après tant de disputes où ils ont été tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils finissent d'ordinaire par ne rien croire de ce qu'ils croyoient auparavant. Par-là, ils donnent occasion aux autres de les décrier eux & la profession de philosophe. *Glauc.* Rien n'est plus vrai. *Socr.* Dans un âge plus mûr on ne donnera point dans

(*l*) Ce désordre n'est encore que trop ordinaire de nos jours. La raison en est, que l'esprit des enfans & même de la plupart des jeunes gens, n'est ni assez fort ni assez solide pour porter le poids de certaines connoissances abstraites & relevées, dont la parfaite intelligence suppose, outre la vivacité & la pénétration de l'esprit, beaucoup de jugement & de maturité. A cet âge, on ne conçoit les choses qu'imparfaitement, on ne remonte point jusqu'aux principes, on n'embrasse pas sous une vue générale l'ordre & la suite des vérités, qui se tiennent toutes par une chaîne, qu'on ne peut renouer, si l'on en rompt un seul anneau. Les difficultés effraient, & frappent l'esprit, souvent beaucoup plus que les réponses, quoique très-solides. On ne connoît bien ni la nature des preuves, ni la véritable maniere de les attaquer. On s'imagine qu'il faut répondre directement à toutes les objections que l'esprit peut former sur quelque vérité, & qu'une these est fausse, dès qu'elle est sujette à des difficultés insolubles, qui prouvent seulement que notre esprit envisage rarement un objet sous toutes les faces possibles, & que nous connoissons une partie d'une chose, tandis que nous ignorons l'autre partie. Delà, l'obscurité des idées, la précipitation dans les jugemens, la fausseté dans les raisonnemens; delà, par conséquent, la fureur de disputer, & souvent, après avoir long-tems disputé pour & contre, le danger de finir par ne rien croire.

Digitized by Google

cette manie. On imitera plutôt ceux qui s'entretiennent dans le deſſein de découvrir le vrai, que ceux qui contrediſent pour s'amuſer & ſe divertir. On ſe fera ainſi une réputation d'homme ſage & modéré, & on mettra ſa profeſſion dans un degré d'eſtime où elle n'étoit point auparavant. *Glauc.* Très-bien.

Socr. C'étoit encore par maniere de précaution que nous diſions plus haut, qu'il ne falloit admettre aux diſputes philoſophiques que des eſprits graves & ſolides; au lieu d'y admettre, comme on fait de nos jours, le premier venu, qui n'a ſouvent aucun talent pour cela. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Sera-ce aſſez de donner à la dialectique le double du tems qu'on aura donné à la gymnaſtique; de ſorte néanmoins qu'on s'y applique ſans relâche pendant tout ce tems-là, & qu'on ne faſſe autre choſe que de ſe cultiver l'eſprit, comme on s'eſt auparavant exercé le corps? *Glauc.* Combien d'années? quatre ou ſix? *Socr.* Mettez-en cinq. Après quoi, vous les ferez deſcendre de nouveau dans la caverne, les obligeant de paſſer par les emplois militaires & les autres fonctions propres de leur âge: afin qu'ils ne cedent à per-

Digitized by Google

sonne en expérience. En toutes ces circonstances, vous observerez s'ils demeurent fermes, quoiqu'ils soient tirés & sollicités de tous côtés, ou s'ils se laissent ébranler le moins du monde. *Glauc.* Combien de tems y resteront-ils ? *Socr.* Quinze ans. Il sera tems alors de conduire au terme ceux qui à cinquante ans seront sortis purs de ces épreuves, & se seront distingués dans les sciences & dans toute leur conduite ; de les contraindre à diriger l'œil de l'ame vers l'Etre qui éclaire toutes choses, à contempler l'essence du bien & à s'en servir après comme d'un modele pour régler leurs mœurs, celles de l'état & de chaque citoyen ; s'occupant presque toujours de l'étude de la philosophie, mais se chargeant tour-à-tour du fardeau de l'autorité & de l'administration des affaires dans la seule vue du bien public, & dans la persuasion que c'est moins une place d'honneur, qu'un devoir onéreux & indispensable. Après en avoir instruit d'autres, & laissé des successeurs dignes de les remplacer, ils passeront de cette vie dans les isles fortunées. L'état leur érigera de magnifiques tombeaux ; & si l'oracle d'Apollon le trouve bon, on

Digitized by Google

leur fera des sacrifices comme à des génies tutélaires ; ou du moins comme à des ames bienheureuses & divines.

Glaucon. Socrate, vous venez de nous donner en sculpteur habile le modele d'un magistrat accompli. *Socr.* Appliquez aussi ceci aux femmes, mon cher Glaucon. Ne croyez pas que j'aie parlé plutôt pour les hommes, que pour celles des femmes qui seront nées avec un naturel capable d'une si excellente éducation. *Glauc.* Cela doit être, puisque dans notre système il faut que tout soit commun entre les deux sexes. *Socr.* Hé bien ! m'accordez-vous à présent que tout ce qui a été dit de notre république & de son gouvernement, n'est pas un simple souhait. L'exécution en est difficile sans doute ; mais elle est possible, & elle ne l'est que de la maniere qu'on a expliquée : c'est-à-dire, lorsqu'on verra à la tête des états un ou plusieurs philosophes, qui regardant d'un œil de mépris les honneurs qu'on brigue aujourd'hui, persuadés qu'ils sont bas & de nul prix, n'estimant que le devoir, & les honneurs qui en sont la récompense, mettant la justice au-dessus de tout pour l'importance & la nécessité, soumis en tout à ses loix, & s'appliquant

pliquant à la faire fleurir, prendront de bonnes mesures pour la réforme du gouvernement. *Glauc.* Quelles mesures ? *Socr.* Ils reléguerent à la campagne tous les habitans de leur ville qui seront au-dessus de dix ans (*m*); & se chargeant de l'éducation de leurs enfans, ils les éleveront conformément à leurs mœurs & à leurs principes, les mêmes que nous avons exposés ci-dessus; ils les préserveront ainsi des mauvaises habitudes que prennent aujourd'hui ceux qui sont élevés dans le sein de leur famille. Par ce moyen, ils établiront dans leur ville en peu de tems, & sans peine, la forme de gouvernement dont nous avons parlé,

(*m*) Il est étonnant que le texte de Platon, aussi clair en cet endroit que nulle part ailleurs, n'ait été entendu d'aucun des trois traducteurs que j'ai sous les yeux. Voici le texte : ὅσοι μὲν ἂν πρεσβύτεροι τυγχάνωσι δεκετῶν ἐν τῇ πόλει πάντας ἐκπέμψουσιν εἰς τοὺς ἀγρούς. Ficin traduit : *Omnes quicumque in urbe decem annos impleverint, in agros transmittent* : il ne s'agit pas de ceux qui ont passé dix ans dans la ville; mais de ceux dont l'âge est au-dessus de dix ans. De Serres traduit : *Quicumque in civitate fuerint provectiores ætate, eos decimabunt, &c.* Enfin, la Pillonniere traduit ainsi : *Je serois du sentiment que les magistrats ne fussent en charge dans la capitale que dix ans ; on les reléguerroit dans les provinces ensuite.* Ce n'est pas la premiere fois que l'occasion se présente de relever ces trois traducteurs par des notes critiques semblables à celle-ci; j'espere que le lecteur me pardonnera aisément de les avoir omises.

Digitized by Google

& la rendront heureuſe, elle & ſes habitans. *Glauc.* Sans contredit. Je crois, Socrate, que vous avez trouvé la maniere dont notre projet s'exécutera, ſuppoſé qu'il s'exécute un jour. *Socr.* Finiſſons-là notre diſcours au ſujet de cette république, & de l'homme qui lui reſſemble. Il n'eſt pas mal aiſé de juger quel il doit être ſelon nos principes. *Glauc.* Non ſans doute; &, comme vous dites, cette matiere eſt déſormais épuiſée.

LIVRE HUITIEME.

SOCRATE. C'eſt donc une choſe reconnue entre nous, mon cher Glaucon, que dans une république bien gouvernée tout doit être commun, les femmes, les enfans, l'éducation, les exercices propres de la paix & de la guerre; & qu'il faut lui donner pour chefs des hommes conſommés dans la philoſophie & dans la ſcience des armes. *Glauc.* Oui. *Socr.* Nous ſommes convenus auſſi, que les ſoldats ayant leurs chefs à leur tête, logeront dans des maiſons telles que nous avons dit, communes à tous,

Digitized by Google

& où perſonne n'aura rien en propre. Outre le logement, vous vous rappellez peut-être ce que nous avons réglé touchant leurs poſſeſſions. *Glauc.* Oui. Je me ſouviens que nous n'avons pas jugé à propos qu'aucun d'eux eût la propriété de quoi que ce ſoit, comme les guerriers d'aujourd'hui ; mais que, ſe regardant comme autant d'athletes deſtinés à combattre & à veiller pour le bien public, ils devoient pourvoir à leur ſûreté & à celle de leurs concitoyens, & recevoir des autres pour prix de leurs ſervices, ce qui leur étoit néceſſaire chaque année pour leur nourriture. *Socr.* Vous dites bien. Mais, puiſque nous avons mis fin à cet article, rappellons-nous l'endroit où nous en étions, lorſque nous ſommes entrés dans cette longue digreſſion, & reprenons la ſuite de notre entretien.

Glaucon. Il eſt aiſé de le faire. Vous teniez alors au ſujet de la république, les mêmes diſcours à-peu-près que tout-à-l'heure. Vous diſiez qu'une république, pour être parfaite, devoit reſſembler à celle dont vous aviez tracé le plan ; que l'homme de bien étoit celui qui ſe conduiſoit par les mêmes principes ; quoi-

Digitized by Google

qu'il vous fût possible de donner de l'un & de l'autre un tableau encore plus achevé. * Mais, ajoutiez-vous, si cette forme de gouvernement est bonne, toutes les autres sont défectueuses. Autant qu'il m'en souvient, vous en comptiez quatre especes, dont il étoit à propos de faire mention, & d'examiner les défauts, en les comparant aux défauts des particuliers dont le caractere répondoit (a) à chacune de ces especes: afin qu'après les avoir considérés avec soin, & nous être assurés du caractere de l'homme de bien & du méchant, nous fussions en état de juger si le premier est le plus heureux, & le second le plus malheureux des hommes, ou si la chose est autrement. Et dans le moment que je vous priois de me nommer ces quatre sortes de gouvernemens, Adimante & Polemarque ont pris la parole, & vous ont engagé dans la digression qui vous a conduit ici. *Socr.* Votre mémoire est très-fidelle.

* *Livre IV. vers la fin.*

Glauc. Faites donc comme les athletes: donnez-moi encore la même prise, & répondez à la même question, ce que

(a) Le Grec porte ἀνομοίων, *dissimiles*: il est évident qu'il faut lire ὁμοίων, *similes*, le sens l'exige.

Digitized by Google

vous aviez dessein d'y répondre alors. *Socr.* Si je puis. *Glauc.* D'abord je desire sçavoir de vous quelles sont ces quatre especes de gouvernemens. *Socr.* Je n'aurai pas de peine à vous satisfaire: elles sont très-connues toutes quatre. La premiere espece de gouvernement, & la plus vantée, est celui de Crête & de Lacédémone. La seconde que l'on met aussi au second rang, est l'oligarchie, gouvernement sujet à un grand nombre de maux. La troisieme, différente de la seconde, & moins estimée, est la démocratie. La tyrannie enfin, qui ne ressemble à aucun des trois autres gouvernemens, est la quatrieme & la plus grande maladie d'un état. Pourriez-vous me nommer quelque gouvernement, qui ait une forme propre & distinguée de celles-ci? car les dynasties, les principautés vénales & les autres gouvernemens rentrent dans ceux dont j'ai parlé. On en trouve de cette sorte pour le moins autant chez les Barbares que chez les Grecs. *Glauc.* Il y en a en effet d'étranges & en grand nombre. *Socr.* Vous sçaurez à présent qu'il y a de nécessité autant de caracteres d'hommes que d'especes de gouvernemens. Croyez-vous que les so-

Digitized by Google

ciétés se forment des chênes & des rochers, & non pas des mœurs de chacun des membres qui les composent, lorsque le concours unanime de leurs sentimens entraîne après soi tout le reste ? *Glauc.* Les sociétés ne peuvent se former d'ailleurs.

Socrate. Ainsi, puisqu'il y a cinq especes de gouvernemens, il doit y avoir cinq caracteres de l'ame qui leur répondent. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Nous avons déja traité du caractere qui répond à l'aristocratie, & que nous disons avec raison être bon & juste. *Glauc.* Oui. *Socr.* Il nous faut parcourir à présent les caracteres vicieux, c'est-à-dire, l'intrigant & l'ambitieux, formé sur le modele du gouvernement de Lacédémone; ensuite l'oligarchique, le démocratique & le tyrannique. Quand nous aurons reconnu quel est le plus méchant de ces caracteres, nous l'opposerons au plus juste; & comparant la justice pure avec l'injustice aussi sans mêlange, nous finirons par voir jusqu'à quel point l'une & l'autre nous rendent heureux ou malheureux, & s'il faut s'attacher à l'injustice suivant le conseil de Thrasymaque, ou nous rendre à la force des raisons qui nous pressent d'embrasser

Digitized by Google

le parti de la juſtice. *Glauc.* Il faut faire comme vous dites. *Socr.* Comme nous avons déja commencé par examiner les mœurs de l'état, avant que de paſſer à celles des particuliers, parce que nous avons cru que cette méthode ſeroit plus lumineuſe; n'eſt-il point à propos que nous continuions de la ſuivre: & qu'après avoir conſidéré d'abord le gouvernement ambitieux, (car je ne ſçais quel autre nom lui donner, ſi ce n'eſt peut-être celui de *timocratie* ou de *timarchie*:) nous paſſions enſuite à la conſidération de l'homme qui lui reſſemble? Nous ferons la même choſe à l'égard de l'oligarchie & de l'homme oligarchique. Delà, après avoir jetté les yeux ſur la démocratie, nous porterons nos regards ſur l'homme démocratique. Enfin, nous viendrons au gouvernement tyrannique: nous en examinerons la conſtitution; après quoi nous verrons le caractère tyrannique, & nous tâcherons de prononcer avec connoiſſance de cauſe ſur la queſtion que nous avons entrepris de réſoudre. *Glauc.* On ne peut procéder avec plus d'ordre dans cet examen & ce jugement.

Digitized by Google

Socr. Essayons d'abord d'expliquer de quelle maniere se pourra faire le passage de l'aristocratie à la timocratie. N'est-il pas vrai, en général, que les changemens qui arrivent dans tout gouvernement politique, ont leur source dans la partie qui gouverne, lorsqu'il s'éleve en elle quelque sédition; & que, quelque petite qu'on suppose cette partie, tandis qu'elle sera d'accord avec elle-même, il est impossible qu'il se fasse dans l'état aucune innovation? *Glauc.* C'est une chose certaine. *Socr.* Mais, comment notre république changera-t-elle de face? Par où la discorde se glissant dans l'ordre des guerriers, & celui des magistrats, armera-t-elle chacun de ces corps contre l'autre & contre lui-même? Voulez-vous qu'à l'imitation d'Homere, nous conjurions les Muses de nous expliquer l'origine de la sédition, & que, supposant qu'elles badinent & s'amusent avec nous comme avec des enfans, nous les fassions parler sur un ton tragique & sublime, comme si c'étoit sérieusement? *Glauc.* Comment? *Socr.* A peu-près ainsi.

« Il est difficile que la constitution d'u-
» ne république telle que la vôtre, s'al-

Digitized by Google

» tere; mais comme tout ce qui naît eſt
» ſujet à la corruption, ce ſyſtême de
» gouvernement, tout excellent qu'il eſt,
» ne ſe maintiendra pas toujours: il ſe
» démentira, & voici comment. Il y a
» non-ſeulement par rapport aux plantes
» qui naiſſent dans le ſein de la terre,
» mais encore à l'égard des animaux qui
» vivent ſur ſa ſurface, un tems de fer-
» tilité & un tems de ſtérilité tant pour
» les ames que pour les corps. Ce tems
» eſt marqué par les interſections des or-
» bites des différens cercles; des orbites
» qui s'achevent dans un plus court eſpa-
» ce pour les animaux dont la vie eſt plus
» courte, de celles qui s'achevent après
» un plus long tems pour ceux dont la
» vie eſt plus longue. Vos magiſtrats,
» tout habiles qu'ils ſont, ne pourront
» connoître ni par les ſens, ni par le rai-
» ſonnement, l'inſtant favorable ou con-
» traire à la propagation de votre eſpe-
» ce. Cet inſtant leur échappera, & un
» jour viendra où ils donneront des en-
» fans à l'état, lorſqu'il n'en faudra pas
» donner. Pour les générations divines,
» la révolution eſt compriſe dans un nom-
» bre parfait. Quant aux hommes, le
» nombre qui préſide à leurs générations

Digitized by Google

» heureuſes ou malheureuſes, eſt un nom-
» bre géométrique (*b*) dont il eſt inutile
» de vous expliquer le myſtere, parce
» qu'il eſt au-deſſus de votre portée. L'ef-
» fet de cette ignorance dans vos magiſ-
» trats, ſera de faire contracter à con-
» tre-tems par leurs ſujets des mariages,
» d'où naîtront, ſous de funeſtes auſpices,
» des enfans d'un mauvais naturel. Leurs
» peres choiſiront, à la vérité, les meilleurs
» d'entr'eux pour les remplacer; mais,
» comme ils ſeront indignes de leur ſuc-
» céder dans les premieres places, ils n'y
» ſeront pas plutôt élevés, qu'ils com-
» menceront par nous négliger en faiſant
» de la muſique moins de cas qu'il ne
» convient. Ils négligeront pareillement

(*b*) Ici eſt le fameux nombre de Platon, que je n'ai point traduit, parce que je ne l'entends pas. Je crois même qu'il eſt inutile de vouloir ſe rompre la tête à l'expliquer, perſonne n'ayant pu le faire avec ſuccès juſqu'à préſent. Il y a grande apparence que Platon n'auroit pas parlé d'une maniere ſi obſcure, s'il avoit ſçu quelque raiſon phyſique de cette prétendue amélioration ou détérioration de l'eſpece humaine. Peut-être, dit Ficin, y a-t-il dans ce paſſage plus de difficulté que de ſolidité. Le ton ſur lequel Socrate fait parler les Muſes, nous autoriſe à croire qu'il badine ici avec elles, & qu'il a voulu couvrir ſous cette enveloppe myſtérieuſe, l'ignorance où il étoit des cauſes qui font dépérir les établiſſemens humains.

Digitized by Google

» la gymnaſtique : d'où il arrivera que » l'éducation de vos jeunes gens ſera » beaucoup moins parfaite. Ainſi, les ma- » giſtrats qui ſeront choiſis parmi eux, » n'apporteront point aſſez de précaution » au diſcernement des races d'or, d'ar- » gent, d'airain & de fer, dont parle » Héſiode, & qui ſe trouvent chez vous. » Le fer venant donc à ſe mêler avec » l'argent, & l'airain avec l'or, il réſul- » tera de ce mêlange un défaut de conve- » nance, de régularité & d'harmonie : » défaut qui, quelque part qu'il ſe trou- » ve, engendre toujours la guerre & l'i- » nimitié ». Telle eſt néceſſairement l'o- rigine de la ſédition en tous les lieux où elle ſe forme. *Glauc.* Nous dirons ſans doute que les Muſes ne ſe trompent point. *Socr.* Comment les Muſes pourroient-elles ſe tromper ? *Glauc.* Hé bien ! que diſent-elles enſuite ?

Socrate. « La ſédition une fois for- » mée, les deux races de fer & d'airain » pouſſeront les uns à s'enrichir, à poſ- » ſéder des terres, des maiſons, de l'or » & de l'argent ; tandis que d'autre part » les races d'or & d'argent, riches de » leur fonds, & ne manquant de rien, » porteront les autres à la vertu & au

Digitized by Google

» maintien de la constitution primitive. » Après bien des efforts & des combats » réciproques, les gens de guerre & les » magistrats s'accorderont à faire entr'eux » le partage des terres & des maisons: » ils traiteront en sujets & en esclaves » le reste des citoyens, qu'ils regar- » doient auparavant comme des hommes » libres, comme leurs amis & leurs » nourriciers.; & au lieu d'en être les » gardiens, ils les contraindront de faire » la guerre, & de pourvoir à la sûreté » commune ». *Glauc.* Il me paroît que cette révolution n'aura point d'autre cause. *Socr* Ainsi ce gouvernement tiendra le milieu entre l'aristocratie & l'oligarchie. *Glauc.* Oui.

Socr. Le changement se fera donc de la maniere que j'ai expliquée; mais quelle sera la forme de ce nouveau gouvernement? N'est-il pas évident qu'il retiendra quelque chose de l'ancien; qu'il prendra aussi quelque chose de l'oligarchique, puisqu'il tient de l'un & de l'autre; enfin, qu'il aura quelque chose de propre & de distinctif? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Il conservera de l'aristocratie le respect pour les magistrats, l'aversion des gens de guerre pour l'agriculture, les arts mécha-

Digitized by Google

niques, & les autres professions lucratives, la coutume de prendre les repas en commun, & le soin de cultiver les exercices gymnastiques & militaires. *Glauc.* Oui. *Socr.* Ce qu'il aura de propre sera de craindre d'élever des sages aux premieres dignités, parce qu'il ne se formera plus dans son sein des hommes d'une vertu simple & pure, mais mêlangée de vices; de choisir plutôt, pour commander, des esprits bouillans, d'une valeur peu éclairée, plus portés à la guerre qu'à la paix; de faire un grand cas des stratagêmes & des ruses de guerre, & d'avoir toujours les armes à la main. *Glauc.* Oui. *Socr.* Les habitans seront avides de richesses, comme dans les états oligarchiques. Adorateurs farouches de l'or & de l'argent, ils le confieront aux ténebres, & le tiendront renfermé dans le trésor de l'épargne & dans leurs coffres. Eux-mêmes, retranchés dans l'enceinte de leurs maisons, comme dans autant de nids, ils prodigueront les dépenses pour leurs femmes, & pour tous ceux qu'ils admettront à leurs plaisirs secrets. *Glauc.* Cela est très-vrai. *Socr.* Ils seront donc avares de leur bien, parce qu'ils estiment les richesses, & qu'ils les acquierent

Digitized by Google

sourdement; & en même tems prodigues du bien d'autrui par le desir qu'ils ont de satisfaire leurs passions. Livrés en secret à tous les plaisirs, ils se cacheront de la loi, comme un jeune débauché se cache de son pere; la contrainte les retiendra dans le devoir plus que la persuasion, parce qu'ils ont négligé la véritable Muse, celle qui préside à la dialectique & à la philosophie, & qu'ils ont préféré la gymnastique à la musique (c). *Glauc.* Le portrait que vous faites est celui d'un gouvernement mêlé de bien & de mal. *Socr.* Il est très-ressemblant. Comme on y met le courage avant tout le reste, il y

(c) Ce portrait des mœurs de Sparte ne ressemble guere à ceux qu'on en fait en tant d'écrits modernes, où on la représente comme un modele de vertu. On se fonde assez mal-à-propos sur l'autorité de Plutarque, plus connu de nos auteurs que Platon, à cause de la Traduction d'Amiot. Cependant Platon étoit mieux instruit que lui; il écrivoit ce qu'il voyoit. Ce qu'il dit de l'ambition des Lacédémoniens, est conforme à l'histoire qui les accuse d'avoir attenté plusieurs fois à la liberté des Grecs. Leur avarice étoit passée en proverbe. On disoit communément, qu'on voyoit les traces de l'argent qui entroit à Sparte; mais non de celui qui en sortoit. Quant à l'hypocrisie & aux débauches secretes, ce devoit être l'effet naturel de cette éducation dure, où la force avoit plus de part que la persuasion. On sçait d'ailleurs, sur le témoignage de Platon dans ses loix, que le vice grossier tant reproché aux Grecs, régnoit en Crete & dans Lacédémone, plus qu'en nul autre endroit de la Grece.

Digitized by Google

à un vice dominant qui s'y fait remarquer par-dessus tout; c'est l'ambition & la brigue. *Glauc.* Il est vrai.

Socr. Telle est l'origine, & telles sont les mœurs de ce gouvernement. Je n'en ai pas fait une exacte peinture, mais seulement un léger crayon, parce que cela suffit à notre dessein, qui est de connoître l'homme juste & le scélérat; & que d'ailleurs nous nous jetterions dans un détail infini, si nous voulions décrire avec la derniere exactitude chaque gouvernement & chaque caractere. *Glauc.* Vous avez raison. *Socr.* Quel est l'homme qui répond à ce gouvernement? Comment se forme-t-il, & quel est son caractere? Je m'imagine, reprit Adimante, qu'il doit ressembler à-peu-près à Glaucon, pour ce qui est de l'ambition. Cela peut être, lui dis-je; mais il me paroît qu'il en differe par plusieurs autres endroits. *Adim.* Par où, s'il vous plaît? *Socr.* Il doit être plus arrogant & moins poli. Il aimera peut-être les lettres & les conversations sçavantes; mais il n'aura aucun talent pour la parole. Dur & brutal envers ses esclaves, sans toutefois les mépriser, comme font ceux qui ont reçu une excellente éducation, il sera doux,

Digitized by Google

avec ſes égaux, ſouple & rampant devant ſes maîtres. Il voudra s'élever aux honneurs & aux dignités, non par l'éloquence, ni par aucun des talens de l'eſprit, mais par les vertus guerrieres & politiques; il ſera paſſionné pour la chaſſe & les exercices du gymnaſe. *Adim.* Voilà au naturel les mœurs des citoyens de cet état. *Socr.* Pendant ſa jeuneſſe, il n'aura que du mépris pour les richeſſes; mais ſon attachement pour elles croîtra avec l'âge, parce que ſon caractere le porte à l'avarice, & que ſa vertu, deſtituée de ſon fidele gardien, n'eſt ni pure ni déſintéreſſée. *Adim.* Quel eſt ce gardien? *Socr.* La raiſon tempérée par la muſique; elle ſeule peut conſerver la vertu dans un cœur qui la poſſede. *Adim.* Vous dites bien. *Socr.* Tel eſt le jeune homme ambitieux, image du gouvernement timocratique. *Adim.* Fort bien.

Socrate. Voici à préſent de quelle maniere il ſe forme. Il aura pour pere un homme de bien, citoyen d'un état mal gouverné, qui fuit les honneurs, les dignités, la magiſtrature, & tous les embarras que les charges traînent après elles, qui préfere ſon repos à ſon élévation. *Adim.* Quelle eſt la cauſe qui donne

Digitized by Google

naissance au caractere de ce jeune homme ? *Socr.* Ce sont les discours de sa mere, qu'il entend à toute heure se plaindre que son mari n'a aucune charge dans l'état ; qu'elle en est moins considérée des autres femmes ; qu'il n'a point assez d'empressement pour augmenter son bien ; qu'il aime mieux souffrir quelque dommage, que d'avoir un procès ou un démêlé avec qui que ce soit ; qu'elle s'apperçoit tous les jours, que tout occupé de lui-même, il n'a pour elle que de l'indifférence. Cette mere, outrée d'une pareille conduite, répete sans cesse à son fils que son pere est un lâche, un homme mou & indolent, & cent autres choses de cette nature que les femmes ont coutume de dire de leurs maris en ces sortes de rencontres. *Adim.* Il est vrai qu'alors elles font mille plaintes qui sont tout-à-fait dans leur caractere. *Socr.* Sçavez-vous bien que les domestiques, sur-tout ceux qui paroissent les plus affectionnés à leur maître, tiennent souvent le même langage à ses enfans. Lorsqu'ils voient, par exemple, qu'un pere ne poursuit pas le paiement de quelque dette, ou la réparation de quelque injure ; ne manquez pas, disent-ils à son fils, lorsque

Digitized by Google

vous ſerez grand, de faire valoir vos droits contre ces ſortes de perſonnes, & ſoyez plus homme que votre pere. Sort-il de la maiſon, il entend de tous côtés les mêmes diſcours; il voit qu'on mépriſe, qu'on traite d'imbécilles ceux des citoyens qui ne s'occupent que de ce qui les regarde, tandis qu'on honore, qu'on vante les gens d'intrigue qui ſe mêlent de tout. Ce jeune homme, témoin de tout cela, à qui ſon pere tient d'autre part un langage tout différent, & qui voit que la conduite de ſon pere à cet égard eſt oppoſée à celle des autres, ſe ſent à la fois tiré de deux côtés; par ſon pere qui cultive & qui fortifie la partie raiſonnable de ſon ame, & par les autres qui enflamment ſon courage & ſes deſirs. Comme ſon naturel n'eſt point mauvais de ſoi, qu'il eſt ſeulement ſollicité au mal par les méchans qu'il fréquente, il prend le milieu entre les deux partis extrêmes qu'on lui propoſe; il laiſſe prendre tout empire ſur ſon ame, à cette partie de lui-même où réſide le courage, l'eſprit de brigue, & qui tient le milieu entre la raiſon & les paſſions; il devient un homme ambitieux, plein de ſentimens hautains & de grands projets. *Adim.* Il me paroît que

Digitized by Google

vous avez très-bien expliqué l'origine & la naissance de ce caractere. *Socr.* Nous avons donc la seconde espece d'homme & de gouvernement. *Adim.* Oui.

Socr. Ainsi passons, comme dit Eschyle, à un autre homme comparé à un autre état; & pour garder le même ordre, commençons par l'état. *Adim.* J'y consens. *Socr.* Le gouvernement qui vient après, est je crois, l'oligarchie. *Adim.* Qu'entendez-vous par oligarchie? *Socr.* J'entends une forme de gouvernement où le cens décide de la condition de chaque citoyen, où les riches par conséquent ont le commandement auquel les pauvres n'ont aucune part. *Adim.* Je comprends. *Socr.* Ne dirons-nous pas d'abord comment la timarchie se change en oligarchie? *Adim.* Oui. *Socr.* Il n'est personne, quelque peu clairvoyant qu'il soit, qui ne voie comment se fait le passage de l'une à l'autre. *Adim.* Comment se fait-il? *Socr.* Ces richesses accumulées dans les coffres des particuliers, perdent à la fin la timarchie. Le luxe y occasionne tous les jours de nouvelles dépenses pour les citoyens. Eux & leurs femmes font violence aux loix pour les plier à leurs inclinations. *Adim.* Cela doit

Digitized by Google

être. *Socr.* Enſuite l'exemple des uns excitant la jalouſie des autres, & les portant à les imiter, en peu de tems la contagion devient univerſelle. *Adim.* Cela doit être encore. *Socr.* Pour ſoutenir ces dépenſes, on ſe livre de plus en plus à la paſſion d'amaſſer; plus le crédit des richeſſes augmente, plus celui de la vertu diminue. L'or & la vertu ne ſont-ils pas en effet, comme deux poids mis dans une balance, dont l'un ne peut monter que l'autre ne baiſſe? *Adim.* Oui. *Socr.* Par conſéquent, la vertu & les gens de bien ſont moins eſtimés dans un état, à proportion qu'on y eſtime davantage les riches & les richeſſes. *Adim.* Cela eſt évident. *Socr.* Mais on recherche ce qu'on eſtime, & on néglige ce qu'on mépriſe. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Ainſi, dans la timarchie, les citoyens, d'ambitieux & d'intrigans qu'ils étoient, finiſſent par être avares & intéreſſés. Tous leurs éloges, toute leur admiration eſt pour les riches; les charges ne ſont que pour eux: c'eſt aſſez d'être pauvre pour être mépriſé. *Adim.* Sans contredit.

Socrate. Alors on fixe par des loix les bornes du gouvernement oligarchique, & ces bornes ſont la quantité des re-

Digitized by Google

venus. Le plus ou le moins de personnes aisées détermine le nombre des magistrats; parce qu'il est défendu d'aspirer aux charges à ceux dont le bien ne monte pas au taux marqué par la loi. Les riches eux-mêmes font passer ces réglemens par la voie de la force & des armes; ou le peuple les prévient par la crainte où il est de quelque violence de leur part. N'est-ce pas ainsi que les choses se passent? *Adim.* Oui. *Socr.* Voilà donc à-peu-près comment cette forme de gouvernement s'établit. *Adim.* Oui; mais quelles sont ses mœurs, & les défauts que nous lui reprochons? *Socr.* Le premier & l'essentiel est la constitution même de cet état. Prenez garde en effet. Si dans le choix des pilotes on avoit uniquement égard au cens, & qu'on exclût du gouvernail le pauvre malgré sa grande expérience, qu'arriveroit-il? *Adim.* que les vaisseaux seroient très-mal gouvernés. *Socr.* N'en seroit-il pas de même à l'égard de tout autre gouvernement quel qu'il soit? *Adim.* Je le pense. *Socr.* Faut-il en excepter celui d'une république; ou doit-on l'y comprendre aussi? *Adim.* Sans doute : d'autant plus que c'est de toutes les administrations la plus difficile

Digitized by Google

& la plus importante. *Socr.* L'oligarchie eſt donc ſujette à ce défaut capital. *Adim.* Il me ſemble ainſi.

Socrate. Mais quoi ? cet autre défaut eſt-il moins conſidérable ? *Adim.* Quel défaut ? *Socr.* C'eſt que cet état par ſa nature n'eſt point un ; mais qu'il renferme néceſſairement deux états, l'un de riches, l'autre de pauvres, qui habitent dans la même ville, & qui travaillent ſans ceſſe à ſe détruire les uns les autres. *Adim.* Non certes, il n'eſt pas moins conſidérable que le premier. *Socr.* Ce n'eſt pas non plus un avantage pour ce gouvernement, que l'impuiſſance où l'on s'y trouve de faire la guerre ; parce qu'on y eſt forcé, ou bien d'armer la multitude, & d'avoir par conſéquent plus à craindre d'elle que de l'ennemi ; ou de ne pas s'en ſervir, & de ſe préſenter au combat avec une armée vraiment oligarchique (*d*). Outre cela, les riches refuſent par avarice de fournir aux frais de la guerre. *Adim.* Il s'en faut bien que ce ſoit un avantage. *Socr.* Approuvez-

(*d*) C'eſt-à-dire, compoſée des ſeuls riches, & par conſéquent très-peu nombreuſe.

Digitized by Google

vous encore cette multiplicité d'emplois que nous avons tant blâmée ci-dessus, & qui est si ordinaire dans l'oligarchie, où tant de citoyens sont à la fois laboureurs, guerriers, commerçans ? *Adim.* Je ne l'approuve nullement.

Socrate. Voyez si le plus grand vice de cette constitution n'est pas celui que je vais dire. *Adim.* Quel vice ? *Socr.* La liberté qu'on y laisse à chacun de se défaire de son bien, ou d'acquérir celui d'autrui; & à celui qui a vendu son bien, de demeurer dans l'état sans y avoir aucun emploi, ni d'artisan, ni de commerçant, ni de soldat, ni d'autre titre enfin que celui de pauvre & d'indigent ? *Adim.* Vous avez raison. *Socr.* On ne songe pas à empêcher ce désordre dans les gouvernemens oligarchiques. Car si on le prévenoit, les uns n'y posséderoient pas des richesses immenses, tandis que les autres sont réduits à la derniere misere. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Faites encore attention à ceci. Lorsque cet homme autrefois riche s'est ruiné par de folles dépenses, quel avantage le public en a-t-il retiré ? Il passoit pour le chef de l'état; mais en effet il n'en étoit ni le chef, ni le ministre; il n'y avoit d'autre emploi

Digitized by Google

que celui de dépenser son bien. *Adim.* Ce n'étoit qu'un prodigue & rien de plus. *Socr.* Voulez-vous que nous disions de cet homme qu'il est dans l'état, ce qu'un frêlon est dans une ruche ; un mal qui le mine & le consume ? *Adim.* Je le veux bien, Socrate. *Socr.* Mais il y a cette différence, mon cher Adimante, que Dieu a fait naître sans aiguillon tous les frêlons aîlés ; au lieu que parmi ces frêlons à deux pieds, s'il y en a qui n'ont pas d'aiguillons, d'autres en récompense en ont de très-piquans. Ceux qui n'en ont pas vivent & meurent dans l'indigence. Du nombre de ceux qui en ont, sont tous ceux qu'on appelle malfaiteurs. *Adim.* Rien de plus vrai. *Socr.* Il est donc manifeste que dans toute société où vous verrez des pauvres, il y a des filoux cachés, des coupeurs de bourse, des sacrileges & des fripons de toute espece. *Adim.* On n'en sçauroit douter. *Socr.* Mais dans les gouvernemens oligarchiques, n'y a-t-il pas beaucoup de pauvres ? *Adim.* Presque tous les citoyens le sont, à l'exception des chefs. *Socr.* Ne sommes-nous point par conséquent autorisés à croire qu'il s'y trouve beaucoup de scélérats armés d'aiguillons, que les magistrats contiennent

Digitized by Google

tiennent dans le devoir par la vigilance & par la force ? *Adim.* Oui. *Socr.* Mais si on nous demande qui les y a fait naître, ne dirons-nous pas que c'est l'ignorance, la mauvaise éducation & le vice intérieur du gouvernement ? *Adim.* Sans doute.

Socrate. Telle est donc la constitution de cet état : tels sont ses défauts, peut-être en a-t-il encore davantage. *Adim.* Peut-être. *Socr.* Ainsi, nous avons achevé la peinture de ce gouvernement qu'on nomme *oligarchie*, où le cens éleve aux différens degrés de la magistrature. Passons à présent à l'homme oligarchique. Voyons comment il se forme & quel est son caractere. *Adim.* J'y consens. *Socr.* Le changement de l'ambitieux en celui dont nous parlons, ne se fait-il pas de cette maniere ? *Adim.* De quelle maniere ? *Socr.* L'ambitieux a un fils qui veut d'abord imiter son pere & marcher sur ses traces ; mais ensuite voyant que son pere s'est brisé contre l'état, comme un vaisseau contre un écueil ; qu'après avoir prodigué ses biens & sa personne, soit à la tête des armées ou dans l'administration de quelque autre grande charge, il est traîné devant les juges,

Digitized by Google

calomnié par des impoſteurs, condamné à la mort, à l'exil, à la perte de ſon honneur ou de ſes biens : *Adim.* Cela eſt très-ordinaire. *Socr.* Voyant, dis-je, fondre ſur ſon pere tant de malheurs qu'il partage avec lui, dépouillé de ſon patrimoine, & craignant pour ſa propre vie, il précipite cette ambition & ces grands ſentimens du trône qu'il leur avoit élevé dans ſon ame; humilié de l'état d'indigence où il ſe trouve, il ne ſonge plus qu'à amaſſer du bien; & par un travail aſſidu & des épargnes ſordides, il vient à bout de s'enrichir. Après cela, ne croyez-vous pas que ſur ce même trône dont il a chaſſé l'ambition, il fera monter l'eſprit d'avarice & de convoitiſe, qu'il l'établira ſon grand Roi (*e*), qu'il lui mettra le diadême, le collier, & lui ceindra le cimeterre ? *Adim.* Je le crois. *Socr.* Plaçant enſuite au bas du trône, d'un côté la raiſon, de l'autre le courage, enchaînés comme de vils eſclaves, il oblige l'une à ne réfléchir, à ne penſer qu'aux moyens d'accumuler de nouveaux tréſors, & force l'autre à n'ad-

(*e*) Cette expreſſion fait alluſion au roi de Perſe, que les Grecs appelloient *le grand Roi*.

Digitized by Google

mirer, à n'honorer que les richeſſes & les riches, à mettre toute ſa gloire dans la poſſeſſion des biens de fortune & dans le talent d'en amaſſer. *Adim.* Il n'eſt point de paſſage plus rapide ni plus violent que celui-là, de l'ambition à l'avarice dans un jeune homme. *Socr.* N'eſt-ce pas-là le caractere oligarchique ? *Adim.* Du moins le changement d'homme à homme eſt le même que celui de gouvernement à gouvernement.

Socrate. Voyons encore ſi les mœurs ſe reſſemblent de part & d'autre. *Adim.* Je le veux bien. *Socr.* N'a-t-il pas d'abord avec l'oligarchie ce premier trait de reſſemblance, de placer les richeſſes avant tout le reſte ? *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Il lui reſſemble de plus par l'eſprit d'épargne & par l'induſtrie ; il n'accorde à la nature que la ſatisfaction des deſirs néceſſaires, il retranche toute autre dépenſe, & captive tous les autres deſirs, comme ſuperflus & inſenſés. *Adim.* Cela eſt vrai. *Socr.* Il eſt ſordide, fait argent de tout, ne ſonge qu'à théſauriſer ; en un mot, il eſt du nombre de ceux dont le vulgaire admire le ſçavoir-faire. N'eſt-ce pas-là le portrait fidele du caractere analogue au gouvernement oli-

Digitized by Google

garchique ? *Adim.* Oui : de part ni d'autre on ne voit rien de préférable aux richeſſes. *Socr.* Sans doute que cet homme n'a cultivé ni ſon eſprit ni ſon cœur par une bonne éducation. *Adim.* Il n'y a pas d'apparence : autrement, il ne ſe laiſſeroit pas conduire dans toutes ſes démarches par un aveugle tel que Plutus.

Socrate. Prenez garde à ce que j'ajoute. Ne dirons-nous pas que l'ignorance a fait naître en lui des deſirs qui ſont de la nature des frêlons, les uns toujours indigens, les autres toujours portés à mal faire, & qu'il retient avec bien de la peine dans de juſtes bornes ? *Adim.* La choſe eſt ainſi. *Socr.* Sçavez-vous en quelles occaſions l'injuſtice de ces deſirs ſe montrera à découvert ? *Adim.* En quelles occaſions ? *Socr.* Lorſqu'il ſera chargé de quelque tutele, ou de quelque autre commiſſion, où il aura toute licence de mal faire. *Adim.* Vous avez raiſon. *Socr.* N'eſt-il pas vrai que, ſi dans les autres circonſtances de la vie, il paſſe pour un homme d'honneur & de probité, s'il contient ſes mauvais deſirs & les cache ſous le voile de l'équité & de la modération, ce n'eſt ni par vertu ni par raiſon qu'il

Digitized by Google

s'en rend le maître; mais par nécessité, & par la crainte de perdre son bien, en voulant s'emparer de celui d'autrui? *Adim.* Cela est certain. *Socr.* Mais lorsqu'il sera question de dépenser le bien d'autrui, c'est alors, mon cher ami, que vous découvrirez dans les hommes de ce caractere, ces convoitises qui tiennent du naturel des frêlons. *Adim.* J'en suis persuadé. *Socr.* Ils éprouvent donc nécessairement des séditions au dedans d'eux-mêmes : dans chacun d'eux, il y a deux hommes différens, dont les desirs se combattent; mais, pour l'ordinaire, les bons desirs l'emportent sur les mauvais. *Adim.* Cela est certain. *Socr.* C'est pour cela qu'à l'extérieur ils paroissent plus modérés, plus maîtres d'eux-mêmes que bien d'autres. Mais la vraie vertu qui produit dans l'ame la concorde & l'harmonie, est bien loin de leur cœur. *Adim.* Je le pense comme vous.

Socrate. Faut-il disputer une victoire, ou quelque prix d'honneur aux jeux publics, l'homme ménager ne s'y porte que foiblement. Il ne veut pas dépenser d'argent pour la gloire, ni pour ces sortes de combats; il craint de réveiller en lui des desirs déja trop prodigues, & de les

Digitized by Google

appeller à son secours dans la dispute. Il combat donc, d'une maniere oligarchique, avec une très-petite partie de ses forces; il a presque toujours le dessous; mais que lui importe? il s'enrichit. *Adim.* J'en conviens. *Socr.* Douterons-nous encore de la parfaite ressemblance qui se trouve entre l'homme avare & ménager, & le gouvernement oligarchique? *Adim.* Non.

Socrate. Il s'agit à présent d'examiner l'origine & les mœurs de la démocratie, afin qu'après avoir connu le caractere de l'homme démocratique, nous puissions les comparer ensemble, & en juger. *Adim.* Nous ne ferons que suivre en cela notre méthode ordinaire. *Socr.* On passe de l'oligarchie à la démocratie par l'envie insatiable d'acquérir de nouvelles richesses, qu'on regarde comme le premier avantage dans le gouvernement oligarchique. *Adim.* Comment cela? *Socr.* Les magistrats, qui sont redevables à leurs grands biens des charges qu'ils occupent, se gardent bien de réprimer par la sévérité des loix le libertinage des jeunes débauchés, ni de les empêcher de se ruiner par des dépenses excessives; leur dessein étant d'acheter leurs biens, de leur prêter à gros intérêts, & d'accroître par ce

Digitized by Google

moyen leurs richeſſes & leur crédit. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Il eſt évident d'ailleurs que, dans quelque gouvernement que ce ſoit, il eſt impoſſible que les citoyens eſtiment les richeſſes, & s'exercent en même tems à la tempérance, mais que c'eſt une néceſſité qu'ils ſacrifient une de ces deux choſes à l'autre. *Adim.* Cela eſt de la derniere évidence. *Socr.* Ainſi, dans les oligarchies les magiſtrats par leur négligence, & la licence qu'ils accordent au libertinage, ont ſouvent réduit à l'indigence des hommes nés peut-être avec des ſentimens nobles & élevés. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Ce qui forme dans l'état un corps de gens oiſifs, armés de puiſſans aiguillons, les uns accablés de dettes, les autres notés d'infamie, quelques-uns ruinés à la fois de biens & d'honneur, qui haïſſent à mort ceux qui ſe ſont enrichis des débris de leur fortune, leur dreſſent des embûches, ainſi qu'au reſte des citoyens, & n'aſpirent qu'à exciter quelque révolution dans le gouvernement. *Adim.* Cela eſt ainſi. *Socr.* Cependant ces uſuriers avides, penchés, pour ainſi dire, ſur leur proie, & ne s'imaginant pas être apperçus des autres, continuent de four-

Digitized by Google

nir ſourdement de l'argent à ceux qui ont recours à eux, & de faire des breches conſidérables à leur patrimoine, en exigeant d'eux à titre d'intérêt des ſommes beaucoup plus groſſes que celles qu'ils leur ont prêtées, & par-là ils engendrent dans l'état un nombreux eſſaim de frêlons & de pauvres. *Adim.* Comment cet eſſaim ne deviendroit-il pas nombreux? *Socr.* Ils ne veulent pas néanmoins éteindre cet incendie qui conſume tout, ni en empêchant les particuliers de diſpoſer de leurs biens à leur fantaiſie, ni en employant un autre moyen également propre à arrêter le progrès du mal. *Adim.* Quel eſt cet autre moyen? *Socr.* Celui qu'il eſt naturel d'employer au défaut du premier, & qui conſiſte à obliger les citoyens d'être vertueux par amour pour leurs intérêts; car, ſi dans les contrats libres chacun y riſquoit du ſien, lorſqu'il contracteroit contre la loi, l'uſure s'exerceroit avec moins d'impudence dans la ſociété civile, qui ſe verroit délivrée de ce déluge de maux dont j'ai parlé. *Adim.* J'en conviens.

Socrate. Maintenant la plupart des citoyens ſont réduits à ce triſte état par la faute des magiſtrats, tandis qu'eux &

Digitized by Google

leurs enfans ſont dans l'abondance ; que leurs enfans menent une vie voluptueuſe, qu'ils n'exercent ni leur corps, ni leur eſprit par aucun des travaux propres de leur âge, trop mous & trop lâches pour réſiſter aux amorces du plaiſir, & à l'impreſſion de la douleur : *Adim.* Cela eſt vrai. *Socr.* Et qu'eux-mêmes, uniquement occupés à s'enrichir, négligent tout le reſte, & ne ſe mettent pas plus en peine d'acquérir la vertu, que ceux qu'ils ont rendus pauvres. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Or, les eſprits étant ainſi diſpoſés, lorſque les magiſtrats & les ſujets ſe trouvent enſemble en voyage, au ſpectacle, à l'armée, tant ſur mer que ſur terre, ou en quelqu'autre rencontre ; qu'ils s'examinent mutuellement dans les occaſions périlleuſes, les riches n'ont alors aucun ſujet de mépriſer les pauvres ; au contraire, quand un pauvre maigre, & brûlé du ſoleil, ſe voit dans la mêlée poſté à côté d'un riche élevé à l'ombre, & chargé d'embonpoint, qu'il le voit tout hors d'haleine & embarraſſé de ſa perſonne, quelles penſées croyez-vous qu'il lui vienne en ce moment à l'eſprit ? Ne ſe dit-il pas à lui-même que ces hommes mépriſables doivent leurs richeſſes à

Digitized by Google

la lâcheté des pauvres ? Et lorſqu'ils ſe rencontrent enſemble, ne ſe diſent-ils pas les uns aux autres ; en vérité, nos riches ſont des gens qui ne ſont bons à rien ? *Adim.* Je ſuis perſuadé qu'ils parlent & penſent de la ſorte.

Socrate. Et comme un corps mal affecté n'a beſoin, pour tomber malade, que du plus léger accident ; que ſouvent même il ſe dérange, ſans qu'il ſurvienne aucune cauſe extérieure : ainſi un état, dans la ſituation où je viens de le repréſenter, ne tarde point à être en proie aux ſéditions & aux guerres inteſtines, auſſi-tôt que, ſur le moindre prétexte, les riches & les pauvres, cherchant à fortifier leur parti, appellent à leur ſecours, ceux-ci les habitans d'une République voiſine, ceux-là les chefs de quelque état oligarchique ; quelquefois auſſi les deux factions ſe déchirent de leurs propres mains, ſans que les étrangers entrent dans leur querelle. *Adim.* Oui vraiment. *Socr.* Le gouvernement devient populaire, lorſque les pauvres, ayant remporté la victoire ſur les riches, maſſacrent les uns, chaſſent les autres, & partagent également avec ceux qui reſtent, les charges & l'adminiſtration des affaires ; partage

Digitized by Google

qui dans ce gouvernement se regle d'ordinaire par le sort. *Adim.* C'est ainsi en effet que la démocratie s'établit, soit par la voie des armes, soit que les riches, craignant pour eux, prennent le parti de se retirer sans bruit.

Socrate. Quelles seront les mœurs, quelle sera la constitution de ce nouveau gouvernement? Il est évident que le caractere qui lui ressemble doit nous paroître en quelque sorte démocratique. *Adim.* Cela est évident. *Socr.* D'abord, tout le monde est libre dans cet état; on n'y respire que la franchise & l'indépendance; chacun y est maître de faire ce qu'il lui plaît. *Adim.* On le dit ainsi. *Socr.* Mais, par-tout où l'on a ce pouvoir, il est clair que chaque citoyen dispose de lui-même, & choisit à son gré le genre de vie qui lui agrée davantage. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Il doit par conséquent y avoir dans un pareil gouvernement des hommes de toutes sortes de professions. *Adim.* Oui. *Socr.* Il paroît que cette forme de gouvernement doit passer pour la plus belle de toutes, & que cette prodigieuse diversité de caracteres en releve autant la beauté, que les nuances de différentes couleurs relevent celle d'une étoffe. *Adim.* Pour-

Digitized by Google

quoi non ? *Socr.* Ceux du moins qui en jugeront, comme les femmes & les enfans jugent des habits, je veux dire par la bigarrure, ne ſçauroient manquer de la préférer à toutes les autres. *Adim.* Je n'ai pas de peine à le croire. *Socr.* C'eſt dans cette République, mon cher ami, que chacun peut aller chercher le genre de gouvernement qui l'accommode. *Adim.* Pourquoi cela ? *Socr.* Parce qu'elle les renferme tous, & que chacun a la liberté d'y vivre à ſa façon. Il me ſemble que ſi quelqu'un vouloit former le plan d'un état, comme nous faiſions tout-à-l'heure, il n'auroit qu'à ſe tranſporter dans une ville où le peuple gouverne : c'eſt une foire où on expoſe des gouvernemens de toute eſpece. Il n'auroit qu'à choiſir, & qu'à exécuter enſuite ſon deſſein ſur le modele qu'il auroit choiſi. *Adim.* Il ne manqueroit pas de modeles.

Socr. A juger de la choſe ſur le premier coup-d'œil, n'eſt-ce pas une condition bien douce & bien commode, de ne pouvoir être contraint d'accepter aucune charge publique, quelque mérite que vous ayiez pour la remplir ; de n'être ſoumis à aucune autorité, ſi vous ne le voulez ; de ne point faire la guerre quand

Digitized by Google

les autres la font ; & tandis que les autres vivent en paix, de n'y pas vivre vous-même, si cela ne vous plaît pas ; & en dépit de la loi qui vous interdit toute fonction dans le barreau ou dans la magistrature, d'être juge ou magistrat, si la fantaisie vous en prend ? *Adim.* A la premiere vue, cette vie doit paroître délicieuse. *Socr.* N'est-ce pas encore quelque chose d'admirable que la douceur avec laquelle on y traite certains criminels ? N'avez-vous pas vû dans une ville libre des hommes, condamnés à la mort ou à l'exil, rester impunément dans la ville, paroître en public, se promener avec une démarche & une contenance de héros, comme si personne n'y faisoit attention, & ne devoit pas même s'en appercevoir ? *Adim.* J'en ai vu plusieurs. *Socr.* De plus, n'est-ce pas l'effet d'une condescendance vraiment généreuse, & d'une façon de penser exemte de bassesse, que ce mépris qu'on y témoigne pour ces maximes que nous débitions tantôt avec tant d'emphase, en traçant le plan de notre république ; lorsque nous assurions qu'à moins d'être doué d'un excellent naturel, de s'être amusé, pour ainsi dire, dès l'enfance au milieu des belles choses, & d'en

Digitized by Google

avoir fait une étude sérieuse le reste de sa vie, jamais on ne deviendroit honnête homme ? Avec quelle grandeur d'ame on y foule aux pieds ces maximes, sans se mettre en peine d'examiner le caractere & la conduite de ceux qui s'ingerent dans le maniement des affaires ! quel empressement au contraire on fait paroître à les honorer, pourvu qu'ils disent qu'ils sont pleins de zele pour les intérêts du peuple ! *Adim.* Cela suppose en effet des sentimens bien généreux.

Socrate. Tels sont à-peu-près les avantages de la démocratie. C'est, comme vous voyez, un gouvernement très-doux, où personne n'est le maître, dont la variété est charmante, & où l'égalité regne entre les conditions les plus inégales. *Adim.* Vous n'en dites rien qui ne soit connu de tout le monde. *Socr.* Considérez à présent le caractere de l'homme démocratique ; ou plutôt, pour garder toujours le même ordre, ne verrons-nous pas auparavant comment il se forme ? *Adim.* Oui. *Socr.* N'est-ce pas ainsi ? L'homme avare & oligarchique a un fils qu'il éleve dans ses sentimens. *Adim.* Fort bien. *Socr.* Ce fils maîtrise & captive, à l'exemple de son pere, les passions qui

Digitized by Google

le portent au plaisir, qui inspirent le luxe & la dépense, & sont ennemies de l'épargne; en un mot, cette foule de desirs qu'on appelle superflus. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* Voulez-vous, pour jetter plus de clarté dans notre entretien, que nous commencions par établir la distinction des desirs nécessaires & des desirs superflus. *Adim.* Je le veux bien. *Socr.* N'a-t-on pas raison d'appeller desirs nécessaires ceux qu'il n'est pas en notre pouvoir de retrancher, ni de réprimer, & qu'il nous est d'ailleurs utile de contenter? car il est évident que ce sont des nécessités de nature: n'est-ce pas? *Adim.* Oui. *Socr.* C'est donc à bon droit que nous appellerons ces desirs nécessaires. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Pour ceux dont il est aisé de se défaire, si l'on s'y applique de bonne heure, dont la présence outre cela ne produit en nous aucun bien, & même y cause souvent de grands maux; quel autre nom leur convient mieux que celui des desirs superflus? *Adim.* Nul autre. *Socr.* Proposons un exemple des uns & des autres, afin de nous en former une plus juste idée. *Adim.* Ce sera bien fait. *Socr.* Le desir de prendre de la nourriture avec quelque assaisonnement, au-

Digitized by Google

tant qu'il eſt beſoin pour entretenir la ſanté & les forces, n'eſt-il pas néceſſaire? *Adim.* Je le penſe. *Socr.* Celui de la ſimple nourriture eſt néceſſaire pour deux raiſons, & parce qu'il eſt utile de manger, & parce qu'il eſt impoſſible de vivre autrement. *Adim.* Oui. *Socr.* Celui de l'aſſaiſonnement n'eſt néceſſaire qu'autant qu'il ſert à la ſanté. *Adim.* Cela eſt vrai. *Socr.* Mais le deſir de toutes ſortes de mets & de ragoûts, deſir qu'on peut réprimer, & même retrancher entiérement par une bonne éducation, deſir nuiſible au corps & à l'ame, dont il abrutit la raiſon & réveille les paſſions, ne doit-il pas être compté parmi les deſirs ſuperflus? *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Nous dirons donc que ceux-ci ſont des deſirs ſomptueux & prodigues; ceux-là des deſirs ménagés & intéreſſés, parce qu'il eſt utile dans la vie de les remplir. *Adim.* Oui. *Socr.* Nous porterons le même jugement touchant les plaiſirs de l'amour, & les autres voluptés ſenſuelles. *Adim.* Oui. *Socr.* N'avons-nous pas dit de celui à qui nous avons donné le nom de frélon, qu'il étoit livré à ces ſortes de plaiſirs, & dominé par des deſirs ſuperflus de toute eſpece; au lieu que

Digitized by Google

l'homme ménager & oligarchique n'a qu'un petit nombre de desirs nécessaires. *Adim.* Nous l'avons dit.

Socrate. Expliquons de nouveau comment cet homme oligarchique devient démocratique : voici, ce me semble, de quelle maniere cela arrive pour l'ordinaire. *Adim.* Comment ? *Socr.* Lorsqu'un jeune homme, élevé, ainsi que nous avons dit, dans l'ignorance, & dans des principes d'épargne, a goûté une fois du miel des frêlons, qu'il s'est trouvé dans la compagnie de ces insectes furieux, ardens pour les plaisirs, & sçavans dans l'art de les préparer, n'est-ce pas alors que son gouvernement intérieur, d'oligarchique qu'il étoit, devient démocratique ? *Adim.* C'est une nécessité inévitable. *Socr.* Et comme l'état a changé de forme, parce que la faction du peuple, fortifiée par un secours étranger qui favorisoit ses desseins, l'a emporté sur celle des riches ; ainsi ce jeune homme ne change-t-il pas de mœurs, à cause de l'appui que ses passions trouvent dans les passions d'autrui, de même nature que les siennes ? *Adim.* Oui. *Socr.* Si son pere ou ses proches envoyoient de leur côté du secours à la faction des desirs oligarchiques, &

Digitized by Google

employoient pour la ſoutenir les avis ſalutaires & les réprimandes, ſon cœur ne deviendroit-il pas alors le théatre des ſéditions & des combats ? *Adim.* Sans doute. *Socr.* Il arrive quelquefois que la faction oligarchique l'emporte ſur la démocratique, alors les mauvais deſirs ſont en partie détruits, en partie chaſſés de ſon ame; la pudeur & la modeſtie prennent leur place, & ce jeune homme rentre dans ſon devoir. *Adim.* Cela arrive quelquefois. *Socr.* Mais bientôt, à cauſe de la mauvaiſe éducation qu'il a reçue de ſon pere, de nouveaux deſirs plus forts, & en plus grand nombre, ſuccedent à ceux qu'il a bannis. *Adim.* Il n'eſt rien de plus ordinaire. *Socr.* Ils le rentraînent dans les mêmes compagnies; & du commerce clandeſtin qu'ils ont avec les deſirs des autres, naît une foule de deſirs, qu'il ne connoiſſoit point auparavant. *Adim.* Oui.

Socr. Enfin, ils s'emparent de la citadelle de l'ame de ce jeune homme, après s'être apperçu qu'elle eſt vuide de ſcience, d'habitudes louables, & de jugemens vrais, qui ſont la garde la plus ſûre & la plus fidelle de la raiſon des mortels chéris des Dieux. *Adim.* Sans doute.

Digitized by Google

Socr. Auſſi-tôt les jugemens faux & préſomptueux, les opinions haſardées accourent en foule & ſe jettent dans la place. *Adim.* Hélas ! oui. *Socr.* N'eſt-ce point alors qu'il retourne dans la compagnie de ces voluptueux lotophages, & ne rougit plus de ſon commerce intime avec eux ? S'il vient de la part de ſes amis & de ſes proches quelque renfort à la faction contraire, les jugemens faux fermant promptement les portes du château royal, refuſent l'entrée au ſecours qu'on envoie, & n'écoutent pas même les diſcours que des vieillards pleins de ſens & d'expérience y envoient en ambaſſade. Secondés d'une multitude de deſirs pernicieux, ils combattent, ils remportent la victoire ; & traitant la pudeur d'imbécillité, ils la chaſſent ignominieuſement. Ils banniſſent la tempérance, après l'avoir outragée & défigurée du nom de lâcheté : ils exterminent la modération & la frugalité, qu'ils appellent ruſticité & baſſeſſe. *Adim.* Oui vraiment. *Socr.* Après en avoir vuidé & purgé l'ame de ce malheureux jeune homme, qu'ils obſedent & qu'ils initient en grande pompe à leurs myſteres, ils introduiſent avec un nombreux cortege, riche-

Digitized by Google

ment parées & la couronne sur la tête ; l'insolence, l'indépendance, le libertinage & l'effronterie, dont ils font mille éloges, déguisant leur laideur sous les plus beaux noms : l'insolence sous le nom de politesse, l'indépendance sous celui de liberté, le libertinage sous celui de magnificence, l'effronterie sous celui de force. N'est-ce pas ainsi qu'un jeune homme accoutumé dès l'enfance à ne satisfaire d'autres desirs que les desirs nécessaires, passe à l'état, dirai-je de liberté ou de licence, où il s'abandonne à une foule de desirs & de plaisirs superflus ? *Adim.* On ne peut exposer ce changement d'une maniere plus frappante.

Socr. Comment vit-il après cela ? sans distinguer les plaisirs superflus des plaisirs nécessaires, il se livre aux uns & aux autres ; il n'épargne pour se satisfaire ni son bien, ni ses soins, ni son industrie. S'il est assez heureux pour ne pas porter ses désordres à l'excès, & si l'âge ayant un peu appaisé le tumulte des passions, l'engage à rappeller de l'exil une partie des vertus qu'il a bannies, & à ne pas s'abandonner sans réserve aux vices qui ont pris leur place ; il établit alors entre les plaisirs une espece d'égalité, &

Digitized by Google

les faisant, pour ainsi dire, tirer au sort, il laisse maîtriser son ame au premier à qui le sort est favorable. Ce desir satisfait, il passe sous l'empire d'un autre, & ainsi de suite; il n'en rebute aucun, & les entretient tous également. *Ad.* Cela est vrai. *Socr.* Que quelqu'un vienne lui dire qu'il y a des plaisirs de deux sortes: les uns qui vont à la suite des desirs innocens & légitimes, les autres qui sont le fruit des desirs criminels & défendus; qu'il faut rechercher & estimer les premiers, réprimer & dompter les seconds; il ferme toutes les avenues de la citadelle à ces sages maximes, & n'y répond que par des signes de mépris: il soutient que tous les plaisirs sont de même nature, & méritent également d'être recherchés. *Adim.* Telle est en effet sa disposition d'esprit, à laquelle il conforme sa conduite.

Socr. Il vit donc, pour m'exprimer de la sorte, au jour la journée. Le premier desir qui se présente, est le premier rempli. Aujourd'hui il fait ses délices de l'ivresse & des chansons bacchiques: demain il jeûnera & ne boira que de l'eau. Tantôt il s'exerce au gymnase, tantôt il est oisif & n'a souci de rien. Quelquefois il est philosophe; le plus souvent il

Digitized by Google

eſt homme d'état, il monte à la tribune, il parle & agit ſans ſçavoir ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. Un jour, il porte envie à la condition des gens de guerre, & le voilà devenu guerrier : un autre jour, il ſe jette dans le commerce. En un mot, il n'y a dans ſa conduite rien de fixe, rien de réglé ; il ne veut être gêné en rien, & il appelle la vie qu'il mene, une vie libre, agréable, une vie de bienheureux. *Adim.* Vous nous avez dépeint au naturel la vie d'un homme indépendant & jaloux de l'égalité. *Socr.* Son caractere qui réunit en lui toutes ſortes de mœurs & de caracteres, a tout l'agrément & toute la variété de l'état populaire ; & il n'eſt pas étonnant que tant de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, trouvent ſi beau un genre de vie où ſont raſſemblées toutes les eſpeces de gouvernemens & de caracteres. *Adim.* La choſe eſt ainſi. *Socr.* Mettons donc vis-à-vis de la démocratie, cet homme qu'on peut à bon droit nommer démocratique. *Adim.* Mettons-le.

Socr. Il reſte déſormais que nous conſidérions la plus belle forme de gouvernement, & le caractere le plus accompli ; je veux dire la tyrannie & le tyran.

Digitized by Google

Adim. Sans doute. *Socr.* Mon cher Adimante, répondez-moi. Quelles sont les mœurs du gouvernement tyrannique? Car, pour ce qui est de la maniere dont il se forme, il est évident qu'il doit sa naissance à la démocratie. *Adim.* Cela est certain. *Socr.* Le passage de l'état populaire à la tyrannie, n'est-il pas à-peu-près le même que celui de l'oligarchie à la démocratie? *Adim.* Comment cela? *Socr.* Ce qu'on regarde dans l'oligarchie comme le plus grand bien, ce qui même a donné naissance à cette forme de gouvernement, ce sont les richesses excessives; n'est-ce pas? *Adim.* Oui. *Socr.* Ce qui cause sa ruine, n'est-ce pas le desir insatiable de s'enrichir, & l'indifférence que cet unique objet qu'on se propose, inspire pour tout le reste? *Adim.* Cela est encore vrai. *Socr.* Par la même raison, l'état populaire trouve la cause de sa perte dans ce qu'il regarde comme son vrai bien, lorsqu'il en est insatiable. *Adim.* Quel est ce bien? *Socr.* La liberté. Entrez dans une ville libre, vous entendrez dire de toutes parts, qu'il n'est point d'avantage préférable à celui-là; que pour en jouir, tout homme né libre choisira de fixer son séjour

Digitized by Google

là, plutôt qu'ailleurs. *Adim.* Rien n'y eſt plus ordinaire qu'un pareil langage.

Socr. N'eſt-ce pas, comme je le diſois tout-à-l'heure, cet amour de la liberté porté à l'excès, & accompagné d'une indifférence extrême pour tout le reſte, qui perd enfin ce gouvernement & lui rend la tyrannie néceſſaire. *Adim.* Comment? *Socr.* Lorſqu'une ville dévorée d'une ſoif ardente de la liberté, eſt gouvernée par de mauvais échanſons, qui la lui verſent toute pure & la font boire juſqu'à l'enivrer; alors, ſi les magiſtrats ne portent pas la complaiſance pour elle, juſqu'à lui laiſſer faire tout ce qu'elle veut, elle les maltraite ſous prétexte que ce ſont des méchans qui aſpirent à l'oligarchie. *Adim.* Elle ne manque pas de le faire. *Socr.* Elle traite avec le dernier mépris ceux qui ont encore pour eux du reſpect & de la ſoumiſſion; elle leur reproche qu'ils ſont des gens de néant, des eſclaves volontaires. En public comme en particulier, elle vante & honore cette précieuſe égalité qui met de niveau les magiſtrats & les citoyens. Se peut-il faire que dans une telle ville la liberté ne ſoit portée à ſon comble? *Adim.* Comment cela ne ſeroit-il pas?

Socr.

Digitized by Google

Socr. Qu'elle ne pénetre, mon cher ami, jusques dans l'intérieur des familles, & qu'à la fin l'esprit d'indépendance & d'anarchie ne passe jusqu'aux animaux ? *Adim.* Qu'entendez-vous par-là ? *Socr.* Je veux dire que les peres s'accoutument à traiter leurs enfans comme leurs égaux, à les craindre même ; & ceux-ci à s'égaler à leurs peres ; à n'avoir ni respect ni crainte pour ceux à qui ils doivent le jour, parce qu'autrement leur liberté en souffriroit ; que les citoyens anciens & nouveaux, que les étrangers même y jouissent des mêmes droits. *Adim.* C'est ainsi que les choses s'y passent.

Socr. Et pour descendre à de moindres objets, les maîtres, par une raison semblable, y craignent & ménagent leurs disciples ; ceux-ci se moquent de leurs maîtres & de leurs gouverneurs. En un mot, les jeunes gens veulent aller de pair avec les vieillards, & balancer leur autorité, soit dans les discours, soit dans les actions. Les vieillards, de leur côté, par une complaisance & une politesse mal entendues, prennent leur place parmi les jeunes gens, & s'étudient à copier leurs façons, dans la crainte de passer pour des gens d'un caractere bourru & despotique,

Digitized by Google

Adim. Cela eſt vrai. *Socr.* Mais l'abus le plus intolérable que la liberté introduiſe dans ce gouvernement, c'eſt que les eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, ſont auſſi libres que ceux qui les ont achetés. J'ai preſque oublié de dire que les femmes y ont autant de pouvoir, & ſont auſſi indépendantes que les hommes. *Adim.* N'oublions rien &, ſelon l'expreſſion d'Eſchyle, *diſons tout ce qui nous viendra à la bouche. Socr.* Fort bien. C'eſt auſſi ce que je fais. On auroit peine à croire, à moins d'en avoir été témoin, combien les animaux qui ſont à l'uſage des hommes, y ſont plus libres que partout ailleurs. Nous voyons que les chiennes, ſelon le proverbe, ſont ſur le même pied que leurs maîtreſſes; que les chevaux & les ânes, accoutumés à marcher tête levée & ſans ſe gêner, heurtent celui qui ſe rencontre ſur leur paſſage, s'il n'a ſoin de ſe ranger. Enfin, tout y jouit d'une pleine & entiere liberté. *Adim.* Vous me racontez mon propre ſonge. Je ne vais preſque jamais aux champs que cela ne m'arrive.

Socr. Or, voyez-vous le mal général qui réſulte de tout cela? Voyez-vous combien les citoyens en deviennent délicats & om-

Digitized by Google

brageux, au point de ſe ſoulever, de ſe révolter à la moindre apparence de ſervitude? Ils en viennent à la fin, comme vous ſçavez, juſqu'à ne tenir aucun compte des loix écrites ou non écrites, afin de n'avoir abſolument aucun maître. *Adim.* Je le ſçais. *Socr.* C'eſt de cette forme de gouvernement ſi belle, ſi hardie, que naît la tyrannie, du moins à ce que je penſe. *Adim.* Elle eſt hardie en effet, mais continuez de m'en expliquer les ſuites. *Socr.* La même maladie qui a perdu l'oligarchie, prenant de nouvelles forces & de nouveaux accroiſſemens dans l'état populaire, le perd à ſon tour, & change en eſclavage ſa liberté. En général, il eſt vrai de dire qu'on ne peut donner dans un excès, ſans s'expoſer à tomber dans l'excès contraire. C'eſt ce qu'on remarque à l'égard des ſaiſons, des plantes, des corps & ſur-tout des états. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* Ainſi, par rapport à une ſociété entiere comme par rapport à un ſimple particulier, la liberté exceſſive dégénere tôt ou tard en une extrême ſervitude. *Adim.* Cela doit être encore. *Socr.* Il eſt donc naturel que la tyrannie ne prenne naiſſance d'aucun autre gouvernement, que du gouvernement populaire; c'eſt-à-

Digitized by Google

dire, qu'à la liberté la plus pleine & la plus entiere, doit succéder le despotisme le plus absolu & le plus intolérable. *Adim.* C'est l'ordre même des choses. *Socr.* Mais ce n'est pas là ce que vous me demandez. Vous voulez savoir quelle est cette maladie qui formée dans l'oligarchie & accrue ensuite dans la démocratie, la conduit enfin à la tyrannie. *Adim.* Vous avez raison.

Socr. Par cette maladie, j'entends cette foule de gens fainéans & prodigues, dont les uns plus hardis & plus courageux sont à la tête, les autres plus lâches vont à la suite des premiers. Nous avons comparé les premiers à des frêlons armés d'aiguillons, & les seconds à des frêlons sans aiguillon. *Adim.* Cette comparaison me paroît juste. *Socr.* Ces deux especes d'hommes font dans tout corps politique les mêmes ravages, que le phlegme & la bile font dans le corps humain. Un sage législateur, en qualité de médecin de l'état, prendra à leur égard les mêmes précautions, qu'un homme qui éleve des abeilles prend à l'égard des frêlons. Son premier soin sera d'empêcher qu'ils ne s'introduisent dans la ruche; & si, malgré sa vigilance, ils s'y sont

Digitized by Google

gliſſés, il les retranchera au plus vîte en coupant la partie du gâteau où ils ſe ſont retirés. *Adim.* Il n'a pas d'autre parti à prendre. *Socr.* Pour comprendre encore mieux ce que nous voulons dire, faiſons une choſe. *Adim.* Quoi ? *Socr.* Séparons par la penſée l'état populaire en trois corps, dont en effet il eſt compoſé. Dans le premier ſont compris ceux dont je viens de parler ; la licence les y fait naître en auſſi grand nombre que dans l'oligarchie. *Adim.* La choſe eſt ainſi. *Socr.* Il y a néanmoins cette différence, qu'ils ſont beaucoup plus remuans dans l'état républicain que dans l'oligarchique. *Adim.* Pour quelle raiſon ? *Socr.* C'eſt que dans celui-ci, comme ils n'ont aucun crédit, & qu'on a ſoin de les écarter de toutes les charges, ils ne peuvent ni agir ni ſe fortifier ; au lieu que dans celui-là, à un petit nombre près, ils ſont à la tête des affaires. Les plus intrigans d'entr'eux parlent & agiſſent ; les autres bourdonnent autour de la tribune, & ferment la bouche à quiconque voudroit ouvrir un avis contraire : deſorte que dans ce gouvernement toutes les affaires paſſent par leurs mains, à

Digitized by Google

l'exception d'un très-petit nombre. *Adim.* Cela eſt vrai.

Socr. Le ſecond corps fait bande à part, & n'a nul commerce avec la multitude. *Adim.* Quel eſt-il ? *Socr.* Comme dans cet état tout le monde travaille à s'enrichir par le trafic, ceux qui ſont plus ſages & plus modérés dans leur conduite, ſont auſſi pour l'ordinaire les plus riches. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* C'eſt de ces gens-là ſans doute que les frêlons tirent plus de miel, & avec plus de facilité. *Adim.* Quel butin feroient-ils ſur ceux qui n'ont rien ou peu de choſe ? *Socr.* Auſſi donne-t-on à ces riches le nom d'*herbe aux frélons*. *Adim.* On a raiſon. *Socr.* Le troiſieme corps eſt le menu peuple, compoſé d'artiſans & de gens déſœuvrés qui ont à peine de quoi vivre. Dans la démocratie, ce corps eſt le plus nombreux & le plus puiſſant, lorſqu'il eſt aſſemblé. *Adim.* Oui. Mais il ne s'aſſemble guere, à moins qu'on ne lui diſtribue quelque peu de miel. *Socr.* Auſſi ceux qui préſident à ces aſſemblées font-ils tout ce qui dépend d'eux pour lui en fournir. Dans cette vue, ils s'emparent des biens des riches, qu'ils partagent.

Digitized by Google

avec le peuple, gardant toujours pour eux la meilleure part. *Adim.* C'eſt-là le fond des diſtributions pécuniaires qu'on lui fait. *Socr.* Cependant les riches ſe voyant dépouillés de leurs biens, réſiſtent de toutes leurs forces à ces raviſſeurs; ils portent leurs plaintes au peuple aſſemblé, & ſe mettent en devoir de ſe défendre. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Les autres, de leur côté, les accuſent, tout innocens qu'ils ſont, de vouloir mettre le trouble dans l'état, d'attenter à la liberté du peuple, & d'être oligarchiques. *Adim.* Ils n'y manquent pas.

Socr. Mais, lorſque les accuſés s'apperçoivent que le peuple, moins par mauvaiſe volonté que par ignorance, & ſéduit par les artifices de leurs calomniateurs, forme contre eux de mauvais deſſeins; alors, ſoit qu'ils le veuillent, ou qu'ils ne le veuillent pas, ils deviennent en effet oligarchiques. Au reſte, ce n'eſt point à eux qu'il faut s'en prendre, mais aux frêlons qui les piquent de leurs aiguillons, & les pouſſent à cette extrémité. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Enſuite viennent les dénonciations, les accuſations réciproques, & les ſentences rendues pour ou contre les riches. *Adim.*

Digitized by Google

Cela eſt vrai. *Socr.* N'eſt-il pas ordinaire au peuple d'avoir quelqu'un à qui il confie ſpécialement ſes intérêts, qu'il travaille à agrandir & à rendre puiſſant ? *Adim.* Oui. *Socr.* Il eſt donc évident que c'eſt de la tige des chefs, des protecteurs du peuple que naît le tyran, & non d'ailleurs. *Adim.* La choſe eſt manifeſte.

Socr. Mais par où le protecteur du peuple commence-t-il à en devenir le tyran ? N'eſt-il pas certain que c'eſt lorſqu'il commence à faire quelque choſe d'approchant de ce qui ſe paſſe, dit-on, en Arcadie dans le Temple de Jupiter Lycée ? *Adim.* Que dit-on qu'il s'y paſſe ? *Socr.* On dit que celui qui a goûté des entrailles humaines mêlées à celles des autres victimes, eſt changé en loup. Ne l'avez-vous jamais entendu dire ? *Adim.* Oui. *Socr.* De même lorſque le protecteur du peuple trouvant en lui une ſoumiſſion parfaite à ſes volontés, trempe ſes mains dans le ſang de ſes concitoyens; quand ſur des accuſations calomnieuſes, & qui ne ſont que trop ordinaires, il les traîne devant les tribunaux, & les fait expirer dans les ſupplices; que lui-même abreuve ſa langue & ſa bouche

Digitized by Google

impure du sang de ses proches & de ses amis, qu'il remplit la ville de meurtres & de carnage, qu'il abolit les dettes, & propose un nouveau partage des terres; n'est-ce pas pour lui une fatale nécessité de périr de la main de ses ennemis, ou de devenir le tyran de l'état, & d'être changé en loup? *Adim.* Il n'y a pas de milieu. *Socr.* Il fait une guerre ouverte à ceux qui possedent de grands biens: &, si après avoir été chassé de la ville, il vient à y rentrer malgré ses ennemis, ne rentre-t-il pas avec tout l'appareil d'un tyran? *Adim.* Sans doute.

Socrate. Mais si les riches ne peuvent venir à bout de le chasser, ni de le faire condamner à mort en l'accusant devant le peuple, alors ils attentent à sa vie par des voies sourdes & violentes. *Adim.* Cela ne manque guere d'arriver. *Socr.* Ce qui donne occasion à cette demande fameuse & ouvertement tyrannique que font au peuple ceux qui en sont venus à ces extrêmités. Ils lui demandent des gardes, afin de mettre à couvert la personne du protecteur de l'état. *Adim.* Oui vraiment. *Socr.* Le peuple les leur accorde, craignant tout pour leurs jours, & ne craignant rien pour lui-même. *Adim.*

Digitized by Google

Sans doute. *Socr.* Quand les choſes en ſont à ce point, tout homme qui poſſede de grandes richeſſes, & qui par cette raiſon paſſe pour ennemi du gouvernement prend pour lui l'oracle rendu à Créſus; *il ſe retire, fuit vers le fleuve Hermus, & ne craint pas les reproches de lâcheté qu'on pourroit lui faire. Adim.* Il a raiſon; on ne lui donneroit pas l'occaſion de craindre deux fois de pareils reproches. *Socr.* S'il eſt pris dans ſa fuite, il lui en coûte la vie. *Adim.* Il n'a pas d'autre ſort à attendre.

Socrate. Quant au protecteur du peuple, qui s'en eſt déclaré le tyran, ne croyez pas qu'il goûte dans un repos faſtueux les avantages de ſa dignité. Toujours inquiet & debout ſur ſon tribunal, il renverſe à droite & à gauche tous ceux dont il ſe défie. *Adim.* Il fait bien d'en agir ainſi pour ſa ſûreté. *Socr.* Voyons quel eſt le bonheur de cet homme, & de la ſociété qui nourrit un pareil monſtre. *Adim.* Je le veux bien. *Socr.* D'abord, dans les premiers jours de ſa domination, ne ſourit-il pas gracieuſement à tous ceux qu'il rencontre, ne va-t-il pas juſqu'à les embraſſer, & leur dire qu'il ne penſe à rien moins qu'à être tyran ?

Digitized by Google

Ne fait-il pas les plus belles promeſſes en public & en particulier, affranchiſſant tous les débiteurs, partageant les terres entre le peuple & ſes favoris, traitant tout le monde avec une douceur & une tendreſſe de pere ? *Adim.* Il faut bien qu'il commence de la ſorte. *Socr.* Quand il s'eſt aſſuré des ennemis du dehors, en partie par des traités, en partie par des victoires, & qu'il eſt en repos de ce côté-là, il a toujours ſoin d'entretenir quelques ſemences de guerre, afin que le peuple ſente le beſoin qu'il a d'un chef. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* Et ſur-tout afin de l'appauvrir par les impôts dont il le charge, de l'occuper de ſa miſere préſente, & de le mettre hors d'état d'attenter à ſa perſonne. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* C'eſt encore afin de ſe ménager une voie non ſuſpecte de ſe défaire de ceux dont il conçoit de l'ombrage, & qu'il ſçait avoir le cœur trop haut pour plier ſous ſes volontés, en les expoſant aux coups des ennemis dans un jour de combat. Par toutes ces raiſons, il faut qu'un tyran ait toujours quelque guerre ſur les bras. *Adim.* J'en conviens.

Socrate. Mais une pareille conduite ne doit-elle pas le rendre odieux à ſes ſu-

Digitized by Google

jets ? *Adim.* Très-odieux. *Socr.* Quelques-uns de ceux qui ont contribué à ſon élévation, & qui ont après lui le plus d'autorité, ne parlent-ils pas entr'eux avec beaucoup de liberté ſur ce qui ſe paſſe, & les plus hardis ne vont-ils pas juſqu'à s'en plaindre à lui-même & lui en faire des reproches ? *Adim.* Il y a grande apparence. *Socr.* Il faut donc que le tyran s'en défaſſe, s'il veut régner en paix, & que ſans diſtinction d'ami ni d'ennemi, il perde tous ceux dont le mérite lui fait ombrage. *Adim.* Cela eſt évident. *Socr.* Il doit avoir l'œil bien clairvoyant pour diſcerner ceux qui ont du courage, de la grandeur d'ame, de la prudence, des richeſſes : & tel eſt ſon bonheur, qu'il eſt réduit, ſoit qu'il le veuille ou non, à ſe déclarer leur ennemi, à leur tendre des piéges ſans relâche, juſqu'à ce qu'il en ait purgé l'état. *Adim.* L'étrange maniere de le purger ! *Socr.* Il fait le contraire des médecins, qui purgent les corps en retranchant ce qu'il y a de mauvais, & en laiſſant ce qu'il y a de bon. *Adim.* Cependant il faut qu'il en vienne là, ou qu'il renonce à la tyrannie. *Socr.* En vérité, n'eſt-ce pas pour lui une heureuſe néceſſité, que celle

Digitized by Google

qui lui laiſſe le choix de périr, ou de n'avoir à vivre qu'avec des gens ſans mérite & ſans vertu, dont encore il ne peut éviter d'être haï ? *Adim.* Telle eſt ſa ſituation.

Socr. N'eſt-il pas vrai que plus il ſe rendra odieux à ſes citoyens par ſes cruautés, plus il aura beſoin d'une garde nombreuſe & fidelle ? *Adim.* Sans doute. *Socr.* Mais où trouvera-t-il des gens fideles ? d'où les fera-t-il venir ? *Adim.* S'il les paie bien, ils accourront en foule à lui de toutes parts. *Socr.* Je crois vous entendre. Il lui viendra par eſſaims des frêlons de tous les pays. *Adim.* Vous avez bien compris ma penſée. *Socr.* Pourquoi ne confieroit-il point ſa perſonne à ſes ſujets ? *Adim.* Comment cela ? *Socr.* En compoſant ſa garde d'eſclaves qu'il affranchiroit après avoir fait mourir leurs maîtres. *Adim.* Fort bien, d'autant plus que ces eſclaves lui ſeroient entiérement dévoués. *Socr.* Encore un coup, la condition du tyran eſt bien digne d'envie, ſi elle l'oblige de perdre les meilleurs citoyens, & de faire de leurs eſclaves ſes amis & ſes confidens. *Adim.* Il ne ſçauroit en avoir d'autres. *Socr.* Ces nouveaux citoyens ſont pleins d'admira-

Digitized by Google

tion pour sa personne; ils sont admis à sa plus intime familiarité, tandis que les gens de bien le haïssent & le fuient. *Adim.* Cela doit être.

Socrate. On a donc bien raison de vanter la tragédie comme une école de sagesse, & Euripide qui y a excellé. *Adim.* A quel propos dites-vous cela ? *Socr.* C'est qu'Euripide a prononcé quelque part cette sentence remplie d'un sens profond: *Les tyrans sont sages par le commerce qu'ils ont avec les sages.* Sans doute, qu'il a voulu dire que ceux qui composent leur cour sont autant de sages. *Adim.* Il est vrai qu'Euripide & les autres poëtes élevent la tyrannie jusqu'aux cieux en mille endroits de leurs ouvrages. *Socr.* Aussi ces poëtes tragiques ont-ils l'esprit trop bien fait, pour trouver mauvais que dans notre république, & dans tous les états gouvernés à-peu-près suivant nos maximes, on refuse de les recevoir à cause des éloges continuels qu'ils font de la tyrannie. *Adimante.* Autant que je puis croire, les plus raisonnables d'entr'eux ne s'offenseront point de ce refus. *Socr.* Ils iront donc, s'il leur plaît, en d'autres états. Là, rassemblant le peuple en foule à leurs pieces, ils gageront les

Digitized by Google

voix les plus belles, les plus fortes, les plus insinuantes, pour s'en servir à inspirer à la multitude du goût pour la tyrannie & la démocratie. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Il leur en reviendra beaucoup d'argent & de gloire; en premier lieu, de la part des tyrans, comme cela doit être; en second lieu, de la part des démocraties. Mais, à mesure qu'ils voudront prendre leur vol vers des gouvernemens plus parfaits, leur renommée ira toujours en décroissant; elle perdra haleine & ne pourra les suivre jusques-là. *Adim.* vous avez raison.

Socr. Mais laissons cette digression qui nous meneroit trop loin. Revenons au tyran, & voyons d'où il tirera de quoi pourvoir à l'entretien de cette garde belle, nombreuse & renouvellée à tous momens. *Adim.* Il est évident qu'il commençera par dépouiller les temples, & que tandis que la vente des choses sacrées lui produira des fonds suffisans, il chargera le peuple d'impôts le moins qu'il lui sera possible. *Socr.* Fort bien : mais quand ce fond viendra à lui manquer, que fera-t-il ? *Adim.* Alors il vivra du bien de son pere, lui, ses convives, ses amis & ses amies. *Socr.* Je vous entends ;

Digitized by Google

c'eſt-à-dire, que le peuple qui a donné naiſſance au tyran, le nourrira lui & ſa ſuite. *Adim.* Il le faudra bien. *Socr.* Mais quoi ! ſi le peuple s'emportoit contre lui, & lui diſoit qu'il n'eſt pas juſte qu'un fils déja grand & fort ſoit à charge à ſon pere ; qu'au contraire, c'eſt à lui de pourvoir à l'entretien de ſon pere ; qu'il n'a pas prétendu en le formant & en l'élevant, ſe le donner pour maître, auſſi-tôt qu'il ſeroit grand ; ni devenir l'eſclave de ſes eſclaves, & le nourrir lui & cette foule d'étrangers qu'il traîne à ſa ſuite : qu'il a voulu ſeulement s'affranchir par ſon moyen du joug des riches, & de ceux qu'on appelle *gens de bien* dans la ville : qu'ainſi il lui ordonne de ſe retirer avec ſes amis, par la même autorité qu'un pere chaſſe de ſa maiſon ſon fils avec ſes compagnons de débauche ? .... *Adim.* Il verra alors quel monſtre il a nourri & élevé dans ſon ſein, & qu'il s'efforce en vain de chaſſer un plus fort que ſoi. *Socr.* Que dites-vous ? Quoi ! le tyran oſeroit faire violence à ſon pere, & même le frapper, s'il ne ſe rendoit à ſes raiſons ? *Adim.* Qui doute qu'il n'en vînt juſques-là, après l'avoir déſarmé ? *Socr.* Le tyran eſt donc un fils dénaturé, un

Digitized by Google

parricide. C'eſt-là ce que j'appelle une tyrannie ouverte & déclarée, où le peuple, pour m'exprimer de la ſorte, voulant éviter la fumée d'un vain eſclavage, tombe dans le feu du deſpotiſme le plus outré, & voit ſuccéder la ſervitude la plus dure & la plus amere, à une liberté exceſſive & mal entendue. *Adim.* C'eſt un châtiment dû à ſa folie qu'il ne manque guere d'éprouver. *Socr.* Pouvons-nous nous flatter d'avoir expliqué d'une maniere ſatisfaiſante le paſſage de la démocratie à la tyrannie, & les mœurs de ce gouvernement ? *Adim.* Oui, nous pouvons nous en flatter avec raiſon.

LIVRE NEUVIEME.

SOCRATE. Il nous reſte à voir comment l'homme tyrannique ſe forme du démocratique, quelles ſont ſes mœurs, & ſi ſon ſort eſt heureux ou malheureux. *Adim.* C'eſt la ſeule choſe qui nous reſte à conſidérer. *Socr.* Sçavez-vous ce que je voudrois encore ? *Adim.* Quoi ? *Socr.* Nous n'avons pas, ce me ſemble, aſſez nettement expli-

Digitized by Google

qué la nature & les qualités des paſſions. Tandis qu'il manquera quelque choſe à ce point, la découverte de ce que nous cherchons ſera toujours mêlée de quelque obſcurité. *Adim.* Il eſt encore tems d'y revenir. *Socr.* Sans doute. Voici ſur-tout ce que je ſerois bien aiſe de connoître d'une maniere plus claire. Parmi les deſirs & les plaiſirs ſuperflus, je trouve qu'il y en a de criminels & d'illégitimes. Ces deſirs naiſſent dans l'ame de tous les hommes : mais quelques-uns les répriment par les loix & par d'autres deſirs mieux réglés & ſecondés par la raiſon; de ſorte qu'ils en ſont entiérement délivrés, ou que ceux qui reſtent ſont foibles & en petit nombre. Dans d'autres au contraire, ces deſirs ſont en plus grand nombre & en même tems les plus forts. *Adimante.* De quels deſirs parlez-vous ? *Socrate.* Je parle de ceux qui ſe réveillent durant le ſommeil, lorſque cette partie de l'ame qui eſt le ſiege de la raiſon, qui eſt douce & traitable, qui commande à tout l'homme, eſt comme endormie ; & que la partie animale & féroce, excitée par le vin & la bonne chere, ſe révolte, repouſſe le ſommeil qui voudroit l'aſſoupir, cherche à s'é-

Digitized by Google

chapper & à ſatisfaire ſes appétits brutaux. Vous ſçavez que dans ces momens cette partie de l'ame oſe tout, comme ſi elle étoit délivrée & affranchie des loix de la ſageſſe & de la pudeur, de ſorte qu'on s'imagine alors avoir un mauvais commerce avec ſa mere, & qu'on n'en rougit pas; qu'elle ne diſtingue rien, ni dieu, ni homme, ni bête; qu'aucun meurtre, aucune nourriture (*a*), ne lui fait horreur, en un mot, qu'il n'eſt point d'action, quelque extravagante, quelque impudente qu'elle ſoit, à laquelle elle ne ſe porte. *Adim.* vous dites très-vrai.

Socrate. Mais quand quelqu'un mene une vie ſobre & réglée, que ſur le point de ſe livrer au ſommeil, il ranime le flambeau de ſa raiſon, le nourrit de réflexions ſalutaires, & s'entretient avec lui-même; que ſans raſſaſier la partie animale il lui accorde ce qu'il ne peut lui refuſer, afin que venant à s'aſſoupir, elle ne trouble point par ſa joie ou par ſa triſteſſe la partie intelligente de l'ame, mais qu'elle la laiſſe ſeule, dégagée des ſens, porter ſes regards & ſes deſirs ſur ce qu'elle ignore du paſſé, du

(*a*) Comme de manger de la chair humaine. Il paroît que c'eſt le ſens de cette expreſſion.

Digitized by Google

préſent, de l'avenir; lorſqu'il a auſſi appaiſé la partie où réſide le courage, qu'il ſe couche ſans avoir le cœur plein de reſſentiment & d'émotion contre qui que ce ſoit; enfin lorſque tout dort en lui, hormis ſa raiſon qu'il tient éveillée, alors l'eſprit voit de plus près la vérité; il s'unit à elle d'une façon plus intime, & n'eſt point traverſé par des phantômes impurs & des ſonges criminels. *Adim.* J'en ſuis perſuadé. *Socr.* Peut-être me ſuis-je un peu trop étendu. Ce qu'il importe ſeulement de ſçavoir, c'eſt qu'il y a en chacun de nous, même dans ceux qui paroiſſent le plus maîtres de leurs paſſions, une eſpece de deſirs cruels, brutaux, ſans frein, ſans loix, & que c'eſt ſur-tout pendant le ſommeil qu'ils ſe font ſentir. Examinez ſi ce que je dis eſt vrai, ou non. *Adim.* J'en tombe d'accord.

Socrate. Rappellez-vous maintenant le portrait que nous avons fait de l'homme démocratique. Nous diſions que dans ſa jeuneſſe il avoit été élevé par un pere âpre & ménager, qui n'eſtimoit que les deſirs utiles & intéreſſés, & ſe mettoit peu en peine de ſatisfaire les deſirs ſuperflus, qui n'ont d'autre but que le luxe & les plaiſirs: n'eſt-ce pas? *Adim.* Oui. *Socr.* Que ſe trouvant enſuite dans la compagnie de gens

Digitized by Google

moins auſteres, & livrés à ces deſirs frivoles dont je viens de parler, il avoit bientôt pris en averſion les leçons de ſon pere, & s'étoit abandonné à la débauche & au libertinage : que cependant, comme il étoit d'un meilleur naturel que ſes corrupteurs, ſe voyant tiré de deux côtés oppoſés, il avoit pris un milieu entre leur conduite & celle de ſon pere, & s'étoit propoſé de jouir des plaiſirs avec modération, & de mener une vie également éloignée, à ce qu'il penſoit, de la contrainte ſervile & du déſordre qui ne connoît point de loi ; qu'ainſi d'oligarchique il étoit devenu démocratique. *Adim.* Cela eſt vrai. Telle eſt l'idée qu'on ſe forme communément d'un homme de ce caractere.

Socrate. Donnez à préſent à cet homme devenu vieux un fils élevé dans les mêmes maximes. *Adim.* Fort bien. *Socr.* Imaginez enſuite qu'il lui arrive la même choſe qu'à ſon pere ; je veux dire, qu'il ſe trouve engagé dans une vie licentieuſe, appellée vie libre par ceux qui le ſéduiſent, que d'une part, ſon pere & ſes proches prêtent main-forte à la faction des deſirs modérés ; tandis que de l'autre ces enchanteurs habiles, qui poſſédent le ſecret de faire des tyrans, ſe-

Digitized by Google

condent de tout leur pouvoir la faction contraire; juſque-là qu'enfin ils ont recours au ſeul moyen qui leur reſte pour retenir ce jeune homme dans leur parti : c'eſt de faire naître en ſon cœur un amour violent, qui préſide aux deſirs oiſifs & prodigues, & qui n'eſt autre choſe, à mon ſens, qu'un frêlon grand & aîlé. Croyez-vous en effet que l'amour en ces ſortes de perſonnes, ſoit autre choſe qu'un frêlon ? *Adim.* Je ne le crois pas. *Socr.* Mais lorſque les autres paſſions frémiſſant autour de ce frêlon couronnées de fleurs, ſans ceſſe enivrées de vins & de parfums, & ſe livrant dans ces aſſemblées de débauche aux plaiſirs les plus exceſſifs & les plus diſſolus, l'ont nourri, l'ont élevé & l'ont armé de l'aiguillon du deſir ; pour lors ce tyran de l'ame ne garde plus de meſures : eſcorté de la fureur, il extermine & chaſſe loin de ſa préſence, tout ce qui pourroit y reſter encore de ſentimens honnêtes, de deſirs vertueux; juſqu'à ce qu'après avoir effacé dans elle tout veſtige de pudeur & de tempérance, il l'ait remplie d'une fureur qu'elle ne connoiſſoit point auparavant. *Adim.* On ne peut faire une plus

Digitized by Google

vive peinture de la maniere dont se forme l'homme tyrannique. *Socr.* N'est-ce pas pour cette raison qu'on a donné, il y a longtems, à l'amour le nom de *Tyran* ? *Adim.* Il y a toute apparence. *Socr.* Tout homme dans l'ivresse n'a-t-il pas des idées & des sentimens tyranniques ? *Adim.* Oui. *Socr.* De même un phrénétique, un furieux ne s'imagine-t-il pas qu'il peut commander aux hommes, & même aux dieux, & qu'il en a le droit ? *Adim.* Sans doute. *Socr.* Or, mon cher ami, qu'est-ce que l'homme tyrannique, & quand son caractere est-il pleinement formé, sinon lorsque la nature, l'éducation, ou l'une & l'autre ensemble ont rempli son ame d'ivresse, d'amour & de fureur ? *Adim.* Cela est vrai.

Socrate. Vous venez de voir comme il se forme. Mais comment vit-il ? *Adim.* Je vous répondrai comme font les enfans en jouant : ce sera vous qui me le direz. (*b*) *Socr.* A la bonne heure. Sans doute qu'après cela lui & ses compagnons seront toujours dans les fêtes, les

(*b*) Je n'ai pu découvrir à quel jeu les enfans employoient cette expression proverbiale ; peu importe après tout de le sçavoir.

Digitized by Google

jeux, les festins, la débauche, & les plaisirs de toute espece que lui suggérera l'amour tyran qu'il porte dans son cœur, & qui gouverne avec empire toutes les puissances de son ame. *Adim.* C'est une nécessité. *Socr.* Jour & nuit ne sentira-t-il pas naître au dedans de lui-même une foule de desirs indomptés & insatiables? *Adim.* Oui. *Socr.* Ainsi, ses revenus, s'il en a, seront bientôt épuisés à les satisfaire. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Après cela viendront les emprunts, suivis de la dissipation de son patrimoine. *Adim.* Il faudra bien. *Socr.* Et lorsqu'il n'aura plus rien, ne sera-t-il pas importuné par les cris tumultueux de cette foule de passions nouvellement écloses? Pressé de leurs aiguillons, & sur-tout de celui de l'amour, à qui les autres passions servent, pour ainsi dire, de garde & d'escorte, ne courra-t-il pas çà & là comme un forcené, cherchant de tous côtés quelque proie qu'il puisse surprendre par artifice, ou ravir par force? *Adim.* Oui certes. *Socr.* Ainsi, ce sera pour lui une nécessité d'emporter tout ce qui se trouvera sous sa main, ou d'être déchiré par les plus cruelles douleurs. *Adim.* Il n'y a pas de milieu. *Socr.* Et

Digitized by Google

Et de même que les nouvelles passions survenues dans son cœur ont supplanté les anciennes & se sont enrichies de leurs dépouilles; ainsi, quoique plus jeune, ne voudra-t-il pas avoir plus de biens que son pere & sa mere, & s'emparer de ce qui leur reste de patrimoine, après avoir dissipé sa part? *Adim.* Oui. *Socr.* Et si ses parens refusent de se prêter à ses desirs, n'essaiera-t-il pas d'abord contre eux le larcin & la tromperie? *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Si cette voie ne lui réussit pas, n'aura-t-il pas recours à la rapine & à la force ouverte? *Adim.* Je le pense. *Socr.* S'ils s'opposent à sa violence, s'ils résistent, respectera-t-il leur vieillesse, pourra-t-il s'empêcher de leur faire quelque traitement tyrannique? *Adim.* J'ai grand sujet de craindre pour les parens de ce jeune homme.

Socr. Ainsi, pour une nouvelle maîtresse qu'il aime par caprice & sans raison; pour un jeune esclave dont la beauté l'aura séduit, & qu'il aura introduit dans la maison paternelle, croyez-vous, mon cher Adimante, qu'il aille jusqu'à porter la main sur ses pere & mere, sans égard pour leur grand âge, ni pour les droits anciens & naturels qu'ils ont sur son

cœur, & jusqu'à vouloir les asservir à l'objet de ses amours ? *Adim.* Je n'en doute nullement. *Socr.* C'est donc un grand bonheur pour des parens, d'avoir donné le jour à un fils de ce caractere. *Adim.* Il s'en faut de beaucoup. *Socr.* Mais quoi ! lorsqu'il aura consumé tout le bien de son pere & de sa mere, & que l'essaim des passions se sera multiplié & fortifié dans son cœur, ne sera-t-il pas réduit à percer les murs, à voler de nuit les passans, à piller les temples ? Les sentimens d'honneur & de probité, qu'on lui avoit inspirés dans son enfance, disparoîtront. Ses passions, affranchies depuis peu du joug, & ayant l'amour à leur tête, se rendront maîtresses de son cœur : ces mêmes passions, qui, lorsqu'il étoit soumis à l'autorité des loix, & à la volonté de son pere, n'osoient se révolter que durant le sommeil, quand l'amour sera devenu son maître & son tyran, le porteront cent fois le jour aux mêmes actions, auxquelles elles le portoient autrefois rarement pendant la nuit. Aucun meurtre, aucune débauche, aucun crime ne l'arrêtera ; l'amour tyrannique régnera seul dans son ame ; il y introduira la licence, le mépris des loix ; & regardant cette ame comme un état dont il s'est emparé, il la contrain-

Digitized by Google

dra de tout faire & de tout oſer, pour trouver de quoi l'entretenir, lui & cette foule tumultueuſe de paſſions qu'il traîne à ſa ſuite : les unes venues de dehors par les mauvaiſes compagnies, les autres nées dans ſon ſein, & auxquelles il a lâché la bride par ſes déſordres & par la licence qu'il leur a accordée. N'eſt-ce pas là la vie qu'il menera ? *Adim.* Oui.

Socrate. Si dans un état il ſe trouve peu de citoyens de ce caractere, & que les autres ſoient ſages & réglés dans leurs mœurs, ils en ſortiront pour aller ſe mettre au ſervice de quelque tyran : s'il y a guerre quelque part, ils vendront leur ſecours à prix d'argent ; ou, s'ils vivent dans l'état au ſein de la paix & de la tranquillité, ils y commettront un grand nombre de petits maux. *Adim.* Quels maux encore ? *Socr.* Par exemple, ils voleront, perceront les murs, couperont les bourſes, dépouilleront les paſſans, feront ſacriléges & raviſſeurs. S'ils ont quelque éloquence, ils noirciront l'innocence, porteront de faux témoignages, & vendront leur foi au plus offrant. *Adim.* Voilà donc ce que vous appellez de petits maux, & ce qu'ils feront, s'ils ſont en petit nombre. *Socr.* Oui ; les petites choſes, comme vous

Digitized by Google

ſçavez, ne ſont telles que par comparaiſon avec les grandes : tous ces maux mis à côté de ceux que ſouffre un état opprimé par un tyran, n'en approchent point, ſoit qu'on les conſidere en eux-mêmes, ou dans leurs funeſtes effets. Car, lorſqu'une ville a dans ſon enceinte beaucoup de citoyens de ce caractere, & que leur parti venant à groſſir chaque jour par la multitude de ceux qui ſe joignent à eux, ils ſentent leur nombre & leurs forces ; ce ſont eux qui, ſecondés par une populace inſenſée, donnent à l'état pour tyran celui d'entr'eux, dont le cœur eſt tyranniſé par les paſſions les plus fortes & les plus impérieuſes. *Adim.* Ce choix tombe bien : un tel ſujet doit s'entendre parfaitement au métier de tyran.

Socrate. Le meilleur parti que l'état puiſſe prendre alors, c'eſt de le recevoir ſans réſiſtance ; ſinon, au moindre mouvement qui ſe fera, il ſe portera contre ſa patrie aux mêmes violences dont il a uſé envers ſon pere & ſa mere : il la maltraitera, la livrera au pouvoir des jeunes débauchés qui le ſuivent, & tiendra dans le plus dur eſclavage cette patrie, qui, pour me ſervir de l'expreſſion des Crétois, eſt pour lui un autre pere & une autre mere : c'eſt-là que viſent

Digitized by Google

les desirs de cet homme; c'est là qu'ils aboutissent. *Adim.* Vous avez raison. *Socr.* Au reste, il n'est pas toujours nécessaire que de pareils monstres soient à la tête d'un état pour faire connoître leur caractere : souvent ils se montrent tels qu'ils sont dans une condition privée; voici comment : ou bien ils sont environnés d'une foule de flatteurs, prêts à leur obéir en tout; ou, rampant eux-mêmes devant les autres, tandis qu'ils ont besoin d'eux, il n'est point de choses qu'ils ne fassent pour les persuader de leur entier dévouement; mais à peine ont-ils obtenu ce qu'ils souhaitent, que leur amitié pour eux se change en indifférence. *Adim.* Rien n'est plus ordinaire. *Socr.* Ainsi ils passent leur vie sans être amis de personne, maîtres ou esclaves des volontés d'autrui : & voilà la marque du caractere tyrannique, qui est de ne connoître ni la vraie liberté, ni la véritable amitié. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Ne peut-on pas dire de ces sortes de gens, qu'ils sont sans foi? *Adim.* Oui. *Socr.* Et de plus, qu'ils sont injustes à l'excès, si ce que nous avons dit plus haut au sujet de la justice est véritable. *Adim.* On ne peut douter qu'il ne le soit.

Digitized by Google

Socrate. Raſſemblons donc les divers traits qui ſont le parfait ſcélérat : s'il exiſte, il doit être tel que nous venons de le dépeindre. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Ainſi ce doit être celui qui, avec le caractere le plus tyrannique qu'on puiſſe avoir, ſera encore revêtu de l'autorité de tyran ; & plus il aura vécu de tems dans l'exercice de la tyrannie, plus il ſera méchant. C'eſt une conſéquence néceſſaire, reprit Glaucon. *Socr.* Mais s'il eſt le plus méchant des hommes, n'eſt-il pas auſſi le plus malheureux ? Et ne le ſera-t-il pas d'autant plus, qu'il aura exercé la tyrannie plus long-tems, & d'une maniere plus deſpotique ? Je parle ici ſelon l'exacte vérité, & non ſelon l'opinion du vulgaire. *Glauc.* La choſe ne ſçauroit être autrement. *Socr.* La condition de l'homme tyranniſé par ſes paſſions, eſt donc la même que celle d'un état opprimé par un tyran ; par la même raiſon, la condition de l'homme démocratique reſſemble à celle d'un état républicain, & ainſi des autres. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Et ce qu'un état eſt par rapport à un autre état, ſoit pour la vertu, ſoit pour le bonheur, un de ces caracteres l'eſt par rapport à un autre caractere. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.*

Digitized by Google

Mais, quel est le rapport d'un état gouverné par un tyran à l'état monarchique, tel que nous l'avons représenté ci-dessus ? *Glauc.* Il y a entre ces deux gouvernemens une opposition entiere ; l'un est très-bon, l'autre très-mauvais. *Socr.* Je ne vous demanderai pas lequel des deux est très-bon, cela est évident ; mais je vous demande si vous jugez que celui qui est très-bon est aussi très-heureux, & celui qui est mauvais très-malheureux. N'allons pas au reste nous laisser éblouir par le bonheur apparent du tyran, en ne jettant les yeux que sur lui, & sur un petit nombre de favoris qui l'environnent : entrons dans l'état, examinons-le tout entier, pénétrons par-tout, & prononçons sur ce que nous aurons vu. *Glauc.* Vous ne demandez rien que de juste. Il est évident pour tout homme, qu'il n'est point de ville plus malheureuse que celle qui obéit à un tyran, ni de plus heureuse que celle qui est gouvernée par un roi.

Socrate. Aurai-je tort d'exiger qu'on apporte les mêmes précautions, quand il s'agira de porter son jugement sur le bonheur des particuliers, & de vouloir qu'on ne s'en rapporte qu'à la décision de celui qui peut pénétrer jusques dans l'intérieur de l'homme, qui ne se laisse

Digitized by Google

pas prendre comme un enfant aux apparences & à ces dehors fastueux & tyranniques, dont on se revêt pour en imposer à la multitude, mais qui pese, qui examine tout? Si donc je prétendois que nous ne devons écouter dans la question présente d'autre juge que celui qui aux lumieres de l'esprit joint celle de l'expérience, qui a vécu avec les tyrans, qui les a vus dans le domestique, dépouillés de cet appareil & de cette pompe de théatre qui les suit en public, qui sçait quelle impression fait sur eux la vue des dangers auxquels l'état est sans cesse exposé: si, dis-je, je ne permettois point à d'autres qu'à lui de prononcer sur le bonheur ou le malheur de la condition du tyran?.... *Glauc.* Vous ne pourriez choisir un meilleur juge. *Socr.* Voulez-vous que nous supposions pour un moment que nous sommes nous-mêmes en état de juger, & que nous avons vécu assez long-tems avec les tyrans (*c*).

(*c*) Platon avoit plus de droit qu'aucun autre de prononcer sur la condition des tyrans. On sçait qu'il a passé quelque tems à la cour des deux Denis, qu'il a même été admis à leur intime familiarité, & que si ses conseils eussent été suivis, le palais du tyran eût été changé en une école de philosophie. Il vouloit exécuter à Syracuse le plan de sa république. Mais ses leçons ne purent entrer dans des esprits & des coeurs corrompus.

Digitized by Google

pour les connoître à fond, afin que nous ayions quelqu'un qui puisse répondre à nos interrogations ? *Glauc.* Je le veux bien.

Socr. Suivez-moi donc; & vous rappellant les traits de ressemblance qui se trouvent entre l'état & le particulier, considérez-les l'un après l'autre, & dites-moi quelle doit être leur situation à tous deux. *Glauc.* Par rapport à quoi ? *Socr.* Pour commencer par l'état, direz-vous d'une ville soumise à un tyran, qu'elle est libre ou esclave ? *Glauc.* Je dis qu'elle est esclave autant qu'on peut l'être. *Socr.* Vous voyez cependant dans cette ville des gens libres & maîtres de leurs actions. *Glauc.* J'en vois, mais en très-petit nombre; &, à dire vrai, la plus grande & la plus saine partie des citoyens est réduite à un dur & honteux esclavage. *Socr.* Si donc il en est du particulier comme de l'état, n'est-ce pas une nécessité qu'il se passe en lui les mêmes choses, que son ame gémisse dans une servitude basse & honteuse, que la plus excellente partie de cette ame soit soumise aux volontés de la partie la plus mépriſable, la plus méchante & la plus furieuse ? *Glauc.* Cela doit être ainsi. *Socr.* Que direz-vous d'une

ame en cet état ? qu'elle eſt libre ou eſclave ? *Glauc.* Je dis qu'elle eſt eſclave. *Socr.* Mais une ville eſclave, & dominée par un tyran, ne fait point ce qu'elle veut. *Glauc.* Non certes. *Socr.* Ainſi, à parler en général, une ame tyranniſée ne fait pas non plus ce qu'elle veut ; mais ſans ceſſe entraînée par la violence de ſes paſſions, elle ſera pleine de trouble & de repentir. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* La ville où regne un tyran, eſt-elle riche ou pauvre ? *Glauc.* Elle eſt pauvre. *Socr.* Une ame tyranniſée eſt donc auſſi toujours pauvre & inſatiable ? *Glauc.* Oui. *Socr.* N'eſt-ce pas encore une néceſſité, que cet état & ce particulier ſoient dans une crainte & une frayeur continuelles ? *Glauc.* Aſſurément. *Socr.* Croyez-vous qu'on puiſſe trouver dans quelque autre ville plus de plaintes, plus de ſanglots, plus de gémiſſemens & de douleurs ameres ? *Glauc.* Non *Socr.* Ou dans quelque autre homme que ce ſoit, plus que dans cet homme tyrannique, que l'amour & les autres paſſions rendent furieux ? *Glauc.* Je ne le crois pas.

Socr. Or, c'eſt en jettant les yeux ſur tous ces maux, & ſur mille autres encore, que vous avez jugé que cette ville étoit la

Digitized by Google

plus malheureuse de toutes les villes. *Glauc.* N'ai-je point eu raison ? *Socr.* Sans doute ; mais en portant la vue sur ces mêmes maux qu'éprouve l'homme tyrannique, que dites-vous de lui ? *Glauc.* Je dis que c'est le plus malheureux de tous les hommes. *Socr.* Vous vous trompez en cela. *Glauc.* Pourquoi ? *Socr.* Il n'est pas encore aussi malheureux qu'on peut l'être. *Glauc.* Qui le sera donc ? *Socr.* Celui que je vais dire vous paroîtra peut-être plus malheureux que lui. *Glauc.* Quel est-il ? *Socr.* C'est celui qui, étant déja tyrannisé par ses passions, ne vit point dans une condition privée, & à qui sa mauvaise fortune présente l'occasion favorable de devenir tyran. *Glauc.* Sur ce que nous avons dit plus haut, je conjecture que vous avez raison. *Socr.* Cela peut être ; mais dans une matiere de cette importance, où il ne s'agit de rien moins que d'examiner d'où dépend le bonheur & le malheur de la vie, il ne faut pas s'arrêter à des conjectures, mais porter, s'il se peut, la chose jusqu'à l'entiere conviction. *Glauc.* Cela est bien dit.

Socr. Voyez si je raisonne juste. Pour bien juger de la condition du tyran, voici, ce me semble, comme il faut s'y

Digitized by Google

prendre. *Glauc.* Comment ? *Socr.* Il en eſt de lui à proportion, comme de ces riches particuliers qui ont beaucoup d'eſclaves ; car ils ont cela de commun avec les tyrans, qu'ils commandent à pluſieurs : la différence n'eſt que dans le nombre, où ce dernier l'emporte ſur eux. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Vous ſçavez que ces particuliers vivent tranquilles, & ne craignent rien de la part de leurs eſclaves. *Glauc.* Qu'en auroient-ils à craindre ? *Socr.* Rien : mais en voyez-vous la raiſon ? *Glauc.* Oui. C'eſt que tout l'état veille à la ſûreté de chaque citoyen. *Socr.* Fort bien. Mais ſi quelque dieu tranſportoit tout-à-coup du milieu de la ville un de ces hommes qui ont à leur ſervice cinquante eſclaves & davantage, avec ſa femme & ſes enfans, & qu'il le mît avec ſon bien, & toute ſa maiſon, dans un vaſte déſert, où il n'auroit point de ſecours à attendre d'aucun homme libre, ne ſeroit-il pas dans une appréhenſion continuelle de périr de la main de ſes eſclaves, lui, ſa femme & ſes enfans ? *Glauc.* Je n'ai pas de peine à le croire. *Socr.* Il ſeroit donc réduit à faire baſſement ſa cour à quelques-uns d'entr'eux, à les gagner à force de pro-

Digitized by Google

meſſes, à les affranchir, ſans qu'ils l'euſſent mérité; en un mot, à devenir le flatteur de ſes eſclaves? *Glauc.* Il faudroit bien qu'il en paſſât par-là, ou qu'il conſentît à périr? *Socr.* Que ſeroit-ce donc, ſi ce même Dieu plaçoit à l'entour de ſa demeure un grand nombre de gens déterminés à ne pas ſouffrir qu'un homme exerce aucun empire ſur ſes ſemblables, & diſpoſés à punir du dernier ſupplice celui qui formeroit une pareille entrepriſe, s'ils pouvoient s'en ſaiſir? *Glauc.* Environné de toutes parts de tant d'ennemis, il auroit encore un plus grand ſujet de craindre pour ſes jours.

Socr. N'eſt-ce pas dans une ſemblable priſon qu'eſt enchaîné le tyran? Du caractere dont nous l'avons dépeint, il doit être dévoré ſans ceſſe de craintes & de deſirs de toute eſpece. Mais quelqu'avide que ſoit ſa curioſité, il ne peut s'abſenter un ſeul jour de la ville comme les autres citoyens, ni aſſiſter aux ſpectacles qui attirent leurs regards. Enfermé dans l'enceinte de ſon palais comme une femme, il porte envie au bonheur de ſes ſujets, lorſqu'il apprend que dans leurs voyages ils ont vu des choſes dignes d'exciter leur attention. *Glauc.* Cela eſt vrai.

Digitized by Google

Socr. Mais outre ces maux communs à tous les tyrans, l'homme tyranniſé par ſes paſſions, que vous avez jugé le plus malheureux des hommes, en reſſent d'autres qui lui ſont perſonnels, lorſque le ſort l'oblige de renoncer à la vie privée, qu'il l'éleve à la condition de tyran; & qu'incapable de ſe conduire lui-même, il aſpire à commander aux autres. Sa condition reſſemble à celle d'un médecin, qui joindroit à un mauvais tempérament l'incapacité de ſe gouverner lui-même, & qui, au lieu de ne ſonger qu'à ſa ſanté, ſe verroit contraint de lutter toute la vie contre les maladies des autres corps, & de travailler à leur guériſon. *Glauc.* Cette comparaiſon, Socrate, eſt très-exacte & très-vraie. *Socr.* Une telle ſituation, mon cher Glaucon, n'eſt-elle pas la plus triſte qu'on puiſſe imaginer, & la condition de tyran n'ajoute-t-elle pas un nouveau ſurcroît de malheur aux maux de celui qui, ſelon vous, eſt déja très-malheureux? *Glauc.* J'en conviens.

Socr. Ainſi, à ne conſulter que la vérité, & quelle que puiſſe être ſur ce point l'opinion des hommes, le tyran n'eſt qu'un eſclave, mais un eſclave aſſujetti à la plus dure ſervitude, un vil flat-

Digitized by Google

teur qui rampe devant les hommes les plus méchans. Jamais il ne peut assouvir ses passions: ce qui lui manque va bien au-delà de ce qu'il possede; quiconque sçaura envisager son ame toute entiere, trouvera qu'elle est vraiment pauvre, toujours saisie de frayeur, toujours en proie aux douleurs & aux plus violentes agitations; telle est sa situation, s'il est vrai qu'elle ressemble à celle de l'état dont il est maître: or, elle lui ressemble; qu'en pensez-vous? *Glauc.* Oui. *Socr.* Ajoutons à tant de miseres ce que nous avons déja dit, que de jour en jour il devient nécessairement, à raison du rang qu'il occupe, plus envieux, plus perfide, plus injuste, plus impie, plus abandonné de ses amis; que son cœur loge & nourrit tous les vices: d'où il suit qu'il est le plus malheureux des hommes, & qu'il communique son malheur par degrés à ceux qui l'approchent de plus près. *Glauc.* Nul homme de bon sens ne vous contredira en ce point.

Socr. Faites donc à présent l'office de juge, & prononcez sur le bonheur de ces cinq especes de caracteres, le royal, le timocratique, l'oligarchique, le démocratique, le tyrannique; & assignez à chacun

Digitized by Google

d'eux le degré de félicité que vous croyez qu'il mérite. *Glauc.* Le jugement eſt aiſé à faire. Je leur donne à chacun plus ou moins de vertu, plus ou moins de bonheur, ſelon le rang auquel ils ſe ſont préſentés à nous. *Socr.* Voulez-vous que nous faſſions venir un héraut, ou que je publie moi-même à haute voix que le fils d'Ariſton a déclaré le plus heureux des hommes celui qui eſt le plus juſte & le plus vertueux, c'eſt-à-dire, celui qui eſt vraiment maître de lui-même, & qui ſe gouverne ſelon les principes de l'état monarchique; qu'il a jugé que le plus malheureux étoit celui qui eſt le plus injuſte & le plus méchant, c'eſt-à-dire celui qui étant d'un caractere très-tyrannique, exerce ſur lui-même & ſur les autres la plus cruelle tyrannie? *Glauc.* Je vous permets de le publier. *Socr.* Ajouterai-je, quand bien même les dieux & les hommes n'auroient aucune connoiſſance de la juſtice du premier & de l'injuſtice du ſecond? *Glauc.* Ajoutez.

Socr. Ainſi nous voilà parvenus à la découverte de ce que nous cherchions. Je vais, ſi vous voulez, vous donner une ſeconde démonſtration de la même vérité. *Glauc.* Quelle eſt-elle? *Socr.* Com-

Digitized by Google

me l'état est partagé en trois corps, l'ame de chacun de nous est aussi divisée en trois parties : nous allons, ce me semble, tirer de-là une nouvelle preuve. *Glauc.* Dites-la moi. *Socr.* Prenez la peine de m'écouter : à ces trois parties de l'ame répondent trois espèces de plaisirs, propres de chacune d'elles ; elles ont aussi chacune leurs desirs & leur commandement à part. *Glauc.* Expliquez-vous. *Socr.* L'une de ces parties est la raison, instrument des connoissances de l'homme : la seconde est l'appétit irascible ; la troisieme a trop de formes différentes pour pouvoir être comprise sous un nom particulier ; mais on la désigne ordinairement par ce qu'il y a de remarquable & de prédominant en elle. Nous l'avons nommée appétit concupiscible, à cause de la violence des desirs qui nous portent vers le manger, le boire, l'amour, & les autres plaisirs des sens ; nous l'avons aussi appellée esprit d'intérêt, parce que l'argent est le moyen le plus efficace de satisfaire ces sortes de desirs. *Gl.* Nous avons eu raison. *Socr.* Si nous disions que c'est un amour, un desir immodéré du gain, ce point capital ne serviroit-il pas à fixer la notion, & à nous donner une idée claire de cette partie de

Digitized by Google

l'ame, lorſque nous aurons à en parler? Quel autre nom en effet lui convient mieux, que celui d'eſprit d'intérêt & de convoitiſe? *Gl.* Je n'en vois point d'autre. *Socr.* L'appétit iraſcible ne nous porte-t-il point à vouloir dominer, l'emporter ſur les autres, & nous diſtinguer par des actions d'éclat? *Glauc.* Oui. *Socr.* Nous pouvons donc à juſte titre l'appeller eſprit de brigue & d'ambition. *Glauc.* Ce nom lui convient parfaitement. *Socr.* Quant à l'organe de nos connoiſſances, il eſt évident qu'il eſt deſtiné tout entier à connoître la vérité telle qu'elle eſt, & qu'il ſe met peu en peine des richeſſes & des honneurs. *Glaucon.* Cela eſt certain. *Socr.* Ainſi nous n'aurons pas tort de l'appeller eſprit philoſophique, & avide de connoiſſances. *Glauc.* Non.

Socr. N'eſt-il pas encore vrai que, ſelon la différence des caracteres, les uns ſe laiſſent dominer par cet eſprit, les autres par l'un des deux autres. *Glauc.* Oui. *Socr.* C'eſt pour cela que nous diſons qu'il y a trois principaux caracteres d'hommes, le philoſophe, l'ambitieux, l'intéreſſé. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Et trois eſpeces de plaiſirs analogues à chacun de ces caracteres. *Glauc.* Sans doute. *Socr.*

Digitized by Google

Si vous demandiez à chacun de ces hommes en particulier, quelle eſt la vie la plus heureuſe, vous n'ignorez pas que chacun d'eux vous diroit que c'eſt la ſienne ; que l'intéreſſé mettroit le plaiſir du gain au-deſſus des autres plaiſirs, qu'il mépriſeroit la ſcience & les honneurs, à moins que ce ne fût un moyen d'amaſſer de l'argent. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* De ſon côté, que dira l'ambitieux ? Ne traitera-t-il pas de baſſeſſe le plaiſir qu'il y a à accumuler des tréſors, & de vaine fumée celui qui revient de l'étude des ſciences, à l'exception de celles qui peuvent tourner à ſon honneur & à ſa gloire ? *Glauc.* La choſe eſt ainſi. *Socr.* Quant au philoſophe, diſons hardiment qu'il ne fait aucun cas de tout le reſte, en comparaiſon du plaiſir que procure la connoiſſance du vrai ; & que par ſon application continuelle à l'étude, il tend à ſe procurer de plus en plus la jouiſſance de ce plaiſir ; qu'à l'égard des autres plaiſirs, il les regarde comme autant de néceſſités auxquelles il ne doit ſe prêter qu'autant que le beſoin de la nature l'exige. *Glauc.* J'en ſuis très-perſuadé.

Socr. Maintenant, puiſqu'il eſt queſtion de décider laquelle de ces trois eſpeces

Digitized by Google

de plaiſirs & de conditions eſt, je ne dis pas la plus honnête & la meilleure en ſoi, mais la plus agréable & la plus douce ; comment dans ces trois rapports oppoſés, pourrons-nous ſçavoir de quel côté ſe trouve la vérité ? *Glauc.* Je ne ſçais comment m'y prendre. *Socr.* Voyons la choſe de cette maniere. Quelles ſont les qualités requiſes pour bien juger ? N'eſt-ce pas l'expérience, la prudence, & le raiſonnement ? Peut-on ſuivre de meilleurs guides, quand il s'agit de porter un jugement ? *Glauc.* Non. *Socr.* Or, lequel de ces trois hommes a le plus d'expérience des trois ſortes de plaiſirs dont nous venons de parler ? Croyez-vous que l'intéreſſé, s'il s'appliquoit pour un moment à la connoiſſance du vrai, fût plus capable de juger par le ſentiment intérieur, de la nature du plaiſir qui accompagne la ſcience, que le philoſophe n'eſt en état de juger du plaiſir que cauſe le gain ? *Glauc.* Il s'en faut de beaucoup, parce que le philoſophe depuis ſon enfance a été plus d'une fois dans l'occaſion de goûter le plaiſir de l'intéreſſé ; au lieu que celui-ci ne ſe trouve jamais dans la néceſſité d'eſſayer combien eſt doux le plaiſir de connoître la

Digitized by Google

nature des choſes, qu'il n'en peut acquérir l'expérience, & que ce plaiſir étant au-deſſus de ſa portée, il feroit de vains efforts pour y atteindre. *Socr.* Ainſi le philoſophe eſt plus expérimenté dans l'un & l'autre de ces plaiſirs, que l'intéreſſé. *Glauc.* Il n'y a point de comparaiſon à faire entr'eux. *Socr.* Ne connoît-il pas auſſi par expérience le plaiſir attaché aux honneurs, mieux que l'ambitieux ne connoît le plaiſir qui ſuit la ſageſſe? *Glauc.* Sans doute, puiſque chacun d'eux eſt ſûr d'être honoré, s'il parvient au but qu'il ſe propoſe. Car les richeſſes ont leurs admirateurs, comme le courage & la ſageſſe. Ainſi, à l'égard du plaiſir qu'il y a d'être honoré, tous trois en ont une égale expérience. Mais, il eſt impoſſible qu'aucun autre que le philoſophe goûte le plaiſir attaché à la contemplation de l'eſſence des choſes. *Socr.* Par conſéquent, à ne conſulter que l'expérience, il eſt plus en état de juger que les deux autres. *Glauc.* Sans contredit.

Socr. Mais, il eſt le ſeul auſſi qui aux lumieres de l'expérience joigne celles de la prudence. *Glauc.* Cela eſt inconteſtable. *Socr.* Quant à l'organe dont on ſe

Digitized by Google

ſert pour juger, il n'eſt propre ni de l'intéreſſé, ni de l'ambitieux, mais du ſeul philoſophe. *Glauc.* Quel eſt donc cet organe ? *Socr.* N'avons-nous pas dit que c'étoit le raiſonnement ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Or, le raiſonnement eſt, à proprement parler, l'organe du philoſophe. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Si la richeſſe & le gain étoient la plus juſte regle pour bien juger de chaque choſe, ce que l'intéreſſé eſtime ou mépriſe, ſeroit en effet digne d'eſtime ou de mépris. *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* Si c'étoient les honneurs, le courage & les victoires, ne faudroit-il pas s'en rapporter à la déciſion de l'homme intrigant & ambitieux ? *Glauc.* Cela eſt évident. Mais puiſque c'eſt à la prudence, à l'expérience, au raiſonnement qu'il appartient de prononcer, on ne peut s'empêcher de reconnoître que ce qui mérite l'eſtime du philoſophe, de l'ami de la raiſon, eſt véritablement eſtimable. *Socr.* Donc, des trois ſortes de plaiſirs dont il s'agit, le plus doux, le plus flatteur, eſt celui que goûte cette partie de l'ame qui eſt l'inſtrument de nos connoiſſances ; & l'homme qui donne à cette partie tout empire ſur lui-même, mene la vie la plus délicieuſe.

Digitized by Google

Glauc. J'en demeure d'accord. Car ſi le ſage vante le bonheur de ſon état, c'eſt que lui ſeul a droit de le faire. *Socr.* Quelle vie & quel plaiſir mettra-t-il au ſecond rang? Il eſt clair que ce ſera le plaiſir du guerrier & de l'ambitieux, qui approche beaucoup plus du ſien, que celui de l'intéreſſé, auquel, ſelon toute apparence, il aſſignera la derniere place. *Glauc.* Sans doute.

Socr. Ainſi voilà deux victoires conſécutives que le juſte remporte ſur l'injuſte. Il en va remporter une troiſieme dont il rendra graces à Jupiter Conſervateur & Olympien, comme il ſe pratique aux jeux olympiques. Remarquez en effet que tout autre plaiſir que celui du ſage n'eſt point un plaiſir réel, un plaiſir pur; qu'au contraire ce n'eſt qu'une ombre, un phantôme de plaiſir, ſelon ce que j'ai oui dire à un ſage. Mais ſi cela eſt, la défaite de l'injuſte eſt pleine & entiere. *Glauc.* Aſſurément, mais qu'en penſez-vous? *Socr.* Répondez-moi. Nous allons examiner enſemble ce qu'il en faut penſer. *Glauc.* Interrogez. *Socr.* La douleur n'eſt-elle pas oppoſée au plaiſir? *Glauc.* Oui. *Socr.* N'y a-t-il pas auſſi un état de l'ame où elle n'éprouve ni plaiſir ni douleur? *Glauc.*

Digitized by Google

Je le penſe. *Socr.* Cet état qui tient le milieu entre ces deux ſentimens contraires, ne conſiſte-t-il pas dans un certain calme où l'ame ſe trouve à l'égard de l'un & de l'autre ſentiment ? N'eſt-ce pas-là votre penſée ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Vous rappellez-vous les diſcours que tiennent d'ordinaire les malades, dans les accès de leur mal ? *Glauc.* Quels ſont ces diſcours ? *Socr.* Qu'il n'eſt point de plus grand bien que la ſanté ; mais qu'ils n'en connoiſſoient pas tout le prix avant que d'être malades. *Glauc.* Je me les rappelle. *Socr.* N'entendez-vous pas dire à tous ceux qui ſouffrent, qu'il n'eſt rien de plus doux que de ceſſer de ſouffrir ? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Vous verrez que dans tous les événemens fâcheux de la vie, les hommes tiennent le même langage. Sont-ils triſtes ? être exempt de triſteſſe, eſt pour eux le bien le plus deſirable. Ce n'eſt plus la joie qu'ils regardent alors comme ce qu'il y a de plus délicieux, mais ce repos de l'ame où elle n'éprouve ni joie ni chagrin. *Glauc.* C'eſt que cette ſituation ſeroit douce pour eux, en comparaiſon de celle où ils ſe trouvent.

Socr. Par la raiſon contraire, la ceſſation,

Digitized by Google

sation de plaisir doit être une peine pour celui qui étoit auparavant dans la joie. *Glauc.* Cela doit être. *Socr.* Ainsi, ce calme de l'ame que nous disions tout-à-l'heure tenir le milieu entre le plaisir & la douleur, nous paroît être à présent l'un & l'autre. *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais, est-il possible que ce qui n'est ni l'un ni l'autre, soit tout ensemble l'un & l'autre ? *Glauc.* Je ne le pense pas. *Socr.* Le plaisir & la douleur ne sont-ils pas l'un & l'autre un mouvement de l'ame ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais ne venons-nous pas de dire que cet état où l'on ne sent ni plaisir ni douleur, est un repos de l'ame, & je ne sçais quoi de mitoyen entre ces deux sentimens ? *Glauc.* Il est vrai. *Socr.* Comment donc peut-on croire raisonnablement que la négation de douleur soit un plaisir, & la négation du plaisir, une douleur ? *Glauc.* On ne le peut pas. *Socr.* Par conséquent, cet état n'est en lui-même ni agréable ni fâcheux ; mais on le juge agréable par opposition avec la douleur, & fâcheux par opposition avec le plaisir. Dans tous ces phantômes il n'est rien qui représente le plaisir réel, tout cela n'est qu'un prestige.

Digitized by Google

Glauc. Du moins la raiſon nous porte à le croire.

Socr. Afin qu'il ne vous reſte aucune raiſon de penſer que le plaiſir n'eſt ici bas qu'une ceſſation de peine, & la peine une ceſſation de plaiſir; conſidérez un de ces plaiſirs qui ne viennent à la ſuite d'aucune douleur. *Glauc.* Où ſont-ils, & quelle eſt leur nature? *Socr.* Il en eſt de pluſieurs eſpeces; mais je vous prie de faire une attention particuliere à ceux de l'odorat. La ſenſation délicieuſe qu'ils excitent dans l'ame n'eſt précédée d'aucune douleur; & lorſqu'elle vient à ceſſer, elle ne laiſſe aucune douleur après ſoi. *Glauc.* Cela eſt très-vrai. *Socr.* Ne nous laiſſons donc pas perſuader que le plaiſir pur conſiſte à être exempt de douleur, ni la douleur à être exempt de plaiſir. *Glauc.* Non. *Socr.* Mais la plupart des ſenſations, même des plus vives, qui paſſent juſqu'à l'ame par le canal des ſens, & qu'on nomme plaiſirs, ſont de cette nature; ce ſont de véritables ceſſations de douleur. *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* N'en eſt-il pas de même à l'égard des preſſentimens de joie & de douleur cauſés par l'attente de quel-

Digitized by Google

que ſenſation agréable ou fâcheuſe? *Glauc.* Oui. *Socr.* Sçavez-vous ce qu'on doit penſer de ces plaiſirs, & à quoi on peut les comparer? *Glauc.* A quoi?

Socr. Vous n'ignorez pas qu'il y a dans cet univers une haute, une moyenne, & une baſſe région? *Glauc.* Non. *Socr.* Si quelqu'un paſſoit de la baſſe région à la moyenne, ne s'imagineroit-il pas monter à la haute? Et lorſqu'étant arrivé au milieu il viendroit à jetter les yeux ſur le terme d'où il eſt parti, quelle autre penſée pourroit-il avoir, ſinon qu'il eſt en haut, parce qu'il n'eſt jamais monté juſqu'à la vraie haute région? *Glauc.* Je ne crois pas qu'il pût s'imaginer autre choſe. *Socrate.* S'il retomboit de-là dans la baſſe région, il croiroit deſcendre, & ſans doute il ne ſe tromperoit pas. *Glauc.* Non. *Socr.* A quoi peut-on attribuer ſon erreur, ſinon à l'ignorance où il eſt de la région vraiment haute, de la moyenne & de la baſſe? *Glauc.* Il eſt évident que ſon erreur ne vient que de-là. *Socr.* Eſt-il donc ſurprenant que des hommes qui ne connoiſſent pas la vérité, ſe forment des idées peu juſtes de mille choſes, en particulier du plaiſir, de la douleur, & de ce qui tient

le milieu entre l'un & l'autre ; de sorte que lorsqu'ils passent à la douleur, ils croient souffrir, & souffrent en effet ; mais lorsque de la douleur ils passent à l'état mitoyen, ils se persuadent qu'ils sont arrivés à la pleine jouissance du plaisir ? Est-il surprenant que des gens qui n'ont jamais ressenti le vrai plaisir, & qui ne considerent la douleur que par opposition avec la cessation de la douleur, soient trompés dans leur jugement, à-peu-près comme celui qui voyant du brun à côté du noir, le prendroit pour du blanc dont il n'a aucune idée ? *Glauc.* Il n'y a rien de surprenant en cela. Au contraire, je serois surpris que la chose fût autrement.

Socr. Faites à présent réflexion sur ce que je vais dire. La faim, la soif & les autres besoins naturels, ne sont-ils pas des especes de vuides dans le corps. *Glauc.* Oui. *Socr.* Pareillement l'ignorance & l'imprudence ne sont-elles pas un vuide dans l'ame ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ne remplit-on pas les premiers vuides en prenant de la nourriture, & le second en acquérant de l'intelligence ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Quelle est la plénitude la plus réelle, celle qui se fait de choses qui ont plus de réalité, ou celle qui se

fait de choſes qui en ont moins? *Glauc.* Il eſt évident que c'eſt la premiere. *Socr.* Or le pain, la boiſſon, les viandes, en général tout ce qui nourrit le corps, a-t-il plus de réalité, participe-t-il davantage à la véritable eſſence, que les opinions vraies, la ſcience, l'intelligence, en un mot, toutes les vertus? Voici par où il en faut juger. Ce qui tient de l'être vrai, immortel, immuable; ce qui eſt en même tems la modification d'une ſubſtance de même nature, n'a-t-il pas plus de réalité que ce qui tient de la nature ſujette au changement & à la corruption, & affecte une ſubſtance mortelle & changeante? *Glauc.* Ce qui tient de l'être immuable a infiniment plus de réalité. *Socr.* La ſcience eſt-elle moins eſſentielle à l'être immuable que ſa propre eſſence? *Glauc.* Non. *Socr.* Et la vérité? *Glauc.* Non plus. *Socr.* Si cet être perd de la vérité, ne perd-il pas de ſon eſſence? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Donc, en général, tout ce qui ſert à l'entretien du corps participe moins à la vérité & à l'eſſence, que ce qui ſert à l'entretien de l'ame? *Glauc.* J'en demeure d'accord. *Socr.* Le corps lui-même n'a-t-il pas moins de réalité que

Digitized by Google

l'ame ? *Glauç.* Oui. *Socr.* Donc la plénitude de l'ame eſt plus réelle que celle du corps, à proportion que l'ame elle-même a plus de réalité que le corps, & que ce qui ſert à la remplir en a auſſi davantage. *Glauc.* Sans contredit.

Socrate. Par conſéquent, ſi le plaiſir conſiſte à ſe remplir de choſes conformes à ſa nature, ce qui peut être réellement plein de choſes qui ont plus de réalité, doit goûter un plaiſir plus réel & plus ſolide ; & ce qui participe à des choſes moins réelles, doit être rempli d'une maniere moins vraie & moins ſolide, & ne goûter qu'une joie plus trompeuſe & moins vraie. *Glauc.* C'eſt une conſéquence néceſſaire. *Socr.* Ainſi, ceux qui ne connoiſſent ni la ſageſſe ni la vertu, qui ſont toujours dans les feſtins & dans les autres plaiſirs ſenſuels, paſſent ſans ceſſe de la baſſe région à la moyenne & de la moyenne à la baſſe. Ils ſont toute leur vie errans entre ces deux termes, ſans pouvoir jamais en franchir les bornes. Jamais ils n'ont été élevés juſqu'à la haute région, ils n'ont pas même porté leurs regards juſques-là ; ils n'ont point été véritablement

Digitized by Google

remplis par la poſſeſſion de ce qui eſt, jamais ils n'ont goûté une joie pure & ſolide. Mais toujours penchés vers la terre, comme de vils animaux, ayant toujours les yeux fixés ſur leur pâture, ils ſe livrent brutalement à la bonne chere & à l'amour; & ſe diſputant la jouiſſance de ces plaiſirs, ils tournent leurs armes les uns contre les autres, ſe frappent, ſe heurtent avec des pieds & des cornes de fer, & ſe tuent ſans pouvoir jamais parvenir à être pleinement raſſaſiés; parce qu'ils ne ſongent point à remplir d'objets réels cette partie d'eux-mêmes, qui tient de l'être & qui eſt capable d'une vraie plénitude. *Glauc.* Socrate, vous venez de peindre au naturel la vie de la plupart des hommes. *Socr.* C'eſt donc une néceſſité qu'ils ne goûtent que des plaiſirs corrompus par la douleur, des phantômes du plaiſir véritable, de vaines ombres, qui n'ont de couleur & d'éclat que quand on les rapproche l'une de l'autre, & dont la vue excite dans le cœur des inſenſés un amour ſi vif, des tranſports ſi violens, qu'ils ſe battent pour les poſſéder, comme les Troyens ſe battirent, au

Digitized by Google

rapport de Stéſichore, pour le phantôme d'Hélene (*d*) qu'ils n'avoient jamais vue. *Glauc.* Il eſt impoſſible que cela ſoit autrement.

Socrate. Mais quoi! la même choſe n'arrive-t-elle pas à l'égard de cette partie de l'ame où réſide le courage; lorſque l'ambition ſecondée de la jalouſie, la brigue de la violence, l'aigreur de la vengeance, font courir l'homme ſans réflexion & ſans diſcernement après une fauſſe plénitude d'honneur, de victoire, & après l'aſſouviſſement de ſon reſſentiment? *Glauc.* La même choſe doit néceſſairement arriver. *Socr.* Ainſi nous pouvons dire avec confiance, que, quand les deſirs qui appartiennent à ces deux parties de l'ame, l'intéreſſée & l'ambitieuſe, ſe laiſſent conduire par la ſcience & la rai-

(*d*) Herodote, au Livre II, raçonte que Pâris & Hélene en venant de Sparte à Troie, furent jettés par la tempête ſur les côte d'Egypte; que Protée qui y régnoit alors, renvoya Pâris & garda Hélene, qu'il rendit à Ménélas, lorſqu'à ſon retour de Troie la tempête l'eût auſſi obligé de relâcher en Egypte. Ainſi, les Grecs firent la guerre aux Troyens dans la perſuaſion qu'ils recéloient Hélene, & ne furent détrompés qu'après la priſe de leur ville. On peut voir chez cet hiſtorien les raiſons dont il appuie ſon ſentiment. Euripide l'a ſuivi dans ſa Tragédie d'Hélene.

Digitized by Google

ſon, & que ſous leurs auſpices elles ne pourſuivent d'autres plaiſirs que ceux qui leur ſont marqués par la ſageſſe; elles reſſentent alors les plaiſirs les plus vrais & les plus conformes à leur nature qu'il leur ſoit poſſible de goûter; parce que d'une part, la vérité les guide dans leurs pourſuites, & que de l'autre ce qui eſt le plus avantageux à chaque choſe, eſt auſſi ce qui a le plus de conformité avec ſa nature. *Glauc.* Rien de plus vrai. *Socr.* Lors donc que toute l'ame marche à la ſuite de la raiſon, & qu'il ne s'éleve en elle aucune ſédition; outre que chacune de ſes parties ſe tient dans les bornes du devoir & de la juſtice, elle a encore la jouiſſance des plaiſirs qui lui ſont propres, des plaiſirs les plus purs & les plus vrais dont elle puiſſe jouir. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Au lieu que, quand une des deux autres parties uſurpe l'autorité, il arrive de-là, en premier lieu, qu'elle ne peut ſe procurer les plaiſirs qui lui conviennent; en ſecond lieu, qu'elle oblige les autres parties à pourſuivre des plaiſirs faux & qui leur ſont étrangers. *Glauc.* J'en conviens.

Socrate. Mais ce qui s'éloigne davantage de la philoſophie & de la raiſon,

Digitized by Google

eſt auſſi plus capable de produire ces funeſtes effets. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ce qui s'écarte davantage de l'ordre & de la loi, ne s'écarte-t-il pas de la raiſon dans la même proportion ? *Glauc.* Cela eſt évident. *Socr.* N'avons-nous pas dit que rien ne s'en éloignoit davantage que les deſirs tyranniques commandés par l'amour ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Et que rien ne s'en écartoit moins que les deſirs modérés & monarchiques ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Par conſéquent, le tyran ſera le plus éloigné du plaiſir véritable & propre de l'homme ; au lieu que le roi en approchera d'auſſi près qu'il eſt poſſible. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* La condition du tyran ſera donc la plus malheureuſe, & celle du roi la plus heureuſe qu'on puiſſe imaginer ? *Glauc.* Cela eſt inconteſtable. *Socr.* Sçavez-vous de combien la condition du tyran eſt plus malheureuſe que celle du roi ? *Glauc.* Je le ſçaurai ſi vous me le dites. *Socr.* Comme il y a trois eſpeces de plaiſirs, une de vrais, les deux autres de faux, le tyran ennemi de la loi & de la raiſon qu'il fuit, toujours aſſiégé de deſirs eſclaves & rampans qui compoſent ſa ſuite & ſon eſcorte, porte juſqu'aux derniers excès

Digitized by Google

la jouissance des plaisirs faux. Il n'est point aisé de déterminer de combien il est inférieur à l'autre en bonheur, si ce n'est peut-être de cette maniere. *Glauc.* De quelle maniere ?

Socrate. Le tyran est le troisieme, à compter depuis l'oligarchique, car le démocratique est entre deux. *Glauc.* Oui. *Socr.* Par conséquent, si ce que nous avons dit plus haut est vrai, le phantôme de plaisir dont jouit le tyran est trois fois plus éloigné de la vérité, que le phantôme de plaisir de l'oligarchique. *Glauc.* Cela est ainsi. *Socr.* Mais si nous comptons pour un seul, le royal & l'aristocratique, l'oligarchique est aussi le troisieme après lui. *Glauc.* Il l'est en effet. *Socr.* Le tyran est donc éloigné du vrai plaisir le triple du triple. *Glauc.* Oui, ce me semble. *Socr.* Par conséquent le phantôme de plaisir du tyran, à le considérer selon sa longueur, peut être exprimé par un nombre plan. *Glauc.* Oui. *Socr.* Or en multipliant cette longueur par elle-même, & l'élevant à la troisieme puissance, il est aisé de voir combien le bonheur du tyran est éloigné de la vérité. *Glauc.* Rien de plus aisé pour un calculateur. *Socr.* Maintenant, si l'on renverse

Digitized by Google

cette progreſſion, & qu'on cherche de combien le plaiſir du roi eſt plus vrai que celui du tyran, on trouvera, le calcul fait, que le roi eſt ſept cens vingt-neuf (*e*) fois plus heureux que le tyran, & que celui-ci eſt plus malheureux dans la même proportion. *Glauc.* Vous venez de trouver par un calcul tout-à-fait ſurprenant l'intervalle qui ſépare le bon-

(*e*) Cette méthode de calculer le plaiſir & la douleur, ne déplaira point à notre ſiecle, où l'on ſoumet tout au calcul. Mais comme on pourroit trouver quelque obſcurité dans celui-ci, j'en vais donner l'explication qui me paroît la plus approchante du texte. Le bonheur du tyran a trois fois moins de réalité que celui de l'oligarchique : celui de l'oligarchique en a trois fois moins que celui du roi : le bonheur du tyran a donc neuf fois moins de réalité que celui du roi. Le nombre neuf eſt un nombre plan, puiſque c'eſt le quarré de trois. Enſuite Platon conſidérant ces deux bonheurs, l'un réel, l'autre apparent, comme deux ſolides, dont toutes les dimenſions ſont proportionnelles, & leurs diſtances de la réalité, 1 & 9, comme une de leurs dimenſions, leur longueur, par exemple, multiplie chacun de ces nombres deux fois par lui-même, pour avoir le rapport de ces deux ſolides, qui par-là ſe trouve être celui de 1 à 729; c'eſt-à-dire, que le bonheur du tyran eſt 729 fois moindre que celui du roi. Ce calcul eſt fondé ſur ce théoreme de géométrie : *Les ſolides dont toutes les dimenſions ſont proportionnelles, ſont entre eux en raiſon triplée, ou comme les cubes d'une de leurs dimenſions.* Cette explication me paroît plus conforme au texte que celle de M. de la Pillonniere, qui a recours à cette progreſſion géométrique, 9 : 27 : 81 : 243 : 729, qu'il a fait entrer dans ſa Traduction, & dont il n'y a pas le moindre veſtige dans le Grec.

Digitized by Google

heur du juſte & celui de l'injuſte. *Socr.* Ce nombre exprime au juſte la différence de leur condition, ſi tout convient de part & d'autre, les jours, les nuits, les mois & les années. *Glauc.* Tout convient d'une & d'autre part. *Socr.* Mais ſi la condition de l'homme juſte & vertueux ſurpaſſe ſi fort en bonheur celle du méchant & de l'injuſte, combien plus la ſurpaſſera-t-elle en décence, en beauté & en vertu ? *Glauc.* Elle l'emportera infiniment ſur l'autre.

Socrate. Maintenant puiſque nous en ſommes venus ici, reprenons ce qui a été dit plus haut, & qui a donné occaſion à cet entretien. * On diſoit, ce me ſemble, que l'injuſtice étoit avantageuſe au parfait ſcélérat, pourvu qu'il paſſât pour honnête homme. N'eſt-ce pas ainſi qu'on s'eſt exprimé ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Examinons ſi la choſe eſt vraie, à préſent que nous ſommes convenus des effets que produiſent dans l'ame les actions juſtes & injuſtes. *Glauc.* Comment nous y prendrons-nous ? *Socr.* Pour montrer à celui qui a oſé avancer cette propoſition, qu'il s'eſt trompé, formons par la penſée une image de l'ame. *Glauc.* Quelle image ? *Socr.* Une image à-peu-

* *Thraſym. au Livre I.*

Digitized by Google

près semblable à celles de la Chimere, de Scylla, de Cerbere, & des autres monstres que la fable nous représente composés de l'assemblage de plusieurs natures différentes. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Représentez-vous d'abord un monstre à plusieurs têtes, les unes d'animaux domestiques, les autres de bêtes féroces; donnez-lui aussi le pouvoir de produire toutes ces têtes & de les changer à son gré. *Glauc.* Un ouvrage de cette nature demande un artiste habile. Mais comme il est plus aisé de travailler sur l'imagination que sur la cire, ou sur toute autre matiere semblable, je me le figure tel que vous le dépeignez. *Socr.* Faites ensuite l'image d'un lion & celle d'un homme, chacune à part, & mettez une grande disproportion pour la grosseur entre le monstre & le lion, entre le lion & l'homme. *Glauc.* Ceci est plus aisé, & la chose est déja faite. *Socr.* Joignez ensemble ces trois images, de sorte qu'elles se tiennent & ne fassent qu'un tout. *Glauc.* Je les ai jointes. *Socr.* Enfin enveloppez ce composé de l'extérieur d'un homme, de maniere que celui qui ne pourroit voir jusques dans l'intérieur, le prendroit pour un homme, à ne juger

Digitized by Google

que sur l'enveloppe qui le couvre. *Glauc.* Je l'ai enveloppé.

Socrate. Disons à présent à celui qui soutient que la pratique de l'injustice est avantageuse à l'homme, & qu'il ne lui sert de rien d'être juste, que c'est comme s'il disoit qu'il lui est avantageux de nourrir avec soin ce monstre énorme, & ce lion, de les rendre forts & puissans, & d'affoiblir l'homme en le laissant mourir de faim; de sorte qu'il soit à la merci des deux autres, qui le traîneront de force par-tout où ils voudront : de ne point les accoutumer à vivre ensemble dans un parfait accord; au contraire, de les laisser se battre, se mordre & se dévorer les uns les autres. *Glauc.* Celui qui vante l'injustice ne dit en effet rien autre chose. *Socr.* Mais, d'autre part, dire qu'il est utile d'être juste, c'est dire que l'homme doit par ses discours & ses actions, travailler à donner sur lui-même la plus grande autorité à cet homme intérieur; ensorte qu'il cultive ce monstre à plusieurs têtes, comme le laboureur cultive son champ; que dans ce dessein, s'aidant de la force du lion, il empêche les têtes d'animaux féroces de croître; qu'il nourrisse & apprivoise de plus en plus celles des ani-

Digitized by Google

maux domestiques, qu'il étende ses soins à toutes, & entretienne entr'elles & lui une parfaite intelligence. *Glauc.* Voilà précisément ce que dit le partisan de la justice. *Socr.* Par conséquent, la vérité se rencontre dans les louanges que celui-ci donne à la justice, & le mensonge dans celles que l'autre donne à l'injustice. En effet, soit qu'on ait égard au plaisir, soit que l'on considere la gloire & l'utilité, la vérité est toute entiere du côté du partisan de la justice. Il n'y a rien de solide dans les discours de celui qui la blâme; il n'a même aucune idée de la chose qu'il blâme. *Glauc.* Aucune, à ce qu'il me semble.

Socrate. Comme son erreur n'est pas volontaire, tâchons tout doucement de le détromper. Mon cher ami, lui demanderons-nous, sur quel fondement les hommes se sont-ils accordés à mettre de la distinction entre les actions honnêtes & les actions honteuses? N'est-ce point parce que les unes soumettent la partie animale de l'homme à la partie raisonnable ou plutôt divine; & que les autres assujettissent à la partie brutale & féroce, celle qui est douce & apprivoisée? N'en conviendra-t-il pas? *Glauc.*

Digitized by Google

Oui, s'il veut m'en croire. *Socr.* Cela posé, peut-il être utile à quelqu'un de prendre de l'or injustement, s'il ne peut le prendre sans assujettir la plus excellente partie de lui-même à la plus méprisable? Quoi! si pour recevoir cet or, il lui falloit sacrifier la liberté de son fils ou de sa fille, & les laisser passer entre les mains de maîtres féroces & cruels, il croiroit y perdre & refuseroit à ce prix les plus grosses sommes d'argent? Et lorsque ce qu'il y a en lui de plus divin devient l'esclave de ce qu'il y a de plus scélérat & de plus ennemi des dieux, n'est-ce pas pour lui le comble du malheur, s'il n'en est pas touché? L'or qu'il reçoit à ce prix funeste, ne lui coûte-t-il pas plus cher que ne coûta à Eriphile le collier fatal pour lequel elle sacrifia la vie de son époux? *Glauc.* Je réponds pour lui, qu'il n'y a point de comparaison à faire. *Socr.* Pour quelle raison, je vous prie, a-t-on condamné de tout tems une vie licentieuse, si ce n'est parce que le libertinage lâche la bride à ce monstre énorme, cruel & à plusieurs têtes? *Glauc.* Il est clair que c'est pour cette raison. *Socr.* Pourquoi blâme-t-on l'insolence & la fierté, sinon parce que le courage qui

Digitized by Google

tient de la nature du lion & du ſerpent, prend de-là de trop grandes forces, & ſe roidit avec excès? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Si l'on condamne la vie molle & voluptueuſe, n'eſt-ce point parce qu'elle énerve, qu'elle relâche le courage & rend ce lion craintif & timide? *Glauc.* Oui. *Socr.* Pourquoi encore blâme-t-on la flatterie & la baſſeſſe, ſinon parce qu'elle aſſervit le courage à ce monſtre tumultueux; que pour le raſſaſier de richeſſes dont il eſt inſatiable, on accoutume le lion dès ſa jeuneſſe à ſouffrir toutes ſortes d'affronts, & à quitter ſa nobleſſe & ſa fierté pour prendre le caractere rampant du ſinge? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* D'où vient enfin l'eſpece d'ignominie attachée aux arts méchaniques & aux profeſſions ſerviles? N'eſt-ce point de ce que ces profeſſions ſuppoſent dans ceux qui les exercent une foibleſſe de raiſon ſi grande, que ne pouvant prendre aucun empire ſur les paſſions, elle eſt réduite à les ménager, & met toute ſon induſtrie à inventer de nouveaux moyens de les flatter? *Glauc.* Il y a toute apparence.

Socrate. Lors donc que, pour donner à l'homme juſte un maître auſſi excel-

Digitized by Google

lent, auſſi vertueux que lui, nous voulons qu'il obéiſſe en tout à ce qu'il y a en lui de meilleur, à cette raiſon gouvernée elle-même immédiatement par la divinité; nous ne prétendons pas que cette obéiſſance tourne à ſon préjudice, comme Thraſymaque le prétendoit à l'égard de l'obéiſſance que rendent les ſujets à leur ſouverain; nous croyons au contraire qu'il n'eſt rien de plus avantageux pour tout homme, que de ſe laiſſer conduire à ce guide ſage & divin, ſoit qu'il l'ait au dedans de lui-même & qu'il en diſpoſe comme de ſon bien, ce qui ſeroit le mieux, ſoit qu'à ſon défaut il ſe ſoumette à un guide étranger: car notre deſſein eſt d'établir entre les hommes cette conformité de mœurs qui eſt la ſource de l'amitié, en leur donnant à tous le même maître pour les gouverner. *Glauc.* On ne peut qu'approuver un pareil deſſein. *Socr.* Il n'eſt pas moins évident que la loi ſe propoſe le même but, lorſqu'elle prête également ſon ſecours à tous les membres de la ſociété civile. La dépendance où l'on tient les enfans eſt auſſi fondée ſur le même principe. Nous ne ſouffrons pas qu'ils diſpoſent d'eux-mêmes, juſqu'à ce que nous ayions établi dans leur

Digitized by Google

ame, comme dans un état, une forme ſtable de gouvernement, & que leur raiſon cultivée par la nôtre, puiſſe veiller ſur eux & régler leur conduite, comme elle regle celle des perſonnes d'un âge mûr : alors nous les abandonnons à leurs propres lumieres. *Glauc.* Le deſſein de la loi eſt manifeſte en ce point.

Socrate. En quoi donc & par quelle raiſon, mon cher Glaucon, dirons-nous qu'il ſoit avantageux de commettre quelque action injuſte, contraire aux bonnes mœurs & à l'honnêteté, puiſqu'en devenant plus riche & plus puiſſant, on deviendra auſſi plus méchant ? *Glauc.* Cela ne peut être avantageux en aucune maniere. *Socr.* De quoi ſerviroit-il que l'injuſtice demeurât cachée & impunie ? L'impunité ne rend-elle pas le méchant plus méchant encore ? Au lieu que le crime venant à être découvert & puni, la partie animale s'appaiſe & s'adoucit; la raiſon rentre dans tous ſes droits, l'ame entiere rendue à ſon excellent naturel, ſe trouve dans une meilleure ſituation, par l'acquiſition de la tempérance, de la juſtice & de la prudence, vertus autant au-deſſus de la force, de la beauté, de la ſanté, que l'ame eſt elle-

Digitized by Google

même au-dessus du corps. *Glauc.* Cela est certain. *Socr.* Par conséquent, tout homme sensé dirigera toutes ces actions vers ce but. D'abord il estimera par-dessus tout & cultivera les sciences propres à perfectionner son ame; il mépriſera toutes celles qui ne produiroient pas le même effet. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Ensuite il prendra un soin modéré de son corps, non pas dans le dessein de lui procurer la jouissance des plaisirs brutaux & déraisonnables, ni de passer sa vie dans l'intempérance. Il ne recherchera pas même la santé du corps pour elle-même, il se mettra peu en peine de la force, de la santé, de la beauté, si tous ces avantages ne doivent pas être suivis de la tempérance; en un mot, il n'entretiendra une parfaite harmonie entre les parties de son corps, qu'autant qu'elle pourra servir à maintenir l'accord qui doit régner dans son ame. *Glauc.* Il ne se proposera point d'autre but, s'il veut être vraiment musicien (*f*).

(*f*) C'est-à-dire, un homme en qui l'esprit & le cœur sont parfaitement bien réglés. Platon emploie souvent les termes de *musique* & de *musicien* en ce sens, que nous avons expliqué ailleurs.

Digitized by Google

Socrate. Il n'admettra pas cette conſpiration, ce concert d'une multitude vaine & inſenſée à accumuler tréſors ſur tréſors; il ne ſe laiſſera point éblouir par l'idée de félicité qu'elle y attache, & n'augmentera pas ſes richeſſes à l'infini pour accroître ſes maux dans la même proportion. *Glauc.* Je ne le penſe pas. *Socr.* Mais jettant ſans ceſſe les yeux ſur le gouvernement de ſon ame, attentif à empêcher que l'opulence d'une part, de l'autre l'indigence n'en dérangent les reſſorts, il s'étudiera à conſerver toujours le même plan de conduite dans les acquiſitions & les dépenſes qu'il pourra faire. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Suivant toujours les mêmes principes dans la pourſuite des honneurs, il ambitionnera, goûtera même avec plaiſir ceux qu'il croira pouvoir le rendre meilleur, & fuira en public comme en particulier ceux qui pourroient altérer l'ordre qui regne dans ſon ame. *Glauc.* Mais ſi cela eſt, il refuſera donc de ſe mêler de l'adminiſtration des affaires. *Socr.* Au contraire, il ſe chargera volontiers du gouvernement de ſa république; mais je doute qu'il ſe charge auſſi volontiers de celui de ſa patrie, ſi le ciel n'y ménage quelque

Digitized by Google

grande révolution. *Glauc.* Je vous entends. Vous parlez de cette république dont nous avons tracé le plan, & qui n'existe que dans notre idée ; car je ne crois pas qu'il y en ait une pareille sur la terre. *Socr.* Du moins peut-être en est-il au ciel un modele pour quiconque veut le consulter, & régler sur lui la conduite de son ame. Au reste, peu importe que cette république existe ou doive exister un jour. Ce qui est de certain, c'est que le sage ne consentira jamais à en gouverner d'autre que celle-là. *Glauc.* Il aura raison.

LIVRE DIXIEME.

SOCRATE. Entre plusieurs raisons qui me déterminent à croire que le plan de notre République est aussi parfait qu'il puisse être, celle qui fait plus d'impression sur mon esprit, est ce que nous avons réglé au sujet de la poésie. *Glauc.* Qu'avons-nous réglé ? *Socr.* De ne point y admettre cette partie de la poésie qui est purement imitative : à présent que nous avons expliqué séparément

Digitized by Google

la nature de chacune des parties de l'ame, il me paroît, avec plus d'évidence que jamais, qu'il ne faut point lui donner entrée chez nous. *Glauc.* Comment l'entendez-vous ? *Socr.* Je veux bien vous le dire en secret ; car je ne crains pas que vous m'alliez accuser auprès des poëtes tragiques, & des autres poëtes imitateurs. Rien n'est plus capable que ce genre de poésie de corrompre l'esprit de ceux qui l'écoutent, lorsqu'ils n'ont pas l'antidote, qui consiste à sçavoir apprécier au juste toutes ces choses. *Glauc.* Quelle raison vous engage à parler de la sorte ? *Socr.* Il faut la dire ; cependant je sens que ma langue est arrêtée par une certaine tendresse, & un certain respect que j'ai depuis l'enfance pour Homere ; car Homere est le maître & le chef de tous ces beaux poëtes tragiques ; mais comme les égards que je dois à un homme sont moindres que ceux qui sont dus à la vérité, il faut que j'explique ma pensée. *Glauc.* Fort bien.

Socr. Ecoutez donc, ou plutôt répondez-moi. *Glauc.* Interrogez. *Socr.* Pourriez-vous me dire ce que c'est en général que l'imitation ? Pour moi, je vous avoue que j'ai peine à bien comprendre quelle est

eſt ſa nature. *Glauc.* Croyez-vous que je puiſſe le comprendre mieux que vous ? *Socr.* Il n'y auroit en cela rien d'étonnant. Souvent ceux qui ont la vue foible apperçoivent les objets avant ceux qui ont les yeux beaucoup plus perçans. *Glauc.* Cela peut être. Mais je n'oſerai jamais dire en votre préſence mon ſentiment ſur quoi que ce ſoit. Voyez, je vous prie, vous-même. *Socr.* Voulez-vous que nous procédions dans cette recherche ſelon notre méthode ordinaire ? Elle conſiſte, comme vous ſçavez, à embraſſer ſous une idée générale, cette multitude d'êtres exiſtans chacun à part & que l'on comprend tous ſous le même nom. N'entendez-vous pas ? *Glauc.* J'entends. *Socr.* Prenons, ſi vous voulez, quelqu'une de ces eſpeces d'êtres. Par exemple, il y a pluſieurs lits & pluſieurs tables. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais ces deux eſpeces de meubles ſont compriſes, l'une ſous l'idée d'un lit, l'autre ſous celle d'une table. *Glauc.* Oui. *Socr.* Nous avons auſſi coutume de dire que l'ouvrier qui fait l'un ou l'autre de ces meubles, travaille d'après l'idée qu'il en a dans la tête, lorſqu'il fait tantôt ces lits, tantôt ces tables.

Digitized by Google

qui ſont à notre uſage. Il en eſt ainſi des autres meubles. Car ce n'eſt pas l'idée même de quelque meuble que ce ſoit que l'ouvrier façonne. Cela ne peut être. *Glauc.* Non aſſurément.

Socrate. Voyez à préſent quel nom il convient de donner à l'ouvrier que je vais dire. *Glauc.* A qui ? *Socr.* A celui qui fait ſeul tout ce que les autres ouvriers font chacun ſéparément. *Glauc.* Vous parlez là d'un homme bien extraordinaire & bien merveilleux. *Socr.* Attendez. Vous allez l'admirer encore bien davantage. Ce même ouvrier n'a pas ſeulement le talent de faire tous les ouvrages de l'art ; il fait encore tous les ouvrages de la nature, les plantes, les animaux, toutes les autres choſes ; lui-même enfin. Ce n'eſt pas tout. Il fait la terre, le ciel, les dieux, tout ce qu'il y a au ciel, & ſous la terre dans les enfers. *Glauc.* Voila un ſophiſte (*a*) tout-à-fait admirable. *Socr.* Vous me paroiſſez douter de ce que je dis. Mais répondez-moi ; croyez-vous qu'il n'y ait

(*a*) Platon entend ici par ſophiſte, un charlatan, un enchanteur. Les ſophiſtes ſont en effet une eſpece de charlatans, & même la plus dangereuſe.

Digitized by Google

abſolument aucun ouvrier de cette nature, ou ſeulement qu'on puiſſe faire tout cela dans un certain ſens, & que dans un autre ſens on ne le puiſſe pas? Ne voyez-vous pas que vous pourriez vous-même en venir à bout d'une certaine maniere? *Glauc.* De quelle maniere, s'il vous plaît? *Socr.* La choſe n'eſt pas difficile. On l'exécute ſouvent, & en très-peu de tems. Voulez-vous en faire l'épreuve en un moment? Prenez un miroir: préſentez-le de tous côtés: en moins de rien vous ferez le ſoleil, & tous les aſtres du ciel, la terre, vous-même, les autres animaux, les plantes, les ouvrages de l'art, & tout ce que nous avons dit. *Glauc.* Oui, je ferai tout cela en apparence; mais il n'y aura rien de réel & d'exiſtant. *Socr.* Fort bien. Vous entrez parfaitement dans ma penſée. Le peintre eſt une de ces eſpeces d'ouvriers: n'eſt-ce pas? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Vous me direz peut-être qu'il n'y a rien de réel en tout ce qu'il fait. Cependant le peintre fait auſſi un lit en quelque façon. *Glauc.* Oui, un lit apparent. *Socr.* Et le tourneur que fait-il? Ne venez-vous pas de dire qu'il ne fait pas l'idée même que nous

Digitized by Google

appellons l'essence du lit; mais un tel lit en particulier? *Glauc.* Je l'ai dit, il est vrai. *Socr.* Si donc il ne fait pas l'essence même du lit, il ne fait rien de réel, mais seulement quelque chose qui représente ce qui est véritablement; & si quelqu'un soutenoit que l'ouvrage du tourneur ou de quelqu'autre ouvrier que ce soit, a une existence réelle & parfaite, il est très-vraisemblable qu'il se tromperoit. *Glauc.* C'est du moins le sentiment de ceux qui sont versés dans ces matieres. *Socr.* Ainsi ne soyons pas surpris si l'on ne tire pas de ces ouvrages de grandes lumieres pour la connoissance de la vérité. *Glauc.* Nous ne devons pas l'être.

Socrate. Voulez-vous que sur ce que nous venons de dire, nous examinions quelle idée on doit se former de l'imitateur de ces sortes d'ouvrages? *Glauc.* J'y consens, si vous le trouvez bon. *Socr.* Il y a donc trois espeçes de lits: l'une qui est dans la nature, & dont nous pouvons dire, ce me semble, que Dieu est l'auteur. A quel autre en effet pourroit-on l'attribuer? *Glauc.* A nul autre. *Socr.* La seconde espece est celle que fait le tourneur. *Glauc.* Oui.

Digitized by Google

Socr. Et la troisieme celle qui est de la façon du peintre : n'est-ce pas ? *Glauc.* A la bonne heure. *Socr.* Ainsi le peintre, le tourneur, Dieu sont les trois ouvriers qui président à la façon de ces trois especes de lits. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* A l'égard de Dieu, soit qu'il l'ait ainsi voulu, soit que ce fût une nécessité pour lui de ne faire qu'une seule espece de lit dans la nature, il n'a fait qu'une seule essence (*b*) de ce qui est proprement lit. Il n'en a jamais produit ni deux ni plusieurs, & jamais il n'en produira. *Glauc.* Pour quelle raison ? *Socr.* C'est que s'il en faisoit seulement deux, il en faudroit nécessairement une troisieme, à l'essence de laquelle les deux autres participeroient (*c*) ; & celle-là seroit le vrai lit, & non pas les deux

(*b*) Il n'est pas nécessaire d'avertir le lecteur que Platon se trompe, lorsqu'il dit que Dieu a fait les essences métaphysiques des choses. Ces essences ne sont que des idées abstraites qui n'existent que dans l'entendement, soit divin, soit humain.

(*c*) S'il y avoit deux essences d'une même chose, elles auroient nécessairement quelque chose de commun : autrement, elles ne seroient plus les essences d'une même chose, mais de deux choses entiérement différentes. Or, ce qu'elles auroient de commun constitueroit une troisieme essence, qui seroit proprement, & à l'exclusion des deux autres, l'essence de cette chose.

Digitized by Google

autres. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Dieu sçachant cela, & voulant être vraiment auteur, non de tel lit en particulier, ce qui l'auroit confondu avec le tourneur, mais du lit véritablement existant, a produit le lit qui est un de sa nature. *Glauc.* La chose a dû être ainsi. *Socr.* Donnerons-nous à Dieu le titre de *Producteur* du lit, ou quelque autre semblable? qu'en pensez-vous? *Glauc.* Ce titre lui appartient, d'autant plus qu'il a fait *par nature* (*d*) & l'essence du lit & celle de toutes les autres choses. *Socr.* Et le tourneur comment l'appellerons-nous? L'*ouvrier* du lit, sans doute? *Glauc.* Oui. *Socr.* Au regard du peintre, dirons-nous qu'il en est l'*ouvrier* ou le *producteur*? *Glauc.* Nullement. *Socr.* Qu'est-il donc par rapport au lit? *Glauc.* Le seul nom qu'on puisse raisonnablement lui donner, est celui d'*imitateur* de la chose dont ceux-là sont

(*d*) Dieu n'a fait les essences des choses sur aucun modele préexistant, selon Platon : il les a donc faites *par nature*. Tout ce qui existe dans l'univers a été fait sur le modele des essences. Il a donc été fait *par art*, ou *par imitation*. Voilà pourquoi Platon appelle Dieu ουργὸν, c'est-à-dire, ouvrier par nature, ou producteur, créateur; & le Tourneur δημιργὸν, c'est-à-dire, ouvrier par art, ou artisan.

Digitized by Google

ouvriers. *Socr.* Fort bien. Vous appellez donc imitateur, l'auteur d'une production éloignée de la nature de trois degrés ? *Glauc.* Juſtement. *Socr.* Ainſi le faiſeur de tragédies, en qualité d'imitateur, eſt éloigné de trois degrés du roi (*e*) & de la vérité. Il en eſt de même de tous les autres imitateurs. *Glauc.* Il y a apparence.

Socrate. Puiſque nous avons fixé l'idée qu'on doit ſe former de l'imitateur, répondez, je vous prie, à la queſtion qui ſuit. Le peintre ſe propoſe-t-il pour objet de ſon imitation ce qui, dans la nature, eſt un en chaque eſpece, ou plutôt ne travaille-t-il pas d'après les ouvrages de l'art ? *Glauc.* Il travaille d'après les ouvrages de l'art. *Socr.* Tels qu'ils ſont ou tels qu'ils paroiſſent ? Expliquez-moi encore ce point. *Glauc.* Que voulez-vous dire ? *Socr.* Le voici. Un lit n'eſt-il pas toujours le même lit, ſoit qu'on le regarde directement ou de profil ? mais quoiqu'il ſoit le même en ſoi, ne paroît-il pas

(*e*) C'eſt-à-dire, du juſte, du philoſophe, de celui qui contemple la vérité en elle-même & dans l'eſſence des choſes.

Digitized by Google

différent ? J'en dis autant de toute autre chose. *Glauc.* L'apparence est différente, quoique le lit soit le même. *Socr.* Pensez maintenant à ce que je vais dire. Quel est l'objet de la peinture ? Est-ce de représenter ce qui est, tel qu'il est, ou ce qui paroît, tel qu'il paroît ? Est-elle l'imitation de l'apparence ou de la réalité ? *Glauc.* De l'apparence. *Socr.* L'art d'imiter est donc bien éloigné du vrai ; & la raison pour laquelle il fait tant de choses, est qu'il ne prend que la plus petite partie de chacune ; encore ce qu'il en prend n'est-il qu'un phantôme. Le peintre, par exemple, nous représentera un cordonnier, un charpentier, ou tout autre artisan, sans avoir aucune connoissance de leur métier. Malgré cela, s'il est excellent peintre, il fera illusion aux enfans & au vulgaire ignorant, en leur montrant de loin un charpentier qu'il aura peint, de sorte qu'ils prendront l'imitation pour la vérité. *Glauc.* Assurément.

Socr. Ainsi, mon cher ami, lorsque quelqu'un viendra nous dire qu'il a trouvé un homme qui sçait tous les métiers, qui réunit en lui seul dans un

Digitized by Google

degré éminent toutes les connoiſſances qui ſont partagées entre les autres hommes ; voici, à ce que je crois, ce qu'on doit penſer de celui qui tient de tels diſcours ; il faut le regarder comme un imbécille qui s'eſt laiſſé duper par un charlatan, par un imitateur, qu'il a pris pour un habile homme, faute de pouvoir diſtinguer la vraie ſcience de l'ignorance qui ſçait la contrefaire. *Glauc.* Cela eſt très-vrai. *Socr.* Il nous reſte après cela à conſidérer la Tragédie & Homere qui en eſt le pere. Comme nous entendons dire tous les jours à de certaines gens, que les poëtes tragiques ſont très-verſés dans tous les arts, dans toutes les ſciences humaines qui ont pour objet le vice & la vertu, & même dans tout ce qui concerne les dieux ; qu'il eſt néceſſaire à un bon poëte d'être parfaitement inſtruit des ſujets qu'il traite, s'il veut les traiter avec ſuccès, qu'autrement il eſt impoſſible qu'il réuſſiſſe : c'eſt à nous de voir ſi ceux qui parlent de la ſorte ne ſe ſont pas laiſſés tromper par cette eſpece d'imitateurs ; ſi leur erreur ne vient pas de ce qu'en voyant leurs ouvrages, ils ne ſe ſont pas apperçus qu'ils

Digitized by Google

ſont éloignés de trois degrés de la réalité, & que ſans connoître la vérité, il eſt aiſé de réuſſir dans ces ſortes d'ouvrages, qui après tout ne ſont que des phantômes, où il n'y a rien de réel; ou s'il y a quelque choſe de ſolide en ce qu'ils diſent, & ſi en effet les bons poëtes ſont au fait des matieres ſur leſquelles le commun des hommes juge qu'ils ont bien écrit. *Glauc.* C'eſt ce qu'il nous faut examiner.

Socrate. Croyez-vous que ſi quelqu'un étoit également capable de faire la repréſentation d'une choſe, ou la choſe même repréſentée, il choisît de conſacrer ſes talens à ne faire que des images vaines, & qu'il voulût ſe rendre célebre par-là, comme ſi toute ſa vie ne pouvoit être employée à rien de mieux? *Glauc.* je ne le crois pas. *Socr.* Mais s'il étoit en effet verſé dans la connoiſſance de ce qu'il imite, je penſe qu'il aimeroit mieux s'appliquer à faire des ouvrages, qu'à imiter ceux d'autrui; qu'il eſſaieroit de ſe ſignaler en laiſſant après ſoi un grand nombre de beaux monumens; en un mot, qu'il s'empreſſeroit de mériter les éloges des autres, au lieu de ſe borner à leur en donner.

Digitized by Google

Glauc. Je le penſe auſſi, car il y auroit pour lui plus de gloire & plus d'avantage à prendre ce parti. *Socr.* N'exigeons pas d'Homere, ni des autres poëtes qu'ils nous rendent raiſon de mille choſes dont ils ont parlé. Ne leur demandons pas s'ils étoient médecins, ou s'ils ſçavoient ſeulement contrefaire le langage des médecins. En effet, eſt-il rapporté de quelque poëte ancien ou moderne, qu'il ait, comme Eſculape, rendu la ſanté aux malades, ou qu'il ait laiſſé après lui des diſciples ſçavans dans la médecine, comme Eſculape a fait dans la perſonne de ſes deſcendans ? Faiſons-leur grace auſſi ſur les autres arts, & ne leur en parlons point. Mais puiſque Homere a entrepris de parler ſur les matieres les plus importantes & les plus belles, telles que ſont la guerre, la conduite des armées, l'adminiſtration des états, l'éducation de l'homme; il eſt juſte de l'interroger & de lui dire : mon cher Homere, s'il n'eſt pas vrai que vous ſoyiez un ouvrier éloigné de trois degrés de la vérité, incapable de faire autre choſe que des phantômes de vertu (car telle eſt la définition que nous avons donnée de l'imitateur); ſi

Digitized by Google

vous êtes un ouvrier du second ordre, capable de connoître ce qui peut rendre meilleurs ou pires les états & les particuliers; dites-nous quelle ville vous doit la réforme de son gouvernement, comme Lacédémone en est redevable à Lycurgue, & plusieurs états grands & petits à beaucoup d'autres? Quel pays parle de vous comme d'un sage législateur, & se glorifie d'avoir tiré avantage de vos loix? L'Italie & la Sicile ont eu Charondas; nous autres Athéniens, nous avons eu Solon: mais vous, quel est le peuple qui vous reconnoît pour son législateur? *Glauc.* Je ne crois pas qu'il y en ait un seul. Du moins les partisans d'Homere n'en disent rien. *Socr.* Fait-on mention de quelque guerre heureusement conduite par Homere lui-même ou par ses conseils? *Glauc.* Nullement. *Socr.* S'est-il signalé par quelqu'une de ces découvertes qui caractérisent le génie, par des inventions utiles à la perfection des arts, & aux besoins de la vie, comme on le dit de Thalès le Miléſien, & du Scythe Anacharsis? *Glauc.* On ne raconte de lui rien de semblable.

Socrate. Si Homere n'a rendu aucun

service à la société, en a-t-il du moins rendu aux particuliers ? Dit-on qu'il ait présidé pendant sa vie à l'éducation de quelques jeunes gens qui se soient attachés à lui pour la douceur de son commerce, & qui aient transmis à la postérité un plan de vie tracé par Homere ; comme on le rapporte de Pythagore, qui s'est acquis une grande réputation par-là, & qui a encore des sectateurs qui portent son nom, qui suivent le genre de vie dont il leur a laissé un modele, & qui se distinguent entre tous les autres philosophes ? *Glauc.* Non, Socrate ; on ne dit rien de pareil d'Homere. Créophile (*f*), son ami, a dû être encore plus ridicule pour ses mœurs, que pour le nom qu'il portoit ; si ce qu'on rapporte d'Homere est vrai, que tandis qu'il vécut, il ne prit aucun soin de l'éducation de son ami. *Socr.* On le rapporte en effet. Mais pensez-vous, Glaucon, que si Homere eût été en état d'instruire les hommes & de les

(*f*) Créophile veut dire gourmand, qui aime la viande. Surnom ridicule qui fut donné à l'ami d'Homere, comme on donna à ce poëte, qui s'appelloit Mélésigene, le surnom d'Homere, qui signifie *aveugle* ou *otage*.

Digitized by Google

rendre meilleurs ; s'il eût eu une parfaite connoiſſance des choſes qu'il ſçavoit ſi bien imiter ; penſez-vous, dis-je, qu'il ne ſe ſeroit pas attaché un grand nombre de perſonnes, qui l'auroient honoré de leur eſtime & de leur confiance ? Quoi ! Protagoras d'Abdére, Prodicus de Cie, & tant d'autres ont aſſez de crédit ſur l'eſprit de leurs diſciples, pour leur faire accroire dans les entretiens familiers qu'ils ont avec eux, que jamais ils ne ſeront capables de gouverner ni leur patrie ni leur famille, s'ils n'apprennent ſous eux l'art de bien vivre : on les chérit, on les révere pour leur ſageſſe, au point de les porter, pour ainſi dire, en triomphe par tout où ils paſſent : & ceux qui vivoient du tems d'Homere & d'Héſiode, les auroient laiſſé aller ſeuls réciter leurs vers de ville en ville, s'ils avoient pu donner aux hommes des leçons ſalutaires de vertu ? ils ne ſe ſeroient point attachés à eux plus fortement qu'on ne s'attache à l'or ? ils n'auroient pas fait tous leurs efforts pour les retenir auprès d'eux, s'ils n'avoient pu y réuſſir, ils ne les auroient pas ſuivis en tous lieux comme de fideles diſciples, juſ-

Digitized by Google

qu'à ce que leur éducation eût été achevée ? *Glauc.* Ce que vous dites, Socrate, me paroît tout-à-fait vrai.

Socrate. Disons donc de tous les poëtes, à commencer par Homere, que, soit qu'ils traitent dans leurs vers de la vertu ou de quelque autre matiere, ce ne sont que des imitateurs de phantômes, qu'ils n'atteignent jamais à la réalité, & que, comme nous disions tout à l'heure à l'égard du peintre, qu'il fera un portrait du cordonnier si ressemblant, qu'on le prendra pour un cordonnier véritable, quoique lui-même n'ait aucune connoissance de ce métier, & qu'il ménagera si adroitement les couleurs & les attitudes, que les ignorans y seront trompés : *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* De même le poëte, sans avoir d'autre talent que celui d'imiter, sçait si bien, par une couche de mots & d'expressions figurées, donner à chaque art les couleurs qui lui conviennent, que soit qu'il parle d'un vil métier, soit qu'il traite de la guerre, ou de tout autre sujet, son discours, soutenu de la mesure, du nombre & de l'harmonie, persuade à ceux qui l'entendent, & qui ne jugent que sur les vers, qu'il est par-

Digitized by Google

faitement instruit des choſes dont il parle. Tant eſt grand & puiſſant l'enchantement de la poéſie ! Car je penſe que vous ſçavez ce que c'eſt que les vers des poétes, lorſqu'on leur ôte ce coloris qu'ils empruntent de la muſique; & vous l'avez ſans doute remarqué. *Glauc.* Oui. *Socr.* Ne reſſemblent-ils pas à ces viſages qui n'ont d'autre beauté, qu'une certaine fleur de jeuneſſe, & qui deviennent déſagréables, lorſque cette fleur vient à ſe ternir. *Glauc.* Cette comparaiſon eſt juſte.

Socrate. Allons plus loin. Le faiſeur de phantômes, c'eſt-à-dire l'imitateur, ne connoît que l'apparence des objets, & nullement ce qu'ils ont de réel; n'eſt-il pas vrai ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Ne nous contentons pas d'effleurer cette matiere. Examinons-la à fond. *Glauc.* J'y conſens. *Socr.* Le peintre, diſons-nous, peindra une bride & un mors. *Glauc.* Oui. *Socr.* L'ouvrier en cuir & en fer les travaillera. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Mais aucun d'eux s'entend-il dans la forme qu'il faut donner à la bride & au mors, ni le peintre, ni même l'ouvrier en fer ou en cuir, ni aucun autre que celui qui ſçait s'en ſervir, c'eſt-à-dire le ſeul

Digitized by Google

écuyer ? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* N'en eſt-il pas ainſi à l'égard de toutes les autres choſes ? *Glauc.* Comment ? *Socr.* Je veux dire qu'il y a trois arts qui répondent à chaque choſe, celui qui s'en ſert, celui qui la fait & celui qui l'imite. *Glauc.* Il eſt vrai. *Socr.* Mais à quoi tendent les propriétés, la beauté, l'aptitude d'un meuble, d'un animal, d'une action quelconque, ſinon à l'uſage auquel chaque choſe eſt deſtinée par ſa nature, ou par l'intention des hommes ? *Glauc.* A nulle autre choſe. *Socr.* C'eſt donc une néceſſité que celui qui ſe ſert d'une choſe, en connoiſſe les propriétés mieux qu'aucun autre, & qu'il dirige l'ouvrier dans ſon travail, en lui apprenant ce que ſon ouvrage a de bon ou de mauvais par rapport à l'uſage qu'il en fait. Le joueur de flûte, par exemple, apprendra à celui qui les fait, quelles ſont les flûtes dont il ſe ſert avec plus d'avantage ; il lui preſcrira la maniere dont il doit les faire, & celui-ci lui obéira. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainſi le premier parle en homme inſtruit de ce qui rend une flûte bonne ou mauvaiſe ; & le ſecond travaille ſur la foi du premier. *Glauc.* Oui. *Socr.* La connoiſ-

Digitized by Google

ſance que tout ouvrier a de la bonté & des défauts de ſon ouvrage, n'eſt donc, à proprement parler, qu'une croyance sûre, puiſée dans les entretiens qu'il a eus avec celui qui s'en ſert, & aux lumieres duquel il eſt obligé de s'en rapporter; au lieu que celui-ci en a une connoiſſance fondée ſur la ſcience. *Glauc.* Cela eſt ainſi.

Socrate. A l'égard de l'imitateur, acquiert-il par l'uſage une ſcience certaine de la choſe qu'il imite, qui le mette à portée de juger ſi elle eſt belle & bien faite, ou non? En acquiert-il du moins une opinion juſte, par la néceſſité où il ſe trouve de converſer avec celui qui s'y connoît, & qui lui preſcrit ce qu'il doit imiter? *Glauc.* Ni l'un ni l'autre. *Socr.* L'imitateur n'a donc ni principes ſûrs, ni même d'opinion juſte, touchant ce qu'il y a de bien ou de mal fait dans tout ce qu'il imite. *Glauc.* Il n'y a pas d'apparence. *Socr.* Cela étant, l'imitateur doit être ſans doute bien verſé dans la connoiſſance des choſes qu'il ſe propoſe d'imiter. *Glauc.* Pas beaucoup. *Socr.* Cependant il imitera ni plus ni moins, ſans ſçavoir ce qu'il y a de bon & de mauvais dans chaque choſe & ſe propoſera pour

Digitized by Google

objet de ſon imitation ce qui paroît beau à une multitude ignorante. *Glauc.* Quel autre objet pourroit-il ſe propoſer ? *Socr.* Ainſi nous avons ſuffiſamment démontré deux choſes ; la premiere, que tout imitateur n'a qu'une connoiſſance très-ſuperficielle de ce qu'il imite, que ſon art n'a rien de ſérieux & n'eſt qu'un badinage d'enfans : la ſeconde, que tous ceux qui s'appliquent à la poéſie dramatique, ſoit qu'ils compoſent en vers iambes, ou en vers héroïques, ſont imitateurs autant qu'on peut l'être. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais quoi ? cette imitation n'eſt-elle pas éloignée de la vérité de trois degrés ? *Glauc.* Oui.

Socrate. D'un autre côté, ſur quelle faculté de l'homme exerce-t-elle le pouvoir qu'elle a ? *Glauc.* De quoi voulez-vous parler ? *Socr.* Vous l'allez ſçavoir : N'eſt-il pas vrai que la même grandeur regardée de près ou de loin, ne paroît pas égale ? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Que ce qui paroît droit ou courbe, convexe ou concave vu hors de l'eau, ne paroît plus le même lorſqu'on le voit dans l'eau, à cauſe de l'illuſion que les couleurs font aux ſens ? Il eſt évident auſſi que cette illuſion & ce trouble

Digitized by Google

passent jusqu'à l'ame. Or c'est à cette partie foible de notre ame, que le dessin, l'art des charlatans & mille autres arts semblables dressent des pieges, ne négligeant aucun artifice pour la séduire. *Glauc.* Vous avez raison. *Socr.* A-t-on trouvé un préservatif plus sûr contre cette illusion, que la mesure, le nombre & le poids; pour empêcher que le rapport des sens touchant ce qui est plus ou moins grand, nombreux, pesant, ne prévalût sur le jugement de la partie de l'ame, qui calcule, qui pese, qui mesure? *Glauc.* Non. *Socr.* Toutes ses opérations ne sont-elles pas du ressort de la raison? *Glauc.* Oui. *Socr.* Et n'arrive-t-il pas souvent qu'après qu'elle a mesuré, & prononcé que tel corps est plus grand ou plus petit que tel autre, ou qu'ils sont égaux, il se forme en nous deux jugemens opposés touchant les mêmes choses? *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais n'avons-nous pas dit qu'il étoit impossible que la même faculté de l'ame portât en même tems sur la même chose deux jugemens contraires? *Glauc.* Oui, & nous avons eu raison de le dire. *Socr.* Par conséquent ce qui juge en nous contre le rapport de la mesure, est différent de ce qui juge

Digitized by Google

conformément à la mesure. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais la faculté qui s'en rapporte à la mesure & au calcul, est ce qu'il y a de plus excellent dans l'ame. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Donc l'autre faculté qui lui est opposée est une des choses les plus frivoles qui soient en nous. *Glauc.* Il faut bien que cela soit.

Socrate. C'étoit à cet aveu que je voulois vous conduire, lorsque je disois que la peinture & en général tout art qui consiste dans l'imitation, est d'une part, bien éloigné de la vérité en tout ce qu'il embrasse comme son objet: de l'autre, que cette partie de nous-mêmes pour laquelle il travaille, dont il est ami, à laquelle il est uni, est elle-même très-éloignée du bon sens, & qu'il ne se propose en la flattant rien de vrai ni de solide. *Glauc.* J'en demeure d'accord. *Socr.* L'imitation étant donc frivole de soi, & venant à se joindre à ce qu'il y a de frivole en nous, ne peut produire que des effets très-frivoles. *Glauc.* Cela doit être *Socr.* Mais ceci n'est-il vrai qu'à l'égard de l'imitation qui frappe la vue? & n'en peut-on pas dire autant de celle qui est faite pour l'ouïe, & que nous appellons poésie? *Glauc.* Il me paroît qu'on en doit,

Digitized by Google

dire autant de celle-ci. *Socr.* Ne nous arrêtons pas aux vraiſemblances fondées ſur l'analogie qui ſe trouve entre la peinture & la poéſie. Pénétrons juſqu'à cette partie de l'ame avec laquelle la poéſie a un commerce intime, & voyons ſi elle eſt frivole ou ſérieuſe. *Glauc.* Je le veux bien.

Socrate. Propoſons la choſe de cette maniere. La poéſie imitative repréſente, diſons-nous, les hommes dans des actions forcées ou volontaires, en conſéquence deſquelles ils ſe croient heureux ou malheureux, & s'abandonnent à la joie ou à la triſteſſe; y a-t-il rien de plus dans ce qu'elle fait? *Glauc.* Rien. *Socr.* Or, dans toutes ces ſituations, l'homme eſt-il bien d'accord avec lui-même? Au contraire, n'éprouve-t-il pas en ce qui regarde ſa conduite, les mêmes ſéditions & les mêmes combats qu'il éprouve, comme nous en convenions tout à l'heure, à l'occaſion de la vue, lorſqu'il porte tout à la fois ſur le même objet deux jugemens contraires? Mais je me rappelle qu'il eſt inutile de diſputer ſur ce point, parce que nous ſommes demeurés d'accord plus haut que notre ame étoit pleine d'une infinité de contradictions ſembla-

Digitized by Google

bles. *Glauc.* Nous avons eu raiſon. *Socr.* Sans doute. Mais (*g*) il me ſemble néceſſaire d'examiner à préſent, ce que nous avons omis pour lors. *Glauc.* De quoi s'agit-il ? *Socr.* Nous diſions * alors qu'un homme d'un caractere modéré à qui il ſera arrivé quelque diſgrace, comme la perte d'un fils ou de quelqu'autre choſe extrêmement chere, portera cette perte plus patiemment que ne feroit tout autre. *Glauc.* Aſſurément. *Socr.* Voyons maintenant s'il ſera tout-à-fait inſenſible à cette perte, ou ſi une telle inſenſibilité étant une chimere, il mettra ſeulement des bornes à ſa douleur. *Glauc.* La vérité eſt, à ce qu'il me paroît, qu'il prendra ce dernier parti. *Socr.* Dites-moi encore ; dans quel tems ſe ſera-t-il plus de violence pour ſurmonter ſa douleur ? ſera-ce lorſqu'il ſera vu de ſes ſemblables, ou lorſqu'il ſera ſeul vis-à-vis de lui-même ? *Glauc.* Il prendra bien plus ſur lui-même lorſqu'il ſera devant le monde. *Socr.* Mais ſe voyant ſans témoins, il laiſſera ſans doute échapper bien des plaintes, qu'il

* *Livre III. page* 134.

(*g*) M. Racine le pere a traduit tout le reſte de ce morceau ſur la poéſie : on s'appercevra aiſément que j'ai profité de ſa traduction.

Digitized by Google

auroit honte que l'on entendît. Il fera mille choſes dans leſquelles il ne voudroit pas être ſurpris. *Glauc.* Il eſt vrai.

Socr. Ce qui lui ordonne de ſe roidir contre la douleur, c'eſt la loi & la raiſon: au contraire ce qui le porte à s'y abandonner, c'eſt la paſſion. *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* Or lorſque l'homme éprouve ainſi deux mouvemens contraires par rapport au même objet, c'eſt une preuve, diſons nous, qu'il y a en lui deux parties oppoſées. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* L'une qui eſt prête d'obéir à la loi en tout ce qu'elle preſcrit. *Glauc.* Comment cela? *Socr.* Par exemple, la loi dit qu'il eſt beau d'être ferme dans les malheurs, qu'il ne faut pas ſe laiſſer abattre par le chagrin; & la raiſon qu'elle en donne, c'eſt qu'on ignore ſi ces accidens ſont des biens ou des maux; qu'on ne gagne rien à s'en affliger, que les événemens de la vie ne méritent pas que nous y prenions un ſi grand intérêt, & ſur-tout que l'affliction eſt un obſtacle à ce qu'il y auroit de mieux à faire en ces rencontres. *Glauc.* Que faudroit-il donc faire alors? *Socr.* Prendre conſeil de la raiſon ſur ce qui vient d'arriver; corriger par notre bonne conduite l'injuſtice du ſort, comme le joueur

Digitized by Google

joueur répare par son habileté le mauvais coup que le dé lui a amené, & ne pas faire comme les enfans, qui lorsqu'ils sont tombés portent la main à la partie blessée, & perdent le tems à crier; mais plutôt accoutumer notre ame à appliquer promptement le remede à la blessure, & à relever ce qui est tombé, sans nous amuser à des pleurs inutiles. *Glauc.* C'est sans doute ce que nous pouvons faire de mieux dans les malheurs qui nous arrivent. *Socr.* Et c'est aussi à ces excellens conseils que la plus saine partie de nous-mêmes obéit volontiers. *Glauc.* Cela est évident. *Socr.* Et cette autre partie qui nous rappelle sans cesse le souvenir de nos disgraces, qui nous porte aux plaintes & aux lamentations, & qui ne peut s'en rassasier; craindrons-nous de dire que c'est quelque chose de déraisonnable, de lâche & de timide? *Glauc.* Nous le dirons sans balancer.

Socrate. Mais rien ne prête davantage à une imitation toujours variée, que la douleur & le chagrin; au lieu qu'un caractere sage, tranquille, toujours semblable à lui-même, est très-difficile à imiter, & que la peinture qu'on en feroit, seroit peu propre à frapper cette multi-

Digitized by Google

tude confuſe qui s'aſſemble d'ordinaire dans les théâtres. Car ce ſeroit lui offrir un tableau de mœurs qui lui ſont tout à fait étrangeres. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Il eſt évident d'ailleurs que le génie du poëte imitateur ne le porte nullement à repréſenter cette ſituation de l'ame; que ſon art, & le ſoin qu'il a de plaire à la multitude tendent à l'en détourner; qu'ainſi il s'attachera plutôt à exprimer les caracteres paſſionnés que leur variété rend plus aiſés à ſaiſir. *Glauc.* La choſe eſt évidente. *Socr.* Nous avons donc une juſte raiſon de le condamner, & de le mettre dans la même claſſe que le peintre. Il a cela de commun avec lui, de ne compoſer que des ouvrages qu'on trouvera frivoles, ſi on les rapproche de la vérité; il lui reſſemble encore en ce qu'il travaille dans la vue de plaire à la partie frivole de l'ame, & non à ce qu'il y a de meilleur en elle. Ainſi nous ſommes bien fondés à lui refuſer l'entrée d'une ville qui doit être gouvernée par de ſages loix, puiſqu'il réveille & remue cette partie de l'ame, & qu'en la fortifiant, il détruit l'empire de la raiſon. Et nous pouvons aſſurer que ce qui arriveroit dans un état, où on rendroit les mé-

Digitized by Google

chans les plus forts, en leur donnant toute l'autorité, & en faisant périr tous les bons citoyens, est l'image du désordre que le poëte imitateur introduit dans le gouvernement intérieur de chaque homme, par l'excessive complaisance qu'il a pour cette partie insensée de notre ame, qui ne sçait pas distinguer ce qui est plus grand & ce qui est plus petit, qui se forme du même objet tantôt de grands, tantôt de petits phantômes, & qui est toujours à une distance infinie du vrai. *Glauc.* Cela est certain.

Socrate. Nous n'avons cependant rien dit encore du plus grand mal que cause la poésie. N'est-ce pas en effet quelque chose de bien terrible, de voir qu'à l'exception d'un très-petit nombre, elle est capable de corrompre l'esprit des plus sages? *Glauc.* Ce seroit quelque chose de bien terrible sans doute, si elle produisoit un pareil effet. *Socr.* Ecoutez & vous en jugerez. Vous sçavez que tous tant que nous sommes, je dis même les plus raisonnables, lorsque nous entendons réciter les endroits d'Homere ou de quelqu'autre poëte tragique, où l'on représente un héros dans l'affliction, déplorant son sort dans un long discours,

Digitized by Google

pouſſant des cris & ſe frappant la poitrine; vous ſçavez, dis-je, que nous reſſentons alors un plaiſir ſecret auquel nous nous laiſſons aller inſenſiblement, & qu'à la compaſſion pour le héros qui nous intéreſſe, ſe joint l'admiration pour le talent du poëte qui a ſi bien ſçu nous attendrir. *Glauc.* Je le ſçais, & comment pourrois-je l'ignorer ? *Socr.* Cependant vous avez pu remarquer que dans les diſgraces qui nous arrivent à nous-mêmes, nous croyons qu'il eſt de notre honneur de prendre le parti contraire, je veux dire d'être fermes & tranquilles, perſuadés que ce parti convient à un homme de cœur, & qu'il faut laiſſer aux femmes ces mêmes pleurs que nous venons d'approuver dans un héros. *Glauc.* Je l'ai remarqué.

Socrate. Mais où eſt le bon ſens, je ne dis pas de voir ſans indignation, mais d'approuver avec tranſport dans un autre une ſituation où nous rougirions de nous trouver, & que nous condamnerions en nous comme une foibleſſe ? *Glauc.* En vérité, cela n'eſt guere raiſonnable. *Socr.* Non ſans doute, ſur-tout ſi nous regardons la choſe du côté qu'il la faut regarder. *Glauc.* De quel côté ? *Socr.* Si

Digitized by Google

nous considérons que cette partie de notre ame contre laquelle nous nous roidissons dans nos propres malheurs, qui est affamée de pleurs & de lamentations, qui voudroit s'en rassasier, & qui de sa nature est portée à les rechercher, est la même que les poëtes flattent & s'étudient à satisfaire : que dans ces occasions cette autre partie de nous-mêmes qui est la plus excellente, n'étant pas encore assez fortifiée par la raison & par l'habitude, néglige de tenir en bride la partie pleureuse, s'excusant sur ce qu'elle n'est que spectatrice des malheurs d'autrui, & qu'il n'est pas honteux pour elle de donner des marques d'approbation & de pitié aux larmes qu'un autre, qui se dit homme de bien, verse mal-à-propos : de sorte qu'elle compte pour un gain le plaisir qu'elle goûte alors, & ne consentiroit pas à s'en priver, en condamnant absolument ces sortes de poëmes. Cela vient de ce que peu de gens font réflexion que les sentimens d'autrui deviennent infailliblement les nôtres, & qu'après avoir entretenu & fortifié sa compassion par la vue des maux étrangers, il est bien difficile

Digitized by Google

de la modérer dans les ſiens. *Glauc.* Cela eſt certain.

Socrate. N'en dirons-nous pas autant du ridicule ? Quelque averſion que vous ayiez pour le perſonnage de bouffon, ſi vous prenez un plaiſir exceſſif aux bouffonneries ſoit au théâtre, ſoit dans les converſations, il vous arrivera la même choſe que dans les repréſentations tragiques, c'eſt-à-dire, de faire ce que vous approuvez dans les autres. Vous donnez alors une libre carriere au deſir de faire rire, que la raiſon réprimoit auparavant en vous, dans la crainte où vous étiez de paſſer pour bouffon ; & après avoir nourri ce deſir à la comédie, vous ne tarderez pas à laiſſer échapper dans votre conduite, même ſans y penſer, des traits qui ne peuvent convenir qu'à un farceur. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* La poéſie imitative entretient auſſi en nous l'amour, la colere & toutes les paſſions de l'ame qui ont pour objet le plaiſir & la douleur, & qui influent dans toutes nos actions. Au lieu de les deſſécher peu-à-peu, elle les nourrit & les arroſe. Elle nous rend plus vicieux & plus malheureux par l'empire qu'elle donne à ces paſſions ſur

Digitized by Google

notre cœur, au lieu de les tenir dans une entiere dépendance qui assureroit notre vertu & notre bonheur. *Glauc.* Je ne puis m'empêcher d'en convenir.

Socrate. Ainsi, mon cher Glaucon, lorsque vous entendrez dire aux admirateurs d'Homere, que ce poëte a formé la Grece, qu'on apprend en le lisant à se gouverner, & à se bien conduire dans les divers événemens de la vie, & qu'on ne peut faire rien de mieux que de se régler sur ses préceptes ; il faudra avoir toutes sortes d'égards & de complaisances pour ceux qui tiennent ce langage, croire qu'ils travaillent autant qu'il est en eux à devenir gens de bien, & leur accorder qu'Homere est le plus grand des poëtes, & le premier des poëtes tragiques ; mais en même tems souvenez-vous qu'il ne faut admettre dans notre république d'autres ouvrages de poésie, que les hymnes à l'honneur des dieux, & les éloges des grands hommes ; que du moment que vous y recevrez cette muse voluptueuse, soit épique, soit lyrique, le plaisir & la douleur régneront dans votre état à la place des loix & de la raison, dont

Digitized by Google

tous les hommes ont reconnu l'excellence dans tous les tems. *Glauc.* Rien n'eſt plus vrai.

Socrate. Puiſque l'occaſion s'eſt préſentée une ſeconde fois de parler de la poéſie, voilà ce que j'avois à dire à ſon ſujet, pour montrer qu'étant ce qu'elle eſt, nous avons eu raiſon de la bannir de notre république. Nous n'avons pu réſiſter à la force des motifs qui nous y déterminoient. Au reſte, de peur que la poéſie elle-même ne nous accuſe en cela de dureté & de ruſticité, il eſt bon de lui dire que ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'elle eſt brouillée avec la philoſophie. Témoins ces traits ; *cette chienne hargneuſe qui aboie contre ſa maîtreſſe..... Ces gens qui brillent dans les cercles d'hommes inſenſés..... La troupe des faux ſages qui veut dominer partout..... Ces contemplatifs ſubtils à qui la pauvreté aiguiſe l'eſprit* (*h*) ; & mille autres qui ſont des preuves de leurs anciens débats. Malgré cela, proteſtons

(*h*) On ne ſçait de quels poëtes ces traits ſont tirés. Il y a apparence que c'eſt des auteurs de l'ancienne comédie, tous très-ſatyriques, & déchaînés contre les philoſophes.

Digitized by Google

hautement, que si la poésie imitative, & qui a pour but le plaisir, peut nous prouver par de bonnes raisons qu'on ne doit pas l'exclure d'un état bien policé, nous la recevrons à bras ouverts, parce que nous ne pouvons nous dissimuler à nous-mêmes la force & la douceur de ses charmes; mais il n'est jamais permis de trahir la vérité par-tout où on croit l'appercevoir. Vous-même, mon cher ami, n'êtes-vous pas de ceux que la poésie enchante, sur-tout lorsqu'elle se présente à vous dans Homere? *Glauc.* Oui assurément. *Socr.* Il est donc juste de lui laisser le droit de venir défendre sa cause devant nous, soit dans une Ode, ou en quelque autre espece de poëme qu'elle jugera à propos de choisir. *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Quant à ses protecteurs, qui, sans faire eux-mêmes des vers, sont amateurs de la poésie, nous leur permettrons de plaider pour elle en prose, & de nous montrer qu'elle n'est pas seulement agréable, mais utile aux républiques & aux particuliers pour la conduite de la vie; nous les écouterons volontiers, car nous y gagnerons, si l'on nous fait voir qu'elle joint l'utile à

Digitized by Google

l'agréable. *Glauc.* Vraiment, ſans doute, nous y gagnerons. *Socr.* Mais s'ils ne peuvent venir à bout de nous le prouver, n'imiterons-nous pas la conduite des amans, qui ſe font violence pour s'arracher à l'objet de leur paſſion, après qu'ils en ont reconnu le danger? Nous conſerverons toujours une certaine affection pour la poéſie, à cauſe de l'amour que nous avons conçu pour elle, & qu'on nous a inſpiré dans ces belles républiques où nous avons été élevés; nous ſouhaiterons qu'elle puiſſe nous paroître très-bonne, & très-amie de la vérité; mais tandis qu'elle n'aura rien de bon à alléguer pour ſa défenſe, nous l'écouterons en nous prémuniſſant contre ſes enchantemens par les raiſons que je viens d'expoſer, & nous prendrons garde de retomber dans la paſſion que nous avons reſſentie pour elle étant jeunes, & dont le commun des hommes n'eſt pas guéri. Reconnoiſſons donc que cette ſorte de poéſie eſt indigne de nos ſoins, qu'on ne doit pas la regarder comme quelque choſe de ſérieux, ni qui atteigne à la vérité, & que tout homme qui craint pour le gouvernement intérieur de ſon ame, doit être

Digitized by Google

en garde contre elle, ne l'écouter qu'avec précaution, enfin croire que tout ce que nous en avons dit eſt vrai. *Glauc.* J'y conſens de tout mon cœur.

Socrate. Car c'eſt un grand combat, mon cher Glaucon, & plus grand qu'on ne penſe, que celui qui nous eſt propoſé, & où il s'agit d'être vertueux ou méchant. Ni les honneurs, ni les richeſſes, ni les dignités, encore moins la poéſie, ne méritent pas que nous négligions pour elle d'acquérir la juſtice & les autres vertus. *Glauc.* Je ne puis en diſconvenir après ce que nous avons dit, & je ne crois pas qu'on puiſſe penſer autrement. *Socr.* Cependant nous n'avons pas encore parlé des plus grandes récompenſes réſervées à la vertu, & qui ſont, pour ainſi dire, ſous ſa main. *Glauc.* Il faut qu'elles ſoient d'un prix infini, ſi elles ſurpaſſent celles que nous venons d'expoſer. *Socr.* Peut-on appeller grand ce qui s'écoule en un petit eſpace de tems ? En effet, l'intervalle qui ſépare notre enfance de la vieilleſſe, eſt bien peu de choſe en comparaiſon de l'Eternité. *Glauc.* Ce n'eſt même rien. *Socr.* Mais quoi ! penſez-vous qu'une ſubſtance immortelle doive

Digitized by Google

borner ſes ſoins & ſes vues à un tems ſi court, & non pas plutôt enviſager l'Eternité entiere ? *Glauc.* Je le penſe. Mais à quoi tend ce diſcours ?

Socrate. Ne ſçavez-vous donc pas que notre ame eſt immortelle, & qu'elle ne meurt jamais ? ..... A ces mots, Glaucon me regardant avec un air de ſurpriſe, je n'en ſçais rien, me dit-il : & vous, pourriez-vous me le prouver ? Oui, repartis-je, ſi je ne me trompe ; je crois même que vous en pourriez faire autant, car la choſe n'eſt pas difficile. *Glauc.* Elle l'eſt pour moi ; & vous me ferez plaiſir de me démontrer ce point que vous jugez ſi aiſé. *Socr.* Ecoutez. *Glauc.* Dites. *Socr.* Reconnoiſſez-vous qu'il y a du bien & du mal (*i*) ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Avez-vous de l'un & de l'autre la même idée que moi ? *Glauc.* Quelle idée ? *Socr.* Que tout principe de corruption & de diſſolution eſt un mal : qu'au contraire tout principe de conſervation & d'amélioration eſt un bien. *Glauc.* Oui. *Socr.* Chaque choſe n'a-t-elle pas ſon mal & ſon bien ? l'Ophtalmie, par exemple, eſt le mal des

(*i*) Il s'agit ici du bien & du mal phyſique.

Digitized by Google

yeux, la maladie, celui de tout le corps. La nielle eſt le mal du blé, la pourriture celui du bois, la rouille, celui du fer & de l'airain; en un mot, il n'eſt preſque rien dans la nature qui n'ait ſon mal & ſa maladie particuliere. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Ce mal ne nuit-il point à la choſe à laquelle il s'attache? Ne finit-il point par la diſſoudre & la ruiner totalement? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainſi chaque choſe eſt détruite par le mal & par le principe de corruption qu'elle porte en elle; de ſorte que ſi ce mal n'a pas la force de la détruire, il n'eſt rien qui ſoit capable de le faire. Car le bien ne peut produire cet effet à l'égard de quoi que ce ſoit, non plus que ce qui n'eſt ni un bien ni un mal. *Glauc.* Comment cela pourroit-il être?

Socrate. Si donc nous trouvons dans la nature une choſe que ſon mal rend à la vérité mauvaiſe, mais qu'il ne ſçauroit diſſoudre ni détruire; dès ce moment, ne pourrons-nous pas aſſurer de cette choſe, qu'elle ne peut périr? *Glauc.* Il y a toute apparence. *Socr.* Mais quoi! n'eſt-il rien qui rende l'ame mauvaiſe? *Glauc.* Oui certes, & ce

Digitized by Google

ſont les vices dont nous avons fait mention, l'injuſtice, l'intempérance, la lâcheté, l'ignorance. *Socr.* Y a-t-il un ſeul de ces vices qui puiſſe l'altérer & la diſſoudre? Prenez garde que nous ne tombions dans l'erreur, en nous imaginant que; quand l'homme injuſte & inſenſé eſt ſurpris dans le crime, ſon injuſtice, qui eſt le mal de ſon ame, ſoit alors la cauſe de ſa perte. Voici plutôt de quelle maniere il faut enviſager la choſe. De même que la maladie, qui eſt pour le corps un principe de corruption, le mine peu-à-peu, le détruit & le réduit au point qu'il n'a plus la forme de corps; de même encore que toutes les autres choſes dont nous avons parlé, ont leur mal propre, qui s'attache à elles, qui les corrompt par le ſéjour qu'il y fait, & les amene au point de n'être plus ce qu'elles étoient: cela n'eſt-il pas vrai? *Glauc.* Oui. *Socr.* De même, pour faire l'application de ceci à l'ame, il faut voir ſi l'injuſtice & les autres vices, venant à ſe loger chez elle & à s'y fixer, la corrompent, la flétriſſent, juſqu'à ce qu'ils la conduiſent à la mort, & la ſéparent d'avec le corps. *Glauc.* Cette

Digitized by Google

application n'eſt pas vraie à l'égard de l'ame. *Socr.* D'un autre côté, il ſeroit contre toute raiſon de dire qu'un mal étranger détruisît une ſubſtance que ſon propre mal ne peut détruire. *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Faites en effet réflexion, mon cher Glaucon, qu'à l'égard même du corps, nous ne croyons pas que ſa deſtruction doive être l'effet immédiat de la mauvaiſe qualité des viandes, de quelque part qu'elle vienne, ſoit qu'elles aient été gardées trop long-tems, ſoit qu'elles ſe ſoient corrompues, ſoit pour quelqu'autre raiſon. Mais ſi la mauvaiſe nourriture engendre quelque corruption dans le corps, nous dirons qu'à l'occaſion de la nourriture, le corps a été ruiné par la maladie, qui eſt proprement ſon mal; & jamais nous ne prétendrons que les viandes, qui ſont d'une nature differente de celle du corps, aient par leurs mauvaiſes qualités la vertu de le détruire, à moins que ce mal étranger ne faſſe naître en lui le mal qui lui eſt propre. *Glauc.* Vous dites très-bien. *Socr.* Par la même raiſon, à moins que la maladie du corps n'engendre celle de l'ame, ne diſons jamais que cette ſub-

Digitized by Google

ſtance, qui n'a rien de commun avec le corps, puiſſe périr par un mal étranger, ſans l'intervention du mal qui lui eſt propre. *Glauc.* Rien n'eſt plus raiſonnable.

Socrate. Ainſi renverſons ces preuves, ou tandis qu'elles conſerveront toute leur force, gardons-nous bien de dire que ni la fievre, ni aucune autre eſpece de maladie, ni le fer même, ni quoi que ce ſoit, le corps en dût-il être haché par morceaux, puiſſe donner la mort à l'ame; à moins qu'on ne nous faſſe voir que l'effet des maux que le corps ſouffre en ces rencontres, eſt de rendre l'ame plus injuſte & plus impie. Et ne ſouffrons pas qu'on diſe que ni l'ame, ni quelque autre ſubſtance que ce ſoit, périſſe par le mal qui ſurvient à une ſubſtance de nature différente, ſi le mal qui lui eſt propre ne vient à s'y joindre. *Glauc.* Mais jamais perſonne ne nous montrera que les ames de ceux qui meurent deviennent plus injuſtes par la ſeule raiſon qu'ils meurent. *Socr.* Si quelqu'un néanmoins étoit aſſez hardi pour combattre notre ſentiment, & pour ſoutenir que la mort rend l'homme plus méchant & plus injuſte, afin de

Digitized by Google

n'être pas obligé de reconnoître l'immortalité de l'ame ; nous le forcerons de convenir que, ſi ce qu'il dit eſt vrai, il ſuit de-là que l'injuſtice conduit naturellement à la mort comme la maladie, qu'elle tue ceux qui lui donnent entrée dans leur ame, plus ou moins promptement ſelon qu'ils ſont plus ou moins méchans ; ce qui eſt contraire à l'expérience de tous les jours, qui nous montre que la cauſe ordinaire de la mort des méchans eſt le ſupplice auquel la juſtice les condamne. *Glauc.* Certainement ſi l'injuſtice étoit un mal capable de ſoi de donner la mort aux méchans, on auroit tort de la regarder comme le plus grand des maux, puiſque ceux qui la logeroient dans leur ame, ſeroient affranchis par ſon moyen de tous les autres maux. Je penſe au contraire qu'en examinant de près la choſe, on trouvera qu'elle tue les autres, autant qu'il eſt en elle, tandis qu'elle conſerve plein de vie, & de plus bien éveillé celui en qui elle fait ſa demeure. Tant elle eſt éloignée de lui donner la mort!

Socrate. Vous dites bien. Car ſi la corruption de l'ame, ſi ſon propre mal

Digitized by Google

ne peut la tuer & la détruire, comment le mal, deſtiné par ſa nature à la deſtruction d'une autre ſubſtance, pourroit-il faire périr l'ame, ou toute autre choſe que celle ſur qui il doit produire naturellement cet effet ? *Glauc.* Il me paroît que cela eſt impoſſible. *Socr.* Mais il eſt évident qu'une choſe qui ne peut périr ni par ſon propre mal, ni par celui d'autrui, doit néceſſairement exiſter toujours, & que, ſi elle exiſte toujours, elle eſt immortelle. *Glauc.* Oui. *Socr.* Poſons donc ceci comme un principe inconteſtable. Mais ſi cela eſt, il eſt aiſé de voir que les mêmes ames doivent toujours exiſter. Car puiſqu'aucune d'elles ne périt, leur nombre ne ſçauroit diminuer. Il ne peut pas non plus augmenter. Vous comprenez en effet que ſi le nombre des êtres immortels devenoit plus grand, ces nouveaux êtres ſe formeroient de ce qui étoit mortel, & que toutes choſes finiroient ainſi par être immortelles (*k*) *Glauc.* Vous dites

(*k*) Ce raiſonnement ſur lequel porte tout le ſyſtême de la métempſycoſe, eſt fondé ſur la croyance que les ames ont exiſté avant les corps, que leur nombre eſt fixé, indépendamment de celui des corps qu'elles doivent animer : en un mot, qu'il ne ſe forme de nou-

Digitized by Google

vrai. *Socr.* Or, c'eſt ce que le bon ſens ne nous permet pas de croire, non plus que de penſer que notre ame, conſidérée dans le fond même de ſon être, ſoit d'une nature compoſée, pleine de diſſemblance & de variété. *Glauc.* Comment dites-vous ?

Socrate. Il eſt difficile que ce qui réſulte de l'aſſemblage de pluſieurs parties, ſoit éternel, à moins que la compoſition n'en ſoit auſſi parfaite, que vient de nous paroître celle de l'ame. *Glauc.* En effet, cela n'eſt pas vraiſemblable. *Socr.* Les raiſons que nous venons d'alléguer, & bien d'autres, démontrent donc invinciblement l'immortalité de l'ame. Mais pour bien connoître ſa nature, on ne doit pas la conſidérer, comme nous faiſons, dans l'état de dégradation où la met ſon union avec le corps, &

---

veaux corps, qu'à meſure qu'il y a, pour ainſi dire, des ames de relais qui attendent le moment d'y entrer. Ce qui a entraîné les anciens philoſophes dans cette erreur & dans une foule d'abſurdités au ſujet de la nature de la deſtinée de l'ame, eſt l'ignorance où ils étoient de ce que la foi nous apprend, que Dieu crée chaque ame au moment que le corps eſt ſuffiſamment organiſé pour la recevoir. Et il faut avouer que ſi la révélation n'étoit venue à notre ſecours, nous n'aurions guere mieux raiſonné ſur ces matieres que Pythagore & Platon.

Digitized by Google

tous les maux qui ſont la ſuite de cette union ; il faut la contempler attentivement des yeux de l'eſprit, telle qu'elle eſt en elle-même, dégagée de tout ce qui lui eſt étranger. Alors on verra qu'elle eſt infiniment plus belle : on connoîtra plus diſtinctement la nature de la juſtice, de l'injuſtice, & des autres choſes dont nous avons parlé. Tout ce que nous avons dit de l'ame eſt vrai par rapport à ſon état préſent. Mais de même que ceux qui verroient maintenant Glaucus le Marin, auroient peine à reconnoître ſa premiere forme, parce que les anciennes parties de ſon corps ont été les unes briſées, les autres uſées, toutes altérées par les flots, & qu'il s'en eſt formé de nouvelles de coquillages, d'herbes marines & de cailloux; de ſorte qu'il reſſemble plutôt à un monſtre, qu'à un homme tel qu'il étoit auparavant : ainſi l'ame dans l'état où nous la voyons, eſt ſujette à mille maux qui la défigurent. Pour la connoître, mon cher Glaucon, voici ce qu'il faut enviſager en elle. *Glauc.* Quoi ? *Socr.* Sa philoſophie. Il faut faire réflexion aux choſes vers leſquelles elle ſe porte, aux objets dont elle recherche

Digitized by Google

le commerce, à cette liaiſon étroite qu'elle a avec tout ce qui eſt divin, immortel, éternel, & à ce qu'elle devient, lorſque ſe livrant entiérement à cette ſublime contemplation, elle s'éleve par un noble effort du fond de cette mer où elle eſt plongée, & ſe débarraſſe des cailloux & des coquillages qui s'attachent à elle par la néceſſité où elle eſt de ſe nourrir de choſes terreſtres; néceſſité dont tant de gens s'applaudiſſent comme d'un bonheur. C'eſt alors que vous verrez clairement quelle eſt ſa nature, ſi elle eſt ſimple ou compoſée; en un mot, quelle eſt ſon eſſence & ſa maniere d'être. Pour ce qui eſt de ſa ſituation préſente, nous avons, ce me ſemble, aſſez bien expliqué les paſſions & les affections auxquelles elle eſt ſujette. *Glauc.* Parfaitement bien.

Socrate. N'avons-nous pas dans cette recherche dépouillé la juſtice de tout ce qui lui eſt acceſſoire, & mis à part les honneurs & les récompenſes que vous lui avez attribués ſur la foi d'Homere & d'Héſiode? N'avons-nous pas démontré que la juſtice eſt par elle-même le plus excellent bien de l'ame, qu'il faut s'attacher

Digitized by Google

à elle, soit qu'on ait ou non l'anneau de Gygès, & si l'on veut encore, outre cela, le casque de Pluton (*l*)? *Glauc.* Vous dites très-vrai. *Socr.* On ne peut donc pas trouver mauvais à présent, mon cher Glaucon, que nous restituïons à la justice, & aux autres vertus, les récompenses que les hommes & les dieux y ont attachées, & que l'homme juste reçoit pendant la vie & après la mort. *Glauc.* On ne sçauroit y trouver à redire. *Socr.* Me rendrez-vous maintenant ce que je vous ai prêté au commencement de cet entretien? *Glauc.* Quoi donc? *Socr.* J'ai bien voulu vous accorder que le vertueux passât pour méchant, & le méchant pour vertueux, parce que vous avez cru que, quoiqu'il fût impossible de tromper en cela les hommes & les dieux, il falloit néanmoins le supposer pour le discours, afin de porter notre jugement sur la justice & l'injustice, prises l'une & l'autre en elles-mêmes.

(*l*) Homere parle de ce casque au Livre V de l'Iliade, vers 845, où il dit que *Pallas prit le casque de Pluton, afin que Mars ne la vît pas.* Ce casque rendoit donc ceux qui le portoient invisibles aux dieux, comme l'anneau de Gygès les rendoit invisibles aux hommes.

Digitized by Google

Ne vous en ſouvenez-vous pas ? *Glauc.* J'aurois tort de ne m'en pas ſouvenir.

Socrate. A ce moment que le jugement eſt prononcé, je vous ſomme au nom de la juſtice, de lui reſtituer les honneurs qu'elle reçoit des hommes & des dieux, & d'aider vous-même à la rétablir dans ſes droits : après vous avoir fait convenir des avantages qu'il y a à être juſte, & que la juſtice ne trompe point les eſpérances de ceux qui la pratiquent, je veux que vous conveniez encore qu'elle l'emporte infiniment ſur l'injuſtice, dans les biens que la réputation d'homme vertueux attire après ſoi. *Glauc.* Vous ne demandez rien que de juſte. *Socr.* Vous m'accorderez donc, en premier lieu, que le vertueux & le méchant ſont connus des dieux pour ce qu'ils ſont. *Glauc.* Nous vous l'accordons. *Socr.* Et que ſi la choſe eſt ainſi, l'un eſt chéri, l'autre haï des dieux, comme nous en ſommes convenus dès le commencement. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Ne m'accorderez-vous pas auſſi que ceux qui ſont chéris des dieux, n'ont que des biens à attendre de leur part, & que s'ils en reçoivent quelquefois des maux, c'eſt en expiation

des péchés de leur vie passée ? *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Il faut donc reconnoître, à l'égard de l'homme juste que, soit qu'il se trouve dans l'indigence, ou dans la maladie, ou dans quelque autre situation que le commun des hommes regarde comme malheureuse, ces maux prétendus tourneront à son avantage durant sa vie ou après sa mort: parce que la providence des dieux est attentive aux intérêts de celui qui travaille à devenir juste, & à parvenir par la pratique de la vertu à la plus parfaite ressemblance que l'homme puisse avoir avec Dieu. *Glauc.* Il n'est pas naturel qu'un homme de ce caractere soit négligé de celui auquel il s'efforce de ressembler. *Socr.* Ne faut-il pas penser tout le contraire du méchant ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainsi du côté des dieux, la victoire demeure toute entiere au juste. *Glauc.* Du moins c'est mon sentiment.

Socrate. Et de la part des hommes, n'est-ce pas ainsi que les choses se passent, puisqu'enfin il faut dire la vérité ? N'arrive-t-il pas aux fourbes & aux scélérats la même chose qu'à ces athletes qui courent fort bien en partant de la barriere ;

Digitized by Google

barriere ; mais qui ne courent plus de même, lorsqu'il faut y revenir ? Ils s'élancent d'abord avec rapidité ; mais sur la fin de la course on se moque d'eux, les oreilles leur tombent sur les épaules ; ils s'en retournent sans être couronnés : au lieu que les bons coureurs arrivent au but, remportent le prix & reçoivent la couronne. Les justes n'ont-ils pas d'ordinaire le même sort, je veux dire qu'à la fin de chaque entreprise, de leur conduite & de leur vie, les hommes rendent à leur vertu la gloire & les récompenses qui lui sont dues ? *Glauc.* Vous avez raison. *Socr.* Vous souffrirez donc que j'applique aux justes ce que vous disiez plus haut des méchans. Je prétends que les justes, lorsqu'ils sont dans l'âge mûr, parviennent dans la république où ils vivent à toutes les dignités auxquelles ils prétendent, qu'ils font à leur choix des alliances pour eux & pour leurs enfans ; en un mot, tout ce que vous avez dit, de ceux-là, je le dis de ceux-ci. Quant aux méchans, je soutiens que, quand même ils auroient d'abord réussi à tromper le monde, la plupart d'entr'eux se trahissent à la fin de leur course ; que lorsqu'ils sont de-

venus vieux, on les couvre de ridicule & d'opprobre, qu'ils ſont le jouet des étrangers & de leurs concitoyens, & pour me ſervir des expreſſions que vous regardiez comme trop fortes à l'égard du juſte, mais qui ſe vérifient à l'égard du méchant, je dis qu'on les tourmentera, qu'on les brûlera ; en un mot, imaginez-vous entendre de ma bouche qu'ils ſouffriront tous les genres de ſupplices dont vous faiſiez mention alors. C'eſt à vous de voir ſi vous trouvez bon que je le diſe. *Glauc.* Oui ; d'autant plus que vous ne dites rien que de raiſonnable.

Socrate. Tels ſont les avantages, le ſalaire & les récompenſes que le juſte reçoit pendant la vie de la part des hommes & des dieux, outre les biens qu'il trouve dans la pratique même de la juſtice, *Glauc.* Ces avantages ſont également glorieux & ſolides, *Socr.* Mais ils ne ſont rien ni pour le nombre ni pour la grandeur, en comparaiſon des biens & des maux réſervés dans l'autre vie à la vertu & au vice. Ecoutez-en le récit que je ne dois pas omettre, afin de rendre au juſte & au méchant ce qu'ils ont droit d'attendre de nous dans cet entretien. *Glauc.* Faites-nous ce récit ſans

avoir égard à sa longueur, persuadé que nous l'entendrons avec plaisir.

Socrate. Ce n'est point le récit d'Alcinoüs (*m*) que je vais vous faire, mais celui d'un homme de cœur, de Her Arménien, originaire de Pamphylie. Après qu'il eut été tué dans une bataille, comme on vint dix jours après pour enlever les cadavres qui étoient déja pourris, le sien fut trouvé sain & entier; on le porta chez lui, & le douzieme jour après sa mort, lorsqu'il étoit sur le bûcher prêt d'être brûlé, il ressuscita & raconta aux assistans ce qu'il avoit vu dans l'autre monde. « Aussi-tôt, » dit-il, que mon ame fut sortie de mon » corps, je m'avançai dans la compagnie » de plusieurs autres, vers un lieu tout-à- » fait merveilleux, où nous vîmes dans » la terre deux ouvertures voisines l'une » de l'autre, & deux autres au ciel qui » répondoient à celles-là. Des juges » étoient assis entre ces ouvertures: dès » qu'ils avoient prononcé leur sentence, » ils ordonnoient aux justes de prendre

(*m*) C'est-à-dire, un récit menteur, tel que celui d'Ulysse à Alcinoüs chez les Phéaciens. Il y a aussi un petit jeu de mots dans le Grec entre le nom d'Alcinoüs Ἀλκίνοος & ἀλκίμου, qui signifie, *vaillant, courageux.*

Digitized by Google

» leur route à droite par une des ouver-
» tures du ciel, après leur avoir attaché
» par devant un écriteau qui contenoit le
» jugement rendu en leur faveur ; & aux
» méchans de prendre leur route à gau-
» che par une des ouvertures de la terre,
» portant derriere le dos un ſemblable
» écriteau où étoient marquées toutes
» leurs actions. Après que je me fus pré-
» ſenté, les juges dirent qu'il falloit que
» je portaſſe aux hommes la nouvelle de
» ce qui ſe paſſoit aux enfers, & m'or-
» donnerent d'écouter & de remarquer
» en ce lieu toutes les choſes dont j'allois
» être témoin.

» Je vis donc d'abord les ames de ceux
» qu'on avoit jugés, celles-ci monter au
» ciel, celles-là deſcendre ſous terre,
» par les deux ouvertures qui ſe répon-
» doient ; tandis que par l'autre ouver-
» ture de la terre, je vis ſortir des ames
» couvertes d'ordure & de pouſſiere,
» en même tems que par l'autre ouver-
» ture du ciel deſcendoient d'autres ames
» pures & ſans tache : elles paroiſſoient
» toutes venir d'un long voyage, & s'aſ-
» ſeoir avec plaiſir dans la prairie, comme
» dans un lieu d'aſſemblée. Celles qui ſe
» connoiſſoient ſe demandoient les unes

Digitized by Google

» aux autres, en s'embraſſant, des nou-
» velles de ce qui ſe paſſoit ſoit au ciel
» ſoit ſous la terre. Les unes racontoient
» leurs aventures avec des gémiſſemens
» & des pleurs, que leur arrachoit le
» ſouvenir des maux qu'elles avoient
» ſoufferts ou vu ſouffrir aux autres pen-
» dant le tems de leur voyage ſous terre,
» dont la durée étoit de mille ans. Les
» autres qui revenoient du ciel faiſoient
» le récit des plaiſirs délicieux qu'elles
» avoient goûtés & des choſes merveil-
» leuſes qu'elles avoient vues ».

Il ſeroit trop long, mon cher Glaucon, de vous rapporter en entier le diſcours de Her à ce ſujet. Il ſe réduiſoit à dire que les ames étoient punies dix fois pour chacune des injuſtices qu'elles avoient commiſes dans la vie; que la durée de chaque punition étoit de cent ans, qui ſont à-peu-près les bornes de la vie humaine; de ſorte que le châtiment eſt toujours décuple pour chaque crime. Ainſi ceux qui ſe ſont ſouillés de pluſieurs meurtres, qui ont livré par trahiſon des villes & des armées, qui ont réduit leur patrie à l'eſclavage, ou qui ſe ſont rendus coupables de quelqu'autre crime de cette nature, ſont

Digitized by Google

tourmentés au décuple pour chacun de ces crimes. Ceux au contraire qui ont rendu aux hommes des services signalés, qui ont été saints & vertueux, reçoivent dans la même proportion la récompense de leurs bonnes actions. A l'égard des enfans morts presqu'aussi-tôt après leur naissance, ce qu'il racontoit de leur état dans l'autre monde ne mérite pas d'être répété. Il y avoit encore, selon son récit, des récompenses plus grandes destinées à ceux qui avoient plus spécialement honoré les dieux & respecté leurs parens; & des supplices extraordinaires préparés aux impies & aux parricides.

« J'étois présent, disoit-il, lorsqu'une » ame demanda à une autre où étoit le » grand Aridée. Cet Aridée avoit été » tyran d'une ville de Pamphylie, mille » ans auparavant; il avoit tué son pere » qui étoit dans un âge avancé, son frere » aîné, & commis, à ce qu'on disoit, » plusieurs autres crimes énormes. Il ne » vient point, répondit l'ame, & il ne » viendra jamais ici. Nous avons toutes » été témoins à son occasion du specta- » cle le plus effrayant. Lorsque nous » étions sur le point de sortir de cet

» abyme ſoutetrein, après avoir accom-
» pli nos peines, nous vîmes Aridée &
» un grand nombre d'autres, dont la plu-
» part étoient des tyrans comme lui; il
» y avoit auſſi quelques particuliers, qui
» dans une condition privée, avoient
» été de grands ſcélérats. Au moment
» qu'ils s'attendoient à ſortir, l'ouver-
» ture leur refuſa le paſſage en pouſſant
» un horrible mugiſſement; ce qu'elle
» fait toutes les fois qu'un de ceux dont
» les crimes ſont ſans remede, ou n'ont
» pas été ſuffiſamment expiés, ſe pré-
» ſente pour ſortir. Auſſi-tôt des hommes
» cruels & qui paroiſſoient tout de feu,
» ayant entendu ce bruit, s'avancerent,
» ſe ſaiſirent d'Aridée & des autres, leur
» lierent les pieds, les mains & le cou,
» & après les avoir jettés à terre & écor-
» chés, les traînerent tout ſanglans ſur
» des épines à côté du chemin, diſant à
» tous les paſſans la raiſon pour laquelle
» ils les traitoient de la ſorte, & qu'ils
» alloient les précipiter dans le tartare.
» Cette ame ajoutoit que parmi les di-
» verſes frayeurs dont elles avoient été
» agitées pendant la route, aucune n'éga-
» loit l'effroi que leur avoit cauſé cet

Digitized by Google

» épouvantable mugissement, & que ce » fut pour elles un plaisir inexprimable » de sortir, après qu'il eut cessé.

» Voilà ce qui se passe à l'égard du » jugement & des supplices des méchans. » La libéralité avec laquelle on récom- » pense les bons, est égale à la sévé- » rité qu'on exerce envers les premiers. » Après que les ames eurent passé sept » jours dans cette prairie, elles en par- » tirent le huitieme, & se rendirent en » quatre jours de marche dans un lieu » marqué, d'où l'on voyoit une lumiere » étendue sur tout le ciel & sur toute la » terre, droite comme une colonne, assez » semblable à l'arc-en-ciel, mais plus » éclatante & plus pure. Elles arrive- » rent à cette lumiere après une autre » marche d'un jour. Là, vers le milieu de » cette lumiere, elles virent suspendus » au ciel les bouts du lien qui le serre. » Ce lien n'est autre chose que la lumiere » dont j'ai parlé : elle embrasse toute la » circonférence du ciel, à-peu-près » comme ces pieces de bois qui ceignent » le corps des galeres & qui en soutien- » nent la charpente. Aux extrémités de » ce lien est suspendu le fuseau de la Né-

Digitized by Google

» ceſſité, qui donne le branle à toutes
» les révolutions céleſtes. Le corps du
» fuſeau & le crochet ſont de diamant,
» le peſon eſt en partie de diamant, en
» partie d'autres pierres précieuſes.

» Ce peſon reſſembloit pour la figure
» aux peſons d'ici-bas. Mais pour en
» avoir une juſte idée, il faut ſe repré-
» ſenter un grand peſon creuſé en de-
» dans, dans lequel étoit enchâſſé un
» autre peſon plus petit, comme des
» boëtes qui entrent l'une dans l'autre;
» dans le ſecond il y en avoit un troiſie-
» me, dans celui-ci un quatrieme, & ainſi
» de ſuite juſqu'au nombre de huit, diſ-
» poſés entr'eux de la même façon que
» des cercles concentriques. On voyoit
» le bord ſupérieur de chacun, & tous
» ne préſentoient à l'extérieur que la
» ſurface continue d'un ſeul peſon à l'en-
» tour du fuſeau, dont la tige paſſoit par
» le centre du huitieme. Les bords circu-
» laires du peſon extérieur étoient les
» plus larges; puis ceux du ſixieme, du
» quatrieme, du huitieme, du ſeptieme,
» du cinquieme, du troiſieme & du ſe-
» cond, alloient diminuant de largeur
» ſelon cet ordre. Le cercle formé par

Digitized by Google

» les bords du plus grand peſon étoit de
» différentes couleurs. Celui du ſeptieme
» étoit d'une couleur très-éclatante; celui
» du huitieme empruntoit du ſeptieme ſa
» couleur & ſon éclat. La couleur des
» cercles du ſecond & du cinquieme étoit
» preſque la même, & tiroit davantage
» ſur le jaune. Le troiſieme étoit d'une
» couleur très-blanche; celle du quatrie-
» me étoit un peu rouge. Enfin, celle du
» ſecond ſurpaſſoit en blancheur celle du
» ſixieme. Il faut que le fuſeau tout en-
» tier faſſe ſa révolution d'un mouve-
» ment uniforme: tandis qu'il la fait, les
» ſept peſons intérieurs ſe meuvent len-
» tement dans une direction contraire.
» Le mouvement du huitieme eſt le plus
» rapide. Ceux du ſeptieme, du ſixieme
» & du cinquieme ſont moindres, & à-
» peu-près égaux entr'eux pour la vî-
» teſſe. Le ſecond paroiſſoit faire ſa révo-
» lution autour du quatrieme; la vîteſſe
» du troiſieme eſt moindre que celle des
» précédens; & le ſecond ſe meut le plus
» lentement de tous. Le fuſeau lui-même
» tourne ſur les genoux de la Néceſſité.
» Sur chacun de ces cercles eſt portée
» une Sirene qui tourne avec lui, chan-

Digitized by Google

» tant de toute sa force sur un ton ; de » sorte que de ces huit tons différens, il » résulte une harmonie parfaite (*n*).

» A l'entour du fuseau, & à des distan- » ces égales, sont assises sur des trônes » les trois Parques, filles de la Nécessité, » Lachésis, Clothon & Atropos, vêtues » de blanc & ayant sur la tête une cou- » ronne. Elles mêlent leurs voix à celles » des Sirenes; Lachésis chante le passé, » Clothon le présent, Atropos l'avenir. » Clothon touchant par intervalles le fu- » seau de la main droite, lui fait faire la

(*n*) Cet emblême est facile à expliquer. Les huit pesons enchâssés les uns dans les autres sont les huit cieux, celui des étoiles fixes, & ceux des sept planetes : les cercles formés par les bords de chaque peson, sont les orbites que décrivent les astres. Cette Sirene portée sur chacun de ces cercles, c'est l'astre même. On sçait ce que Pythagore a dit de l'harmonie des corps célestes. Ce seroit lui faire injustice que d'entendre ce qu'il en a dit autrement que dans un sens métaphorique. C'est dans le même sens qu'il faut prendre ces paroles de l'Ecriture : *Quis concentum cœli dormire faciet ?* Job. 38. Le reste de l'emblême regarde la vîtesse respective des planetes, leur grosseur ou leur diametre mesuré par la largeur des bords de chaque peson, leur couleur représentée par celle des cercles. Il ne faut pas chercher ici la précision & l'exactitude astronomique. Dans ces sortes de récits dont Platon se sert de tems en tems pour embellir ses dialogues, il donne beaucoup à l'imagination ; il cherche plus à plaire par des images poétiques, qu'à dire la vérité.

Digitized by Google

» révolution extérieure. Atropos, de la » main gauche, imprime le mouvement » à chacun des pesons intérieurs, & La- » chésis de l'une & de l'autre main tou- » che tantôt le fuseau, tantôt les pesons » intérieurs. Aussi-tôt que les ames furent » arrivées, il fallut qu'elles se présen- » tassent devant Lachésis. Et d'abord un » prophete leur assigna à chacune leur » rang. Ensuite ayant pris sur les genoux » de Lachésis les sorts & les différentes » conditions humaines, il monta sur une » tribune élevée, & dit à haute voix : » *Voici ce que dit la vierge Lachésis, fille* » *de la Nécessité : Ames (o) journalieres,* » *vous allez commencer une nouvelle car-* » *riere, & rentrer dans un corps mortel. Le* » *génie ne vous choisira point : vous choisi-* » *rez chacune le vôtre. La premiere à qui le* » *sort tombera, choisira la premiere, & son* » *choix sera irrévocable. La vertu n'a point* » *de maître : elle s'attache à celui qui l'ho-* » *nore, & fuit celui qui la mépriſe. La* » *faute du choix tombera sur vous. Dieu en* » *est innocent.*

(o) Il faut prendre cette expression dans le même sens que l'on dit : *Les armes sont journalieres.* Je n'en ai pas trouvé d'autre pour rendre ἐφήμερος.

Digitized by Google

» A ces mots, le prophete ayant jetté
» les sorts, chaque ame ramassa celui qui
» tomba devant elle, excepté moi, à qui
» on ne le permit pas. A l'ouverture du
» billet, chacune connut dans quel rang
» elle devoit choisir. Ensuite on mit à
» terre devant elles des genres de vie de
» toute espece, dont le nombre étoit
» beaucoup plus grand que celui des ames
» qui devoient choisir. Car toutes les con-
» ditions, tant des hommes que des ani-
» maux, s'y trouvoient rassemblées. Il y
» avoit des tyrannies, dont les unes de-
» voient durer jusqu'à la mort; les autres
» devoient être interrompues, & finir
» par la pauvreté, l'exil, la mendicité.
» On y voyoit aussi des conditions d'hom-
» mes célebres, ceux-ci pour leur beau-
» té, pour leur force, pour la réputa-
» tion dans les combats; ceux-là pour
» leur noblesse & les grands exploits de
» leurs ancêtres, dont la gloire rejaillis-
» soit sur eux. C'étoit la même chose
» pour les femmes. Mais il n'y avoit rien
» de réglé touchant les ames, parce que
» c'étoit une nécessité qu'elles changeas-
» sent de nature en changeant de condi-
» tion. Du reste, les richesses, la pauvre-

Digitized by Google

tres par où elle passera. C'est à cela qu'est attaché le bonheur de l'homme.

Aussi, selon le rapport de l'Arménien, revenu des enfers, le prophete avoit-il ajouté : *Celui qui choisira le dernier, pourvu qu'il le fasse avec discernement, qu'il soit de plus sage & ferme dans sa conduite, peut se promettre une vie heureuse, exempte de maux. Ainsi, que celui qui doit choisir le premier ne soit pas négligent dans son choix, & que le dernier ne se désespere point.* « Après que le prophete eut parlé » de la sorte ; celui, disoit-il, à qui le » premier sort étoit échu s'avança, & » prit sans examen la plus considérable » tyrannie qu'il trouva, emporté par son » avidité & son imprudence ; mais quand » il eut tout considéré, qu'il eut vu que » sa destinée étoit de manger ses propres » enfans, & de commettre d'autres cri- » mes énormes, il se lamenta, & contre » les sages avis du prophete, il maudit » le choix qu'il venoit de faire, accusant » de son infortune le sort, les démons, » tout le monde, excepté lui-même. » Cette ame étoit du nombre de celles » qui venoient du ciel ; elle avoit vécu » précédemment dans un état bien gou- » verné, & avoit été redevable de sa

Digitized by Google

» vertu à la bonté de son naturel & à » la force de l'habitude, plutôt qu'à la » philosophie ».

Il ajoutoit, qu'à parler en général, les ames venues du ciel étoient aussi sujettes que les autres à se tromper dans leur choix, faute d'avoir une certaine expérience des maux de la vie. Qu'au contraire, la plupart de celles qui avoient été sous terre, & qui à l'expérience de leurs propres maux joignoient la connoissance des maux d'autrui, ne choisissoient pas ainsi à la légere. Que cette précipitation, & de plus, le hasard qui décidoit du rang, étoient cause que bien des ames se trouvoient tantôt bien, tantôt mal partagées. En effet, si quelqu'un étant de retour sur la terre, s'appliquoit constamment à la saine philosophie, pourvu qu'après la mort son tour de choisir ne vînt point après tous les autres, il y a grande apparence, sur ce qu'on nous raconte des enfers, non-seulement qu'il seroit heureux sur la terre; mais encore, que dans son voyage d'ici là-bas, & dans le retour, il marcheroit par la route unie du ciel, & non par le sentier souterrein & difficile.

Il disoit encore que c'étoit un specta-

Digitized by Google

cle frappant, de voir de quelle maniere chaque ame faiſoit ſon choix; qu'en effet, rien n'étoit plus étrange, ni plus digne tout-à-la-fois de compaſſion & de riſée; que la plupart ſe conduiſoient en cette action par les habitudes qui leur reſtoient de la vie précédente. Qu'il avoit vu l'ame qui avoit auparavant été celle d'Orphée, choiſir la condition de cygne, en haine des femmes qui lui avoient donné la mort autrefois; ne voulant devoir ſa naiſſance à aucune d'elles : qu'il avoit vu l'ame de Thamyris choiſir la condition de roſſignol; qu'il avoit auſſi vu des cygnes paſſer à la condition humaine, ainſi que quelques autres oiſeaux adonnés à la muſique. Qu'une ame avoit choiſi d'animer le corps d'un lion : c'étoit celle d'Ajax, fils de Télamon, qui ſe rappellant le ſouvenir de l'affront qu'elle avoit reçu dans le jugement rendu touchant les armes d'Achille, refuſa de reprendre un corps humain : qu'après celle-là vint l'ame d'Agamemnon, qui, ayant auſſi en averſion le genre humain à cauſe de ſes malheurs paſſés, choiſit la condition d'aigle; que l'ame d'Atalante ayant fait réflexion aux grands honneurs rendus aux Athletes, n'avoit pu ſe réſoudre à paſſer

Digitized by Google

par-dessus ce genre de vie, & s'y étoit arrêtée : qu'ensuite il avoit vu l'ame (*p*) d'Epée, fils de Panope, se fixer à la condition d'une femme habile aux ouvrages de main : que l'ame du bouffon Therſite, qui se présenta des dernieres, se revêtit du corps d'un singe : que l'ame d'Ulysse à qui le dernier sort étoit tombé vint aussi pour choisir : que se rappellant le souvenir de ses travaux passés, & désormais exempte d'ambition, elle chercha long-tems une condition qui fût à son gré ; c'étoit celle d'un particulier libre de soins & d'inquiétudes : qu'elle la trouva enfin dans un coin à l'écart, où tous les autres l'avoient laissée, & dit en la voyant, que, quand elle auroit été la premiere à choisir, elle se seroit d'abord fixée à celle-là, & qu'elle étoit fort contente de son choix. Que les ames passoient indifféremment des corps des animaux dans ceux des hommes, & de ceux-ci dans ceux-là ; celles des méchans dans les corps des animaux féroces ; celles des bons dans ceux des animaux

(*p*) Epée, est celui qui construisit le cheval de bois dont les Grecs se servirent pour prendre Troie. *Doli fabricator Epeus.* Æneid. II.

Digitized by Google

doux & bienfaisans, ce qui donnoit occasion à des mêlanges de toute espece.

Qu'après que toutes les ames eurent choisi leur genre de vie, selon le rang marqué par le sort, elles s'approcherent dans le même ordre de Lachésis, qui donna à chacune le démon qu'elle avoit choisi, afin qu'il lui servît de gardien durant le cours de sa vie mortelle, & qu'il lui aidât à remplir sa destinée : que ce démon la conduisoit d'abord à Clothon pour confirmer le partage qui lui étoit échu, sous la main de cette Parque, & par une révolution du fuseau ; qu'après qu'elle avoit touché le fuseau, il la menoit delà vers la trame d'Atropos, pour rendre irrévocable ce qui avoit déja été filé de cette vie nouvelle. Qu'ensuite, sans qu'il fût désormais possible de retourner en arriere, on s'avançoit vers le trône de la Nécessité, sous lequel l'ame & son démon passoient ensemble. Qu'aussi-tôt que toutes eurent passé, elles se rendirent dans la plaine d'Oubli, où elles essuyerent une chaleur insupportable, parce qu'il n'y avoit dans cette plaine, ni arbre, ni aucune des plantes que produit la terre : que le soir étant venu, elles passerent la nuit auprès du

Digitized by Google

fleuve Amélès, dont l'eau a cette propriété, qu'aucun vaſe ne la peut contenir; qu'il eſt d'une néceſſité indiſpenſable pour chaque ame de boire de cette eau en certaine quantité; mais que celles qui ne ſont pas retenues par la prudence, en boivent bien au-delà de la meſure preſcrite; d'où il arrive qu'elles perdent le ſouvenir de toutes choſes. Qu'après qu'elles ſe furent couchées, il s'éleva vers le milieu de la nuit un tonnerre violent, accompagné d'un tremblement de terre; que s'étant réveillées en ſurſaut, les ames ſe diſperſerent çà & là, & ſe rendirent avec la rapidité des étoiles auprès des corps qu'elles devoient animer; que pour lui on l'avoit empêché de boire de l'eau du fleuve, qu'il ne ſçavoit par où ni comment ſon ame s'étoit rejointe à ſon corps; qu'ayant ouvert les yeux le matin, il s'étoit apperçu qu'il étoit étendu ſur le bûcher.

Cette hiſtoire, mon cher Glaucon, s'eſt conſervée juſqu'à nous, & ſi nous y ajoutons foi, elle eſt très-propre à nous conſerver nous-mêmes; nous paſſerons heureuſement le fleuve d'Oubli, & nous préſerverons notre ame de toute ſouillure. Si nous nous en tenons à ce

Digitized by Google

que j'ai dit, nous croirons que notre ame eſt immortelle, & capable par ſa nature d'un grand bonheur ou d'un grand malheur. Nous marcherons toujours par la route céleſte, nous nous attacherons à la pratique de la juſtice & de la ſageſſe. Par-là nous ſerons en paix avec nous-mêmes & avec les dieux; & après avoir remporté ſur la terre le prix deſtiné à la vertu, ſemblables à ces Athletes victorieux qu'on mene en triomphe par toutes les villes, nous ſerons encore couronnés là-bas, & nous goûterons une joie délicieuſe dans ce voyage de mille ans dont nous avons parlé.

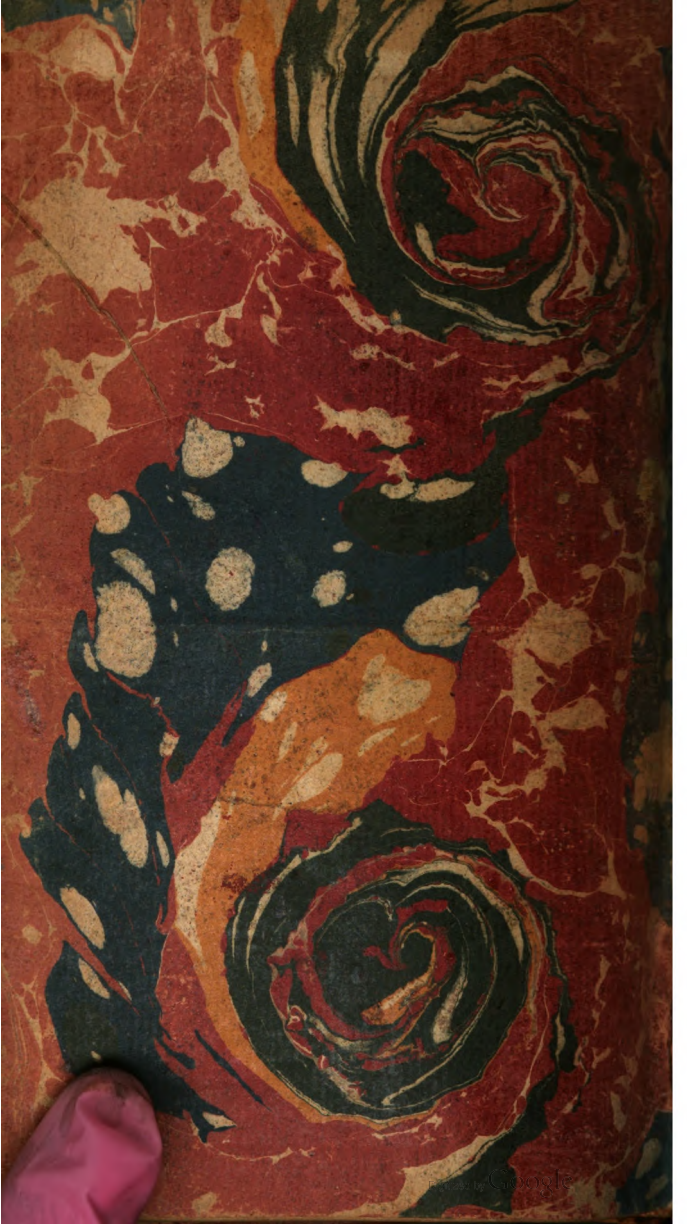
FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



DUE NOV 26 1925

DUE DEC 26 1925

DUE OCT

Digitized by Google